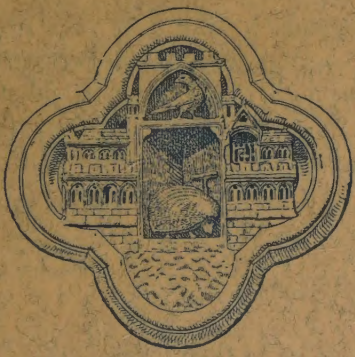
F840

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

COMTESSE JEAN DE PANGE

Mme DE STAËL

ET LA DÉCOUVERTE DE L'ALLEMAGNE



Société Française d'Éditions Littéraires et Techniques
EDGAR MALFÈRE, Éditeur
12, Rue Hautefeuille, PARIS (6e)

Carl A. Rudisill Library

F 840
P19m

29876

WITHDRAWN

DATE DUE

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

Collection nouvelle d'histoire littéraire publiée sous la direction de
MM. ANTOINE ALBALAT, HENRI D'ALMÉRAS
ANDRÉ BELLESSORT, JOSEPH LE GRAS

PREMIÈRE SÉRIE (1928)

Henri D'ALMÉRAS.....	*Le Tartuffe* de Molière.
Ed. BENOIT-LÉVY	*Les Misérables* de Victor Hugo.
Jules BERTAUT	*Le Père Goriot* de Balzac.
René DUMESNIL.....	*La Publication de Madame Bovary.*
Félix GAIFFE.....	*Le Mariage de Figaro.*
Louis GUIMBAUD.....	*Les Orientales* de Victor Hugo.
Joseph LE GRAS	*Diderot et l'Encyclopédie.*
Henry LYONNET.....	*Le Cid* de Corneille.
Comtesse Jean DE PANGE ...	*De l'Allemagne* de Madame de Staël.
Alphonse SÉCHÉ	*La Vie des Fleurs du Mal.*
Louis THUASNE	*Le Roman de la Rose.*
Paul VULLIAUD.....	*Les Paroles d'un Croyant* de Lamennais

DEUXIÈME SÉRIE (1929)

Antoine ALBALAT	*L'Art poétique* de Boileau.
Henri D'ALMÉRAS	*Les Trois Mousquetaires.*
André BELLESSORT	*Le Demi-Monde*, de Dumas fils.
Gabriel BOISSY	*Phèdre*, de Racine.
René BRAY	*Les Fables*, de La Fontaine.
Raymond CLAUZEL	*Sagesse*, de Verlaine.
Gustave FRÉJAVILLE	*Les Méditations*, de Lamartine.
Yves LE FEBVRE	*Le Génie du Christianisme.*
Joseph LE GRAS	*Gargantua*, de Rabelais.
André MORIZE.....	*Candide*, de Voltaire.
Pierre-Paul PLAN	*Les Confessions*, de J.-J. Rousseau.
Gilbert AUGUSTIN-THIERRY...	*Les Récits des temps mérovingiens.*

Chaque volume ..... 9 fr.

Abonnement à chaque série de douze volumes..... 100 fr.

(L'abonnement donne droit à l'édition originale).

Mme DE STAËL

ET LA

DÉCOUVERTE DE L'ALLEMAGNE

DU MÊME AUTEUR

Le Beau Jardin, roman, (Plon 1923). Couronné par l'Académie française.

Madame de Staël et François de Pange, lettres et documents inédits, (Plon 1925).

Les origines de la famille et du clan, traduit de l'Anglais d'après Sir James Frazer, (Bibliothèque du Musée Guimet, t. XXX, Geuthner 1923).

Junon et le Paon, drame irlandais, traduit de l'Anglais d'après Jean O'Casey, (Revue de Paris des 1 et 15 septembre 1927).

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

COMTESSE JEAN DE PANGE

Mme DE STAËL

ET LA

DÉCOUVERTE DE L'ALLEMAGNE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES
EDGAR MALFÈRE, ÉDITEUR
12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS (VIe)
MCMXXIX

P 19 m
29876
Dec. 1951

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

100 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 100.

Copyright by Edgar Malfère, 1928.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Ce livre s'est écrit de lui-même ; je n'ai eu qu'à laisser les documents se classer sous ma plume pour reconstituer le genèse d'un des plus grands événements littéraires du XIX^e^ siècle : la découverte de l'Allemagne. Ces documents pour la plupart inédits proviennent en grand nombre de nos archives de famille conservées à Broglie et à Coppet. Quelques-uns ont été déjà utilisés par mon oncle le comte d'Haussonville pour ses beaux travaux sur M^me^ de Staël et l'Allemagne *et* M^me^ de Staël et M. Necker. *De même M. Paul Gautier pour son remarquable ouvrage sur* M^me^ de Staël, et Napoléon. *Je reconnais avoir fait à l'un et à l'autre de larges emprunts.*

La bibliographie staëlienne est trop considérable pour que je puisse songer ici à citer toutes mes sources, mais je dois remercier M. Fernand Baldensperger des conseils et des encouragements qu'il m'a toujours prodigués ; M. Robert Honnert pour l'aimable concours qu'il a bien voulu donner à mes recherches ; et enfin M. Jan Henning qui venu d'Australie chercher en France un sujet de thèse « européen » n'a pas cru pouvoir mieux faire que d'étudier « La diffusion et l'influence du livre de l'Allemagne ». *Son patient et consciencieux travail m'a fourni les éléments des derniers chapitres.*

Je serais heureuse si ce petit livre, malgré ses lacunes et ses imperfections, pouvait contribuer à faire relire quelques unes des pages où M^me^ de Staël a décrit l'Allemagne de son temps avec tant d'enthousiasme et de générosité.

Broglie : *août* 1928.

PREMIÈRE PARTIE

LA PRÉPARATION

I

LE PREMIER VOYAGE DE MADAME DE STAËL EN ALLEMAGNE

On connaît l'heureuse formule par laquelle Emile Faguet définissait Mme de Staël : « un esprit européen dans une âme française. » Au cours de ces dernières années l'esprit européen a été généralement moins en faveur que le nationalisme, et l'on a volontiers reproché à cette femme illustre d'avoir été la plus brillante incarnation du cosmopolitisme littéraire. Mais ne pouvons-nous espérer voir enfin renaître la grande tradition du XVIII^e^ siècle, dont l'ardente curiosité pour les littératures étrangères a produit deux chefs-d'œuvre : « *Les lettres anglaises* » de Voltaire, et « *L'Allemagne* », de M^me^ de Staël ? Celle-ci a donc droit à notre reconnaissance et on ne devrait frapper sa grande ombre qu'avec des fleurs funéraires. Ses erreurs elles-mêmes ont été généreuses et inspirées par la passion de la liberté.

Sans doute elle n'a pas trouvé grâce devant son impérial persécuteur. Mais dans le duel inégal qu'elle soutint contre Napoléon et qui, dit Sainte Beuve, « fait son éter-

nel honneur », [1] combien elle attire de sympathies ! Pour nous faire une idée de cette sorte de fascination qu'elle a exercée sur un si grand nombre de ses contemporains, n'interrogeons pas le portrait officiel et froid de Gérard, mais allons au Louvre à la collection Wey-Isabey nous arrêter devant le dessin à la sépia dans lequel Isabey a fixé les traits de Mme de Staël. Son manteau ouvert laisse voir la robe claire serrée à la poitrine par une ceinture. L'abondante chevelure, ceinte au-dessus de la tête par un bandeau, retombe en boucles sur les épaules. Ce qui frappe dans la physionomie, c'est le contraste entre le haut et le bas du visage. Sous les paupières alourdies filtre un regard chargé de rêve et de pensée, peut-être d'inquiétude. Mais un sourire de confiance erre sur sa bouche et les lèvres s'entrouvrent comme pour aspirer toutes les promesses de la vie. Dans un autre portrait conservé à Coppet, où elle se tient auprès du buste de son père, on remarque la même opposition entre la bouche souriante et les grands yeux pensifs et mélancoliques. Telle fut toujours Corinne, « vive et triste », comme elle le disait elle-même, partagée entre le tourment de la pensée et l'optimisme de sa généreuse nature.

Evoquons-la maintenant aux débuts du consulat, au moment où elle rouvrait à Paris son salon, jouissait avec délices de la vie de société pour laquelle elle était faite, et se laissait entraîner par cette « enivrante conversation » que nous ont décrite les contemporains. « Il est impossible de l'avoir rencontrée, écrit Mme de Boigne, et d'oublier le charme de sa société. Elle était, à mon sens, bien plus remarquable dans ses discours que dans ses écrits. » Le besoin de cette vie de société, si impérieux chez Mme de Staël, est le garant de son patriotisme. « Cet amour de la patrie, dit-elle, qui a saisi les âmes les plus fortes, s'empare plus vivement encore de nous quand les goûts de

1. *Nouveaux lundis*, tome II, p. 296.

l'esprit se trouvent réunis aux habitudes du cœur. Le séjour de Paris m'a toujours semblé le plus agréable de tous.... La conversation française n'existe qu'à Paris, et la conversation a été depuis mon enfance mon plus grand plaisir. » Comment cette Parisienne faite pour briller dans les salons a-t-elle été amenée à s'intéresser à la littérature et à la société de l'Allemagne, si différentes de celles dans lesquelles elle était habituée au succès ? On a, non peut-être sans intention, exagéré dans cette évolution la part qu'il faut attribuer à l'influence compromettante de Charles de Villers. Cet émigré complètement germanisé lui a sans doute avant qu'elle quittât la France fourni de précieux renseignements sur la littérature allemande. Mais il n'a eu à remplir qu'un rôle en quelque sorte préliminaire.

Nous nous proposons de mettre en lumière d'autres influences trop négligées jusqu'ici, celles de littérateurs allemands tels que Jacobi, Wieland et Jean de Müller, qui ont eux-mêmes facilité à M^me^ de Staël l'intelligence de leurs œuvres.

L'idée d'étudier la littérature allemande était une nouveauté, tant cette littérature était restée ignorée en France jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle. En 1786 Marmontel écrivait dans ses éléments de littérature [1] : « Une vie laborieuse, une condition pénible, un gouvernement qui n'a ni l'avantage de flatter l'orgueil par des prospérités brillantes, ni celui d'élever les âmes par le sentiment de la liberté..., enfin la destinée de l'Allemagne qui depuis si longtemps est le théâtre des sanglants combats de l'Europe..., peut-être aussi un caractère naturellement plus porté à des méditations profondes, à de sublimes spéculations, qu'à faire des fictions ingénieuses, sont les causes multipliées qui ont rendu l'Allemagne plus stérile en

1. *Œuvres complètes* (1819), t. XV, p. 56.

poètes que tous les autres pays. » Mirabeau lui aussi paraissait croire que seules les sciences allemandes méritaient d'être connues en France. En 1787, dans son essai sur Moses Mendelssohn, il signalait « cette constance, cette application (très entretenue à la vérité par l'absence des distractions des grandes villes), cette assiduité patiente, vrai type du caractère allemand, et qui fit éclore du Rhin au Danube presque toutes les inventions vraiment utiles à l'espèce humaine, le bonheur que l'Allemagne a d'être divisée en un grand nombre de cantons dont l'indépendance compense quelque partie de ce qui lui manque en liberté ». Et il concluait : « Ce sont donc leurs livres de morale, de science, d'économie politique... qu'il faut pouvoir consulter, et tout cela nous est presque aussi étranger que la littérature la plus inconnue. » La Harpe écrivait encore le 1er Frimaire an IX, dans un article de la *Décade philosophique* : « Pour ce qui regarde les Allemands, une disposition d'esprit particulière qui les attache exclusivement aux sciences, a dû les détourner depuis longtemps des lettres et des arts de l'imagination, et depuis qu'ils s'y sont essayés on convient que leurs progrès y ont été médiocres. » Peu de Français s'adonnaient à l'étude de l'allemand, si l'on en excepte des officiers comme ceux qui, cantonnés dans le Hanovre pendant la Guerre de sept ans, en avaient profité pour suivre des cours à l'Université de Goettingue.

Quelles sont les raisons qui ont décidé Mme de Staël à étudier la langue et la littérature allemandes ? Elle avait commencé par s'y montrer fort peu disposée. Les étapes de sa conversion nous sont indiquées dans sa correspondance avec Henri Meister, fils d'un pasteur d'origine zurichoise.

Il avait longtemps habité Paris où comme Bonstetten et d'autres de ses compatriotes, il servait de truchement entre le monde germanique et la société française. Il était assidu aux réunions du vendredi dans le salon de

Mme Necker. Il y retrouvait Grimm, auquel il succéda dans la publication de la *correspondance littéraire*.

En 1774 Grimm revenait d'Allemagne enthousiasmé pour le génie du jeune Goethe, qu'il fut sans doute le premier à le nommer devant Germaine Necker. Celle-ci à son tour s'enchanta à la lecture de *Werther* « le roman allemand qui m'a fait le plus de plaisir. » Elle dut donc être fort sensible à l'honneur que lui fit Goethe en traduisant lui-même l'*Essai sur les Fictions* paru en 1795 à Lausanne, dans le recueil des premières œuvres de Mme de Staël. Goethe destinait sa traduction à la revue « les Heures » que dirigeait alors Schiller. Celui-ci attendait cet écrit avec impatience » [1] et il l'insérа dans le second numéro des *Heures* de 1796.

Jusqu'à cette époque Mme de Staël semblait peu pressée d'entrer en relations personnelles avec les grands écrivains d'Outre-Rhin. Invitée par Meister à venir à Zurich pour y rencontrer Wieland, elle répondait le 18 mars 1796 : « Aller à Zurich pour un auteur allemand, quelque célèbre qu'il soit, c'est ce que vous ne me verrez pas faire. Je crois déjà savoir tout ce qui se dit en allemand et même cinquante ans de ce qui se dira. Ce que j'aime d'eux, c'est leur talent, mais non pas leur esprit, et, en conversation, il n'y a que l'esprit. » Cependant elle était flattée des hommages que ses œuvres recevaient en Allemagne. Aussi, dès l'apparition de son livre de l'*influence des passions*, en octobre 1796, elle chargea Meister d'en faire parvenir un exemplaire à Willand et un autre à Goethe. Ce dernier informa aussitôt Schiller de l'apparition de ce livre extraordinairement remarquable. « Il est écrit, disait-il, dans la contemplation continuelle du grand et vaste

1. La correspondance de Gœthe et de Schiller à ce sujet a été reproduite dans l'étude de M. Joret sur *Mme de Staël et la cour littéraire de Weimar*. (Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1900).

monde au milieu duquel l'auteur a vécu. » Il lui paraissait tout à fait intéressant de voir « comment une nature aussi passionnée a traversé le feu de la terrible révolution à laquelle elle a dû prendre une si grande part, et comment ce feu purificateur n'a laissé subsister en elle que des sympathies tout humaines et intellectuelles. On pourrait faire un extrait composé des plus belles pensées, et le publier dans les *Heures*. » Schiller approuva ce projet mais ne put le mener à bonne fin.

Goethe à son tour envoya *Wilhelm Meister* à Mme de Staël. Elle écrivit à Henri Meister, le 22 avril 1797, pour le charger de remercier l'auteur de ce roman, car « comme il était en allemand, je n'ai pu qu'admirer la reliure. » Deux ans plus tard, le 28 avril 1799, elle fit parvenir à Goethe son livre *De la littérature* accompagné d'une lettre où elle lui disait : « Vous verrez, dans le chapitre sur la littérature allemande, un hommage que je voudrais vous rendre toutes les fois que j'écris ; car, parmi vos nombreux admirateurs, il n'en est point, je crois, qui sente votre ouvrage avec un enthousiasme plus profond que moi. La lecture de « Werther » a fait époque dans ma vie comme un événement personnel, et ce livre joint à la « Nouvelle Héloïse », sont les deux chefs-d'œuvre de la littérature selon moi. J'apprends l'allemand depuis deux mois pour vous lire en original ; mon hommage alors sera plus digne de vous. »

Par cette heureuse fortune qui permit toujours à Mme de Staël de s'entourer des hommes du plus grand talent, elle venait de trouver un professeur d'allemand qui n'était autre que Guillaume de Humboldt. Il écrivit à Gœthe pour lui faire l'éloge de Mme de Staël et pour lui demander, en faveur du livre de la *Littérature*, des « comptes-rendus impartiaux et bienveillants ». La lettre de Gœthe, datée du 16 septembre 1800, dans laquelle il exprimait à Humboldt son jugement sur l'œuvre de Mme de Staël, ne nous est malheureusement pas parvenue,

mais nous pouvons nous en faire une idée, par la réponse de Humboldt : « Comme à vous, écrivait celui-ci, il m'a toujours semblé que le cercle où l'a renfermée son éducation, faite au milieu des Français et sous l'influence de la littérature française, était trop étroit pour elle, qu'elle faisait effort pour en sortir, sans qu'il lui fût possible d'y parvenir ». Il réussit à éveiller l'enthousiasme de Mme de Staël pour la littérature allemande [1]. « L'ardeur de l'allemand ne transporte », écrivait-elle à Meister le 1er septembre 1800. Et Humboldt annonçait à Mme Reimarus, le 25 septembre suivant, que Mme de Staël avait « appris maintenant l'allemand d'une manière très passable. »

Comment ne se fût-elle pas intéressée à la littérature d'un pays où ses propres œuvres trouvaient un accueil si favorable? L'écho lui en parvenait de toutes parts. Pendant l'été de 1802, étant à Coppet, elle recevait des lettres d'un jeune Alsacien destiné à devenir célèbre, Schweighaüser, auquel elle avait pensé à confier l'éducation de ses enfants. Il se trouvait alors à Paris, où il voyait souvent une dame allemande, Mme de Wohlzogen, auteur d'un roman, *Agnès von Lilien*, qui avait eu un grand succès. « Elle m'a encore réitéré, écrivait-il, combien les plus grands génies de l'Allemagne sont enthousiasmés de vos ouvrages, surtout de celui sur les passions. » Il était donc naturel que Mme de Staël désirât connaître l'Allemagne.

Cette tâche allait lui être facilitée par un de ces émigrés dont le beau livre de M. Fernand Baldensperger nous a montré la profonde influence dans l'histoire littéraire. Les émigrés étaient si nombreux à Hambourg que cette ville était appelée « le Paris du Nord ». Ils y publiaient un journal français, *le Spectateur du Nord*, que lisaient

1. Il y fut sans doute aidé par un diplomate suédois, le baron Brinkmann, qui succéda au baron de Staël, au mois de juin 1799, comme chargé d'affaires de Suède. Brinkmann possédait à fond la langue et la littérature allemandes. Mme de Staël le retrouva et le mit à contribution pendant le premier voyage qu'elle fit en Allemagne.

Mme de Staël et ses amis. Son principal rédacteur était un émigré, Charles de Villers. Il y avait fait paraître d'abord quelques études sur la philosophie de Kant et dans le numéro de juillet 1798, un éloquent appel intitulé : « Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France et qui séjournent en Allemagne. »

Il montrait que, quels que fussent les griefs des émigrés contre la révolution, ils devaient faire leur possible pour servir la France, car « c'est toujours la France qui demeure, c'est la terre qui a nourri nos premières années, qui nous a donné ses mœurs, son langage ; nous y avons puisé ce caractère national, cette fermeté dans le malheur, cette gaieté qui nous soutient et nous console ; là vivent nos parents, nos amis, tout ce qui nous est cher. » Or il semblait que la Providence en exilant ces hommes de lettres français en Allemagne les eût spécialement destinés à étudier les écrivains allemands et à y prendre « ce qu'ils ont de bon et qui manque à notre littérature ; qu'une critique saine fasse un choix sévère et nous envoyons à notre patrie ces précieux matériaux que nous aurons disposés pour elle. » Cette idée était féconde ; c'était celle dont devait s'inspirer Mme de Staël.

Après la pénétrante étude publiée par le comte d'Haussonville, sur les relations de Mme de Staël et de Charles de Villers [1], nous n'avons pas besoin de rappeler longuement comment ce jeune Lorrain, officier d'artillerie, ayant échoué pendant l'émigration à l'Université de Gœttingue, y subit profondément l'influence de l'historien Schlötzer et enfin de la fille de celui-ci, la belle Dorothée. Elle était elle-même doc eur de l'Université et, comme elle l'écrivait plus tard à propos de Villers, elle avait « vraiment un peu participé à son initiation à la littérature allemande ».

1. *Mme de Staël et M. Necker*, par le Comte d'Haussonville. Calmann-Lévy, 1925.

Quand elle eut épousé le sénateur Rodde de Lübeck, elle tint dans cette ville un salon où elle attira Villers. Il y rencontra Stolberg, Kœppen, Klopstock, et surtout Jacobi, dont la connaissance lui fut particulièrement utile.

Villers apprit que Mme de Staël, pour écrire le chapitre consacré à l'Allemagne dans son ouvrage *De la littérature*, s'était servie des articles qu'il avait publiés dans *Le Spectateur du Nord*. Il voulut en profiter pour faire la connaissance de cette femme célèbre. Il vint à Paris en 1801 mais ne put la voir : elle était partie pour Coppet. Il lui fit dire par des amis communs, les Suard et Stapfer, qu'il avait manqué le but essentiel de son voyage à Paris. Il était de retour à Lübeck depuis près d'un an, quand il reçut une lettre de Jacobi, datée du 21 juin 1802 [1]. Le philosophe offrait de transmettre une lettre de Villers à Mme de Staël, à laquelle il devait une réponse. Il est intéressant de noter qu'à l'origine des relations épistolaires de Villers et de Mme de Staël se trouve Jacobi, dont l'influence sur l'auteur de l'*Allemagne* n'a pas encore été suffisamment mise en lumière. Jacobi, étant né en 1743, connaissait les parents de Mme de Staël dès avant la naissance de celle-ci, mais probablement l'avaient-ils peu remarquée. Il écrivait lui-même à M. Necker [2] : « Sans doute Mme Necker aura de la peine à se rappeler un jeune homme excessivement timide, qui était de la connaissance de feu M. Moulton, et que M. Le Sage lui présenta au printemps de l'année 1760 ou 61. *Calixte*, tragédie de Colardeau venait de paraître ; Mme Necker la désirait, et je me rappelle vivement l'extrême joie que je sentis en balbutiant que je pouvais la lui offrir. Je me rappelle encore qu'ayant rencontré depuis Mme Necker une couple de fois à la promenade, j'ai manqué chaque fois de tomber par terre, par l'extrême désir que

1. Publiée par Isler : Briefe von und an Charles de Villers.
2. Lettre datée du 1er mai 1793 et publiée dans *Friedrich Heinrich Jacobi's auserlesener Briefwechsel*, Leipzig, 1827, tome II, p. 129.

j'avais de lui faire une révérence bien belle et bien expressive. » Ce jeune homme si timide à l'égard de Mme Necker ne l'était sans doute pas moins vis-à-vis de M. Necker. Celui-ci lui ayant trente ans plus tard envoyé ses ouvrages, Jacobi alors célèbre ne put rédiger sa lettre de remerciements sans la recommencer « je ne sais combien de fois quinze jours de suite ». « C'est que, écrivait-il à Mme Necker, depuis nombre d'années je vis dans une liaison tellement intime avec vous par vos ouvrages et par vos actions, que je ne sais plus comment m'y prendre pour vous écrire une *première* lettre ; toutes mes idées en sont renversées. De vous présenter une adresse comme celle des parlements d'Angleterre au roi, de composer pour vous des démonstrations d'admiration, de reconnaissance et de respect me serait absolument impossible, et toute autre lettre que je voudrais vous écrire deviendrait un volume ». Les nouveaux exemplaires des œuvres de M. Necker, qu'il recevait de l'auteur, allaient remplacer les anciens qui, déjà reliés pour la seconde fois, étaient à peu près usés. « Celui *Du pouvoir exécutif*, surtout, a été singulièrement fatigué chez une dame très aristocrate, auprès de laquelle les émigrés français font foule. »

C'était en effet à la société des émigrés que Jacobi se trouvait porté par la culture française et par ses sympathies politiques. Comme beaucoup de Rhénans, il était attaché à la monarchie française, qui, grâce à Vergennes, avait fait de si prodigieux progrès dans la pénétration pacifique des Électorats rhénans. Il ne défendait pas l'absolutisme, mais il restait fidèle aux principes de la monarchie libérale qu'il avait vu développer dans sa jeunesse par les philosophes français, et dont il avait espéré le triomphe jusqu'en 1790. Jacobi habitait près de Düsseldorf, la magnifique résidence de Pempelfort, entourée de jardins, « un paradis » suivant l'expression de Gœthe, qui nous en a laissé une séduisante description. Gœthe y avait fait deux séjours qui marquèrent des dates dans l'histoire de sa

pensée. La première fois, en 1785, il reçut par une belle nuit d'été, l'initiation à la doctrine spinoziste dont le côté mystique enchantait alors Jacobi. Gœthe revint dans ce château un soir de l'hiver de 1792, au retour de la campagne de France, et il nous a fait l émouvant récit du dissentiment qui apparut alors entre son réalisme scientifique et le dogmatisme sentimental de Jacobi. Celui-ci, devant l'invasion française, quitta cette belle demeure pleine de souvenirs ; il n'y revint qu'en 1801. « Je vois tous les défauts de votre république, écrivait-il à Charles de Vanderbourg [1], depuis que je me trouve en contact ici avec elle sur les bords du Rhin. Il restera dans l'histoire, qu'après avoir trouvé et développé il y a plus de quarante ans tous les principes d'un bon gouvernement et d'une véritable économie politique, vous avez pris à tâche de donner des lois toutes diamétralement opposées à ces principes. » D'après ces déclarations, on peut juger de l'état d'esprit dans lequel il arriva à Paris au milieu de novembre 1801, pour y faire un séjour de trois mois.

Il fut présenté au Premier Consul, sans que cet entretien ait modifié son jugement peu favorable sur le gouvernement consulaire. Il visita surtout les salons et les cabinets de travail des artistes, des écrivains et des savants. Il retrouva ses anciens amis de l'émigration : Quatremère de Quincy, Portalis, le général Dumas et Vanderbourg. Mme de Staël vit Jacobi dès qu'elle rentra à Paris, au mois de janvier 1802. En effet, il y avait entre eux une sympathie mutuelle. Mme de Staël aimait la philosophie spiritualiste de Jacobi, et lui subissait le charme de la nature vive et ouverte de Mme de Staël. Il a résumé son jugement sur elle dans la lettre qu'il écrivait à Herder le 29 novem-

1. Officier de marine qui pendant l'émigration avait connu Jacobi à Hambourg et qui sous le Consulat était rentré à Paris où il s'occupait de journalisme. Il traduisit les œuvres de Jacobi et de Lessing et mourut en 1827.

bre 1803, au moment où Mme de Staël espérait trouver celui-ci à Weimar.

« Madame de Staël n'a pas besoin de recommandation auprès de toi, car tu as certainement lu quelques-uns de ses écrits, et tu y auras vu quelle femme spirituelle et distinguée elle est. Je l'aime en particulier par ce que Bonaparte la hait. On ne peut être plus franche qu'elle ne l'est, et comme elle l'est avec infiniment d'esprit, par là aussi elle est pour beaucoup l'objet d'une haine infinie. Montre-toi complaisant pour elle pour l'amour de moi ; tu le seras pour toi-même, dès que tu lui auras parlé une fois ou deux » [1]. Ce fut à Jacobi que Mme de Staël s'adressa quand elle fut obligée de chercher un précepteur pour ses enfants. Il lui répondit par la lettre suivante [2] :

Eutin en Holstein le 11 *de juillet* 1802.

Je vous écris, Madame, pour vous dire que je suis au désespoir de ne pas pouvoir vous écrire ; je suis malade, et je le suis de la manière la plus cruelle, c'est-à-dire debout, mais sans yeux à peu près, sans esprit, sans âme, et seulement avec une ombre de mémoire. Votre lettre ne m'a plus trouvé à Dusseldorf, on me l'a envoyée ici, je l'ai reçue le 19 juin. Je ne vous exprimerai pas la joie que j'ai eue en trouvant votre nom à la fin de 4 pages d'une écriture que je ne connaissais pas, ou que je n'ai pas d'abord reconnue ; si je le pouvais, ma plume vaudrait mieux que ma personne, dont vous avez eu la présence réelle, et qui malgré cette présence n'a jamais su vous faire connaître ce qui se passait en elle devant vous. Mais cette joie que j'ai eue en lisant votre nom, s'est presque changée en tristesse à mesure que je lisais la lettre même. Ce que je sentais me rappelle le mot de cet Anglais, qui voyant la personne qu'il aimait fixer avec extase une belle étoile dans le ciel, lui dit avec un profond soupir : « *Ah! ne la désire pas, je ne puis te la donner.* »

1. Lettre publiée dans *Jacobi's auserlesener Briefwechsel*, tome II p. 340.

2. Conservée aux archives de Broglie. Toutes les lettres de Jacobi sont écrites en français,

Comment trouver l'homme que vous demandez? A toute autre qu'à vous, j'en aurais refusé la recherche comme absolument inutile ; pour vous je l'ai entreprise ; j'ai écrit de différents côtés, et même on m'a déjà indiqué un sujet sur lequel je suis à prendre des renseignements plus détaillés. Je continuerai mes recherches ; ceux de mes amis sur lesquels je compte le plus y sont déjà employés, et soit que je réussisse ou que je ne réussisse pas, vous en serez instruite.

En revenant ici, je me suis arrêté quelques jours à Lübeck. J'ai dit à M. de Villers l'intérêt que vous aviez pris à son livre sur la philosophie de Kant, et la disposition où vous étiez même alors de lui écrire. Il en a été ravi ; et désolé de ne s'être pas rencontré avec vous à Paris, il m'a demandé votre adresse pour vous en marquer ses regrets. Quand j'ai eu votre lettre, je lui ai mandé tout de suite que j'allais vous écrire, et il s'est hâté de m'envoyer l'incluse. Je souhaite qu'elle vous dédommage de la non-valeur de mon pénible griffonnage. »

F. H. Jacobi.

La lettre de Villers incluse dans celle de Jacobi a été publiée [1]. Il offre à Mme de Staël de lui commenter de vive voix son dernier ouvrage sur la philosophie de Kant, et on voit déjà apparaître chez lui cette suffisance qui finit par le rendre franchement antipathique. « Mon exposition de la philosophie de Kant, écrit-il, a du moins un trait de commun avec votre dernier ouvrage : *Sur la littérature considérée avec ses rapports avec les institutions sociales*, c'est qu'il était trop fort pour le public à qui il était destiné. Aussi, Madame, vos vues fines et profondes n'ont-elles pu être saisies par les myopes de notre capitale.» Mais son parti-pris de dénigrement à l'égard des littérateurs français se change en admiration dès qu'il parle des Allemands : « Combien je m'estimerais heureux, Madame, si les circonstances, ou si une correspondance suivie me permettait

1. *Briefe an Ch. de Villers* herausgegeben von M. Isler, Hambourg, 1883, p. 266.

de vous faire connaître de plus près ces Allemands, qui par malheur pensent et s'expriment dans une langue qui vous est étrangère, qui sont les véritables Grecs de l'Europe moderne, chez qui seuls la science est organisée. »

Vainement Mme de Staël, dans sa réponse datée de Coppet, le 1er août 1802, prit la défense de l'esprit français et chercha à persuader Villers de rentrer à Paris. Il écrivit de nouveau, le 1er octobre, qu'il refusait de « ménager l'amour-propre des petits littérateurs parisiens, à la fin d'obtenir plus de succès dans le monde où ils dominent... Vous auriez parfaitement raison si je prétendais à des succès et à des succès d'une classe d'hommes que je méprise profondément. Ma première et unique prétention est de dire la vérité ». Il félicitait Mme de Staël de la résolution qu'elle avait prise d'étudier la langue de « nos laborieux Germains. » Surtout il lui recommandait de faire l'effort nécessaire pour pénétrer jusqu'à leur pensée même, et regrettait de ne pas être auprès d'elle pour l'y aider.

Il revenait encore sur cette idée le 3 novembre :

Je crois vous avoir déjà dit que jamais on n'avait pénétré chez les anciens aussi avant que nos lettrés germains. La connaissance parfaite de leur esprit, du système de leurs idées, a donné de nouvelles mesures pour juger toutes leurs productions, a placé la critique à leur égard dans un nouveau point de vue, dont le pauvre Laharpe et consorts ne se doutent guère. Quand vous saurez l'allemand comme il convient que vous le sachiez, quand vous aurez lu, je ne dis pas la traduction, mais la contre-épreuve de deux poèmes d'Homère, par Voss, ne manquez pas de lire, d'étudier quatre tragédies d'Eschyle traduites par le comte Léopold de Stolberg, qui viennent de paraître à Hambourg, en un volume avec 16 délicieux dessins de Flaxmann. — Ensuite, lisez le Sophocle du comte Christian de Stolberg, en deux volumes. — Ajoutez-y la lecture de l'Euripide que vient de nous donner en quatre volumes M. Bothe et le théâtre tragique d'Athènes vous apparaîtra sous sa vraie couleur.

Combien n'avez-vous pas dû souffrir, Madame, du spec-

tacle si prochain des scènes qui viennent de se passer en Suisse. Que dites-vous des défiantes négociations de Ratisbonne où *l'on indemnise des princes* ? — indemnise par des peuples des princes qui ont perdu des peuples ! Les peuples sont donc toujours des troupeaux de bétail qui appartiennent aux princes — pauvre humanité, où en es-tu encore au XIX^e siècle ! — Oh ! que tous nos héros ont bien raison de honnir les philosophes ! Entre la philosophie et eux, il n'est pas de traité possible.

Vous voudriez que j'allasse à Paris. — Moi je voudrais que vous vinssiez en Allemagne. — Mais à Paris l'on brille, l'on est admiré, on a des autels et un culte. — En Allemagne on médite, on vit isolé, on pâlit dans le culte silencieux du vrai...[1] »

« Vous me demandez, répondit M^me de Staël le 16 novembre 1802, pourquoi je ne vais pas en Allemagne ; je ne sais pas parler allemand, il me semble donc que j'en saurais moins que par les livres. » Elle avouait ne se plaire qu'en France : « On a, je le crois, un amour mystérieux pour sa patrie, on erre partout ailleurs... Est-il vrai que vous devez avoir je ne sais quelle place à Lübeck, qui doit vous y fixer ? Pouvez-vous ainsi quitter la France ? J'ai comme vous beaucoup d'admiration pour l'esprit des Allemands, mais les souvenirs de l'enfance, mais la patrie, mais les Français aimables en quelque petit nombre qu'ils soient, pouvez-vous les sacrifier ? »

« Jacobi vient de passer trois semaines avec moi sous le même toit, écrivait Villers, de Lübeck, le 11 frimaire an II (2 décembre 1802). Combien souvent M^me de Staël a été le plus cher objet de nos entretiens ! Il vous a aussi cherché un précepteur jusque sous le cercle polaire sans en trouver de parfaitement convenable. Il avait pris le Nord et moi le Midi. Je lui ai promis, dès que je tiendrai la belle *Delphine*[2] de courir à Eutin et de la lire avec lui... Il est vrai que les bons républicains au milieu desquels je vis, ont voulu me faire commandant de leur petite troupe. Mais cet emploi me ravi-

1. Archives de Broglie.
2. M^me de Staël lui avait annoncé l'envoi de son nouveau roman qui allait paraître.

rait tout mon temps, ma liberté, et je ne puis l'accepter pour ces raisons [1]. »

Delphine parut et provoqua un grand enthousiasme. Le 4 mai 1803 Villers écrit que la préface « a fait, et devait faire plus de sensation en Allemagne qu'en France! [2] » On y trouve en effet une déclaration remarquable : « Ce n'est que depuis Voltaire, dit Mme de Staël, que l'on rend justice en France à l'admirable littérature des Anglais ; il faudra de même qu'un homme de génie s'enrichisse une fois par la féconde originalité de quelques écrivains allemands, pour que les Français soient persuadés qu'il y a des ouvrages en Allemagne où les idées sont approfondies, et les sentiments exprimés avec une énergie nouvelle. » Avait-elle déjà alors l'ambition d'être cet « homme de génie »?

Villers comparait Delphine à Werther et concluait : « Trêve de critique. Elle me paraît d'une insupportable pédanterie quand il s'agit de l'œuvre du génie. » Il venait de passer trois semaines à Hambourg chez Reinhard [3]. Il s'y tenait des réunions où venaient Jacobi et quelques personnes « de beaucoup d'esprit ». On y parlait souvent de *Delphine*. Un recueil de pensées en avait été tiré par La Chevardière, qui le soir en faisait la lecture. Villers décrivait le plaisir qu'on éprouvait à trouver dans l'héroïne de ce roman le portrait de son auteur : « Vous êtes *Delphine*, vous l'êtes infailliblement... Vous avez le même attrait, dirai-je, la même adoration qu'elle pour ce monde, pour ces cercles frivoles, pour ce plaisir d'y briller, pour ces succès d'une soirée, pour ces feux d'artifice qui n'échauffent ni n'éclairent et qui consument tant de forces... Mais je m'oublie. — De quel droit vous accusé-je d'aimer votre patrie? d'aimer un monde qui doit être fier de vous pos-

1. Archives de Broglie.
2. Lettre publiée par Isler dans *Briefe an Ch. de Villers*, p. 277.
3. Diplomate d'origine allemande dont l'éloge funéraire à l'Académie des Sciences morales fut prononcé en 1838 par Talleyrand.

séder, mais qui devrait être parfois honteux de ne pas vous entendre.

A propos, quelle partie de *Delphine*, quelle lettre, quelle phrase, quel mot a donc pu vous valoir l'anathème de la cour de Saint-Cloud? l'envie peut haïr de bonne foi, mais qu'elle se rend petite en l'avouant aussi haut! J'ai entendu parler d'opinions religieuses, de quelques traits en faveur du protestantisme. Si cela est, que ne fulminera-t-on pas contre moi l'yver prochain? Je suis à la veille de me rendre bien plus coupable mille fois. Mais mon obscur péché ne m'attirera pas d'aussi illustre colère. »

Mme de Staël était en effet sous le coup d'un ordre d'exil. Elle décrit, en termes émouvants, ses impressions quand elle le vit apporter par un homme en habit gris, qui sonna à la porte de son jardin. C'était le commandant de la gendarmerie de Versailles [1]. « En avançant vers lui, le parfum des fleurs et la beauté du soleil me frappèrent. » L'ordre reçu dans quelle direction allait-elle s'éloigner ? Revenir, comme « un pauvre oiseau battu par l'orage », auprès de son père à Coppet? [2] elle l'eût fait si elle eût pu prévoir que c'était pour elle la dernière occasion de revoir M. Necker. Mais sa fierté lui inspira un autre parti : « J'avais le désir de me relever, par la bonne réception qu'on me promettait en Allemagne, de l'outrage que me faisait le premier consul, et je voulais opposer l'accueil bienveillant des anciennes dynasties à l'impertinence de celle qui se préparait à subjuguer la France. » Elle savait en effet que partout elle serait reçue à la fois comme une grande dame et comme l'ambassadrice de la pensée française.

1. « L'intention du gouvernement est que Mme de Staël ne demeure point en France. Je vous invite à charger un officier de gendarmerie de lui faire connaître cette décision et de veiller à ce qu'elle l'exécute », avait écrit le directeur de la police au général Moncey.

2. *Dix années d'exil*, chap. XII.

***

Ce voyage en Allemagne répondait à un projet qui la tentait depuis longtemps. Mais sans l'ordre d'exil peut-être n'aurait-elle pas eu le courage de le réaliser, malgré l'amitié de Jacobi et les instances de Villers. Elle venait précisément d'apprendre par M. Stourm, président du tribunal de Metz et beau-frère de Villers, que celui-ci était à Metz, où il s'était arrêté en venant à Paris. Elle lui écrivit le 15 octobre 1803, le jour même où elle reçut l'ordre de s'éloigner à quarante lieues de Paris. Au lieu de prendre la route de Strasbourg, comme elle y avait d'abord pensé, elle offrait de se rendre à Metz, pourvu qu'il promît de l'y attendre. Sur la réponse affirmative de Villers, elle arriva à Metz le 26 octobre.

L'étude de M. d'Haussonville, déjà citée, a complété les travaux antérieurs sur le séjour de Mme de Staël à Metz. Je n'ai donc pas à rappeler comment Villers, dans ses longues conversations avec elle, s'efforça de lui faire partager ses vues — qui n'étaient pas exemptes de partialité — sur l'Allemagne et sur la littérature allemande. Il n'était pas un initiateur, car déjà avant lui Mme de Staël avait entendu traiter ces sujets par Benjamin Constant, par Guillaume de Humboldt et sans doute aussi par Jacobi. L'influence de Villers fut-elle plus profonde que celle de ses prédécesseurs? en tous cas, elle fut plus orageuse. Le caractère cassant de Villers créa dès le début des difficultés qui furent aggravées par des rivalités féminines. Villers était arrivé à Metz avec Mme de Rodde qui devait l'accompagner à Paris. Mme de Staël eût voulu que Villers laissât Mme de Rodde continuer seule son voyage et qu'il revînt sur ses pas pour l'accompagner elle-même en Allemagne. Il resta sourd à ces propositions et Mme de Staël souffrit de se voir préférer une « grosse Allemande ». Il lui en coûtait d'être considérée comme « une frivole Française »

mais, disait-elle en parlant de Villers, « tout lui paraît léger et superficiel à côté de sa bonne petite lapine. »

Le 8 novembre, Mme de Staël quittait Metz pour Francfort, accompagnée de son fils aîné, Auguste, de sa fille, la petite Albertine, et de Benjamin Constant. Retenue à Francfort où sa fille tomba malade, elle écrivait le 19 novembre à Villers : « Vous me demandez ce que je fais, je crois que j'irai à Weimar dans quelques jours ; je suis misérablement faible sur chaque lieue d'éloignement. »

De son côté Villers avait quitté Metz et était arrivé à Paris. Le 12 décembre il adressait à Mme de Staël cette lettre pleine de fiel, où son caractère se peint tout entier :

Les Allemands sont essentiellement bons, humains, hospitaliers dans le plus noble sens de ce mot. Ils n'ont pas raffiné l'art des jouissances de la vie autant qu'à Paris. Ils n'ont pas ces soi-disant grâces, cette soi-disante amabilité, ces formes, cette élégance de manières, auxquelles vous attachez un très haut prix, contre lesquelles mon humeur croît à chaque instant. Mais ils ont de la vérité, de la nature, du calme et de la bonté. On ne trouve ici que des révérences, derrière lesquelles est la rebutante indifférence de gens blasés et insouciants. Pour ne vous parler que des gens que vous connaissez, Mme de Pastoret, pour qui vous aviez eu la bonté de me remettre une lettre de recommandation, ne me donne nul signe de vie. Son mari ne m'a même pas rendu la visite que je lui ai faite, Mme Suard qui de son côté s'était mise en tête pour cet hiver de ne voir à son cercle que des femmes priées, et qui n'en avait pas prévenu Mme Rodde, l'a reçue, une fois que celle-ci y allait tout ingénuement comme de coutume, avec une impolitesse si marquée, que Mme Rodde n'y retournera sûrement plus. Ce n'est qu'au milieu des singeries de la prétendue politesse française qu'on éprouve de tels procédés. On n'y est point exposé parmi les cordiaux et braves Germains. Etre condamné à passer ma vie ici, ce serait un supplice insupportable. L'âme s'y flétrit, l'esprit s'y rapetisse. Il faut avoir une bonté naturelle et des moyens aussi extraordinaires que vous, Madame, pour ne pas devenir ou aussi pauvre d'esprit et de

cœur que les autres, ou misanthrope à l'excès. Cette dernière disposition me gagne à chaque instant davantage. il me tarde d'aller respirer de nouveau un air pur et libre, de dilater ma poitrine et de vivre au milieu du savoir sérieux, au milieu de gens qui réunissent la simplicité des mœurs, à la sublimité de la pensée, au milieu enfin d'amis véritables et chauds.

Vous conviendrez que voilà un contraste bien grand dans nos dispositions et dans notre langage. C'est qu'en effet il y en a un bien grand dans nos goûts et dans nos habitudes [1].

Mme de Staël lui répondit dans les termes suivants : « Il y a dans votre lettre une amertume, monsieur, qui me fait repentir d'avoir changé votre disposition pour moi par mon séjour à Metz. Vos lettres n'avaient pas ce caractère avant que nous nous fussions connus, et quand vous y réfléchirez, peut-être trouverez-vous que l'ensemble de votre conduite avec moi n'est point un bon genre, ni français ni allemand [2]. »

Elle écrivit à Suard :

Je suis à la veille d'un second départ. Metz était France. J'y recevais des lettres tous les jours. Benjamin y restait avec moi et je trouvais dans la société de Villers un agrément supérieur à ce que j'attendais même d'après ce que je savais de son esprit. Me voilà lancée dans l'allemand et l'imagination ne pare guère ce que la nécessité exige... J'avais envie de vous écrire d'Allemagne mon voyage littéraire et je n'y renonce point encore. Mais je vous envoye dans Villers un homme qui s'il le veut et si vous le voulez peut faire des mélanges de littérature allemande du plus grand intérêt. Il m'a lu des morceaux qu'il a traduits de la plus originale beauté. Nous ne supporterions pas les ouvrages entiers ; ils sont composés par des gens qui ont de longues heures à donner à tout, mais un choix fait par un homme d'esprit et traduit par un homme de talent

1. Archives de Broglie.
2. *Briefe an Ch. de Villers*, éd. par Isler, 1883, p. 296

ouvrirait une carrière nouvelle à ceux qui pensent. Villers est tout cela si l'on peut le tirer de son Allemagne. Comme il a de la grâce dans l'esprit je l'ai fait rire de son sérieux, mais il y retombe et nous croit tous plus ou moins frivoles.

Avec sa générosité habituelle, Mme de Staël recommanda encore Villers à Mme de Pastoret et à d'autres amis, mais elle avait contre lui un grief assez sérieux ; c'est en vain qu'elle avait fait appel à son obligeance. L'objet précis de sa demande ne nous est pas connu. M. Wittmer [1] suppose qu'elle avait demandé à Villers, puisqu'il allait à Paris, de tenter quelque chose en sa faveur pour qu'elle obtînt l'autorisation de rentrer en France. C'était mal connaître le caractère égoïste de ce personnage si peu sympathique et si peu disposé à se compromettre pour ses amis [2]. Dès que Mme de Staël n'eut plus de doute à ce sujet, le 15 décembre, elle lui écrivit :

Je ne crois point être injuste, Monsieur, en vous disant que je suis blessée de votre conduite envers moi ; je vous demandai un service dans une situation malheureuse. Il était peut-être présomptueux à moi de compter à ce point sur votre amitié, mais mon excuse est dans le sentiment qui m'avait porté à faire mille fois plus pour vous, si j'avais eu l'heureuse chance de vous servir dans un moment d'adversité, lorsque ce voyage pouvait contribuer à la fin de mon exil. N'en parlons plus... J'avais commencé un journal de mon voyage avec une analyse philosophique et littéraire de l'Allemagne, où je parlais beaucoup de vous. Je voulais le faire imprimer chez Collignon à Metz, mais tout cela est renversé. De ma vie mon amitié n'a été offensée, elle l'est par vous, je ne puis pas promettre qu'elle y survive. Le premier moment de la blessure n'est pas celui de la mort.

Jacobi m'a écrit pour me demander de lui donner rendez-vous

1. Wittmer : *Charles de Villers*, Hachette, 1908, p. 186.
2. Mme de Staël écrivait à Jacobi le 31 mars 1804 : « Depuis que Villers est à Paris, la crainte de déplaire au Premier Consul, je crois, l'a empêché de m'écrire. »

dans quelques villes d'Allemagne. Il m'offre Hambourg, je lui proposerai Brunswick. Il me prie d'impatroniser l'Allemagne en France. Sa lettre est excellente, il y parle beaucoup de vous, et tout Allemand qu'il est, il dit presque les mêmes choses que je vous ai dites [1].

On voit le changement qui s'est produit dans les dispositions de Mme de Staël à l'égard de Villers, depuis qu'elle est entrée en contact personnel avec lui. L'influence exercée sur elle par ce personnage aigri et bourru, qui se disait lui-même fait pour jouer le rôle d'Alceste, fut-elle considérable? Il est permis d'en douter, d'après la lettre suivante de Jacobi, qui parle avec quelque condescendance de « ce bon capitaine d'artillerie » et de « son entreprise assez mal dirigée jusqu'ici, *comme vous l'observez très bien vous-même.* »

En effet Mme de Staël, en arrivant à Francfort avait écrit à Jacobi pour lui demander des lettres de recommandation. Cette lettre, dans laquelle elle parlait de son entrevue avec Villers à Metz, ne nous est malheureusement pas parvenue, mais la réponse de Jacobi se trouve dans les archives de Broglie.

Entin, le 28 *novembre* 1803.

Je vous envoie, Madame, les lettres que vous m'avez demandées et dont certainement vous n'avez pas besoin pour être bien reçue des personnes auxquelles elles sont adressées. Mais il y a un mal auquel ni votre célébrité, ni votre beau génie, et bien moins encore mes bons offices ne sauraient remédier : c'est que vous ne savez pas vous exprimer en allemand, et que nos gens de lettres ne savent pas s'exprimer en français.

Jamais on ne comprend parfaitement une langue qu'on ne sait ni parler ni écrire. Vous serez donc peu comprise, et vous comprendrez encore moins. Gœthe parlant français et Gœthe parlant allemand sont deux hommes qui ne se ressemblent

1. Archives de Broglie.

pas. Quant à Herder je n'ai jamais été dans le cas de l'entendre parler français, mais je présume qu'il y est encore bien moins exercé que Gœthe. Dans sa langue, c'est le plus charmant parleur que je connaisse : il ne voudra pas balbutier dans une autre devant vous. J'ignore absolument où en est Schiller sur cet article, mais de mon ami Voss, je suis sûr que vous n'en tirerez pas une parole. Reste Wieland. Celui-ci ne sera pas embarrassé. Je ne sais, ou du moins je ne me rappelle pas comment il prononce le français, mais il l'a écrit autrefois avec beaucoup de facilité, et même, aux incorrections près, assez bien.

Pour mon ami Fichte, que je n'ai jamais vu ni ouï, j'ai tout lieu de craindre que vous ne pourrez communiquer avec lui que par interprète. Vous en aurez un excellent sous la main dans M. de Brinkmann, votre ancienne connaissance et mon chargé d'affaires auprès du philosophe exilé.

Le professeur Spalding, pour lequel je vous envoie une lettre, pourra vous être utile de différentes manières. La langue française, autant que je me rappelle, lui est assez familière. Il parle parfaitement l'anglais. Savant dans la littérature ancienne il connaît très bien aussi la moderne. Quoique un peu pédant il est d'un commerce agréable ; il a voyagé ; je crois qu'à tous égards vous pourrez en tirer un bon parti.

Je n'ai pas à Berlin d'autres connaissances qui puissent vous convenir ; je n'y ai que des parents ; un neveu qui est un sot, M. de Clermont [1], et le mari de sa sœur le comte de Lottum qui n'est pas un sot et que j'aime beaucoup, mais qui ne pouvant vous être bon à quelque chose dans votre sens, vous deviendrait gênant en cherchant à vous faire politesse.

Je n'ai jamais été moi-même à Berlin, je désirerais vivement de m'y trouver avec vous ; mais de très fortes raisons me défendent de quitter dans ce moment-ci le pays que j'habite. Permettez-moi de vous proposer un autre rendez-vous. — Vous serez bientôt rassasiée de Berlin ; venez alors voir Hambourg.

1. Jacobi avait ce neveu par sa femme, Betty de Clermont, qui appartenait à une excellente famille d'Aix-la-Chapelle. Gœthe, conquis par le charme de Betty, par sa gaîté, par sa simplicité et par sa franchise la décrit comme « une belle Flamande qui rappelait les femmes de Rubens ». (*Poésie et Vérité*, livre XIV).

Cette ville mérite à tous égards votre attention. Je vous promets de m'y rendre au jour que vous m'indiquerez, et d'y rester avec vous aussi longtemps que vous le souhaiterez. Vous revoir et lier avec vous une connaissance plus particulière, plus étroite est une des choses au monde que je désire le plus ardemment.

Je savais déjà quand j'ai reçu votre lettre de Francfort que vous vous étiez rencontrée avec M. de Villers à Metz et j'en ai eu la plus grande joie. Si ce bon capitaine d'artillerie a réellement obtenu votre alliance, et que les secours promis arrivent, je ne douterai plus du succès de son entreprise assez mal dirigée jusqu'ici comme vous l'observez très bien vous-même. — C'est une chose étrange que les écrivains français quand ils veulent faire passer un morceau allemand dans leur langue, laissent en arrière cette langue sur laquelle devait se faire le transport à travers les flots de la non intelligence, si bien que le pauvre passage arrive noyé, déchiré, mort. Je les vois oublier dans leur ardeur jusqu'à la grammaire, et ne puis assez m'en étonner. Tout le monde conviendra qu'un virtuose sur le piano-forte, s'il entreprend d'exécuter sur son instrument un *concerto* composé pour le violon de Rhode, sans le modifier, ne réjouira certainement ni l'âme ni les oreilles des assistants!... Vouloir métamorphoser un piano-forte en violon est une idée folle, extravagante, absurde. Je pense encore qu'il faut pour bien traduire être pour le moins aussi amoureux de la langue dans laquelle on traduit, que celle hors de laquelle on traduit. Vous souvenez-vous du défi mutuel que nous nous fîmes à Paris? Vous vouliez choisir un passage de Rousseau que je devais traduire en allemand ; je devais par contre en choisir un en allemand que vous vouliez traduire en français. Le plus ou le moins de succès devait décider du plus ou moins de moyens des deux langues. Ce combat n'eut pas lieu alors ; aussi aurions-nous été embarrassés du choix des juges. Dès que vous saurez bien l'allemand, nous reprendrons ce projet.

On voit avec quel soin, dès cette année 1803, Mme de Staël prépare sa documentation pour un grand ouvrage ; elle veut connaître tous les gens de lettres, étudier les milieux les plus différents, et elle fera avec son énergie

habituelle le grand effort nécessaire pour tout voir et tout comprendre. Ce voyage commencé avec tant d'appréhension, elle brûle maintenant de le poursuivre, et résolument elle s'enfonce dans cette mystérieuse Allemagne avec les sentiments de l'explorateur qui découvre une terre nouvelle.

II

WEIMAR ET BERLIN

Mme de Staël arrivait à Weimar, le 14 décembre, et dès le lendemain, elle dînait à la cour ; elle reçut du duc et des deux duchesses, l'accueil le plus aimable.

Imaginons-là au sortir de ce voyage fait dans la mauvaise saison, sous un climat rude, à travers tant d'émotions diverses, arrivant dans ce grand château, au milieu de cette assemblée où l'on s'empresse autour d'elle. Elle ne résiste pas au charme de ce contraste. Instinctivement, elle laisse libre cours à ce « désir de plaire » que Grimm a remarqué chez elle, dès son enfance, comme le trait essentiel de son caractère, celui qui suffirait à lui gagner la sympathie unanime. Elle déploie tous les prestiges de la conversation la plus vive et la plus enjouée. Pour ces philosophes habitués aux pesantes méthodes de discussion, quel ravissement de voir ce beau papillon effleurer les sujets les plus graves avec tant de grâce et tant d'abandon!

Nous avons un précieux témoignage de leur état d'esprit dans la description de Mme de Staël, qui nous a été laissée par un d'eux, Böttiger, principal collaborateur de Wieland au *Nouveau Mercure Rhénan*, et auteur de brillants essais archéologiques et littéraires. Qu'il nous soit permis d'en reproduire les principaux passages [1] : « L'extérieur de cette femme remarquable, écrit-il, n'est pas sans charme. Elle

1. *Morgenblatt für gebildete Leser*, 1er juillet 1855. Frau von Staël in Weimar, aus Böttiger's Nachlass.

a de très beaux yeux, une figure agréable, très expressive, une aimable intonation de voix, beaucoup de grâce dans les mouvements, enfin une expression de sympathie, de simplicité et de bonté qui aussitôt mettent à l'aise ses interlocuteurs et leur inspire pleine confiance en elle. Ce qui plaît le plus chez elle, c'est cette bonté et ce naturel ingénu... On est étonné et séduit par l'extrême amabilité de son attitude, par son absence de prétentions, par son incessant effort pour placer les autres à leur avantage, par son adresse à comprendre leur intérêt et à se plier aux nuances les plus délicates d'une individualité étrangère... A une vivacité extraordinaire, elle unit un éclat et une plénitude d'expression dont je n'ai rencontré aucun autre exemple ; un coup d'œil juste et pénétrant par lequel elle sait distinguer du premier coup, à travers tous les voiles tout ce qui est bon, vrai et beau ; oui, elle possède le don de deviner et d'aider à exprimer des idées encore obscures dans la tête de ceux qu'elle rencontre, et par là s'explique que sa société, bien loin de déprimer et d'humilier les autres par la supériorité de son esprit, est plutôt bienfaisante et encourageante pour tout le monde. » Ce jugement s'accorde bien avec celui que Jacobi exprimait dans une des lettres d'introduction qu'il envoyait le 28 novembre à Mme de Staël. Cette lettre était destinée à Herder. Herder était mourant et il expira le 18 décembre 1803.

Mais Mme de Staël n'avait pas besoin de recommandation à Weimar, car ses œuvres y étaient au moins aussi appréciées qu'à Paris.

A la réception donnée à la cour en son honneur le 15 décembre, elle rencontra Schiller et sa femme. Celle-ci écrivit à Gœthe, qui se trouvait à Iéna : « Mme de Staël me plaît au plus haut point ; son esprit, sa vivacité de sentiment entraînent tout le monde. » Quant à son mari, Schiller, qui était en habit de cour, Mme de Staël le prit d'abord pour un général. Elle vit en lui « un grand homme maigre, pâle et roux. » Avec sa vivacité habituelle, elle lui

porta une sorte de défi en soutenant avec chaleur la supériorité du système dramatique français sur tous les autres. Schiller, qui n'avait jamais parlé le français, quoiqu'il le lût très bien, n'hésita pas à accepter la discussion. « Bientôt, écrit Mme de Staël [1], je démêlai dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots ; je fus si frappée de cette simplicité de caractère, qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte où les paroles manquaient à ses pensées ; je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai dès cet instant une amitié pleine d'admiration. »

Dans la lettre déjà citée que Mme de Staël écrivait à Villers le soir même de cette rencontre, on lit : « Schiller me paraît le plus Kantiste des poètes, nous nous sommes déjà disputés sans savoir nos langues mutuelles, et son esprit m'a frappée autant qu'il est possible. Wieland est en coquetterie avec moi, et le duc et sa femme m'ont comblée de bontés ; on va jouer pour moi *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc* et la *Fille naturelle* de Gœthe. Tout cela intéresse mon esprit, mais on ne peut être heureux que dans sa patrie. »

Pourtant la vie de société, si profondément altérée en France par la Révolution, avait gardé dans les petites cours allemandes l'intimité et le charme de l'ancien régime. On y trouvait encore quelques-uns de ces esprits épicuriens et épris de rationalisme, dans lesquels semblait survivre le XVIIIe siècle français. Tel était Wieland, alors septuagénaire, et qui s'était fixé à Weimar où il était venu comme précepteur du duc Charles-Auguste. Conteur délicieux, il avait par le nombre, par la variété et par l'élégance de ses écrits, mérité le titre de Voltaire de l'Allemagne. On a souvent signalé ses affinités avec l'esprit français. Dès 1768,

1. *De l'Allemagne*, seconde partie, chap. VIII.

on lisait dans l'*Année littéraire* : « Je ne connais point le style de M. Wieland dans sa langue ; mais s'il était né Français et qu'il eût écrit en vers dans la nôtre, je doute qu'il eut pu mieux faire. » « Esprit français, froid comme un philosophe et léger comme un poète », notait Benjamin Constant dans son journal intime. Mme de Staël exprimait à sa manière un jugement analogue quand elle écrivait à son père, le 25 décembre 1803 : « Wieland a 70 ans, une figure fine, de l'esprit formé à l'école Voltairienne ; c'est Suard, moins l'usage du monde et la connaissance des hommes et des affaires. Il déteste le système allemand en littérature et craint de le dire de peur de se faire des ennemis dans sa vieillesse. [1] »

C'était en effet un classique, profondément imbu de la culture française. Il possédait notre langue mieux qu'il ne voulait bien le dire. On en jugera par la lettre suivante, que Mme de Staël reçut le lendemain de son arrivée.

Le Conseiller Wieland a l'honneur de se mettre aux pieds de Madame la Baronne de Sta l-Holstein, et, en la remerciant pour les lignes gracieuses qu'il vient de recevoir avec le billet de son ancienne amie La Roche, de la supplier de vouloir bien avoir la bonté de lui indiquer le jour et la *(sic)* heure où il pourra lui faire sa cour. Il ne peut pas pourtant se dispenser de prévenir Madame de Staël d'une circonstance dont à cette occasion il est pour la première fois inconsolable : c'est qu'il lui est très difficile, pour ne pas dire impossible, de s'expliquer dans la conversation avec clarté et précision dans toute langue dans laquelle il n'est pas accoutumé de penser. Quoique familier depuis plus de 50 ans avec la littérature française, et lisant avec délices les ouvrages de l'illustre auteur de *Delphine*, il n'a jamais pu parvenir à parler le français assez bien pour être compris par ceux auxquels il désirerait de communiquer sa pensée ; quant aux formules, dont assez communément on supplée dans la société le défaut des pensées, il les a toujours et

1. Lettre publiée par le comte d'Haussonville : *Madame de Staël et l'Allemagne* (1928), page 84.

peut-être trop dédaignées. Actuellement son grand âge et l'affaiblissement de sa mémoire augmente encore cette difficulté de s'exprimer dans un autre langage que le sien, qui malheureusement est celui que Charles V ne parlait qu'à ses chevaux, ce qui dans la conversation le réduit au rôle de muet, rôle désespérant pour tout homme qui voudrait y paraître avec quelque avantage. Mais comme le vieillard qui a l'honneur d'adresser ces lignes à Madame la Baronne de Staël est sans aucune prétention vis-à-vis d'une Dame dont le génie et le talent éclipsent tout ce qui aspire à briller auprès d'elle, et comme il se flatte de pouvoir compter sur toute son indulgence, son petit amour-propre ne le privera pas du bonheur aussi désiré qu'inespéré de profiter autant qu'il lui sera permis du séjour dont Mme de Staël veut bien honorer la petite ville de Weimar. En attendant, il la prie d'agréer la faible expression de son profond respect.

Weimar, 15 *décembre* 1803 [1]
Wieland.

Madame de Staël fit la conquête de Wieland la première fois qu'elle le vit. Cependant il n'était pas sans préventions, car il écrivait à sa fille, Sophie Reinhold, au sujet de l'illustre voyageuse : « Tous tant que nous sommes ici, nous étions plus ou moins mal disposés en sa faveur, et nous nous attendions à trouver une toute autre personne. Mais elle n'a pas eu besoin de plus d'un quart d'heure pour dissiper tous les préjugés formés contre elle ; elle a plu aussitôt à tout le monde, ou pour parler plus exactement, à tous ceux qu'elle a jugés dignes de la fréquenter. L'état naturel de son esprit a pour nous Allemands quelque chose qui éblouit au premier abord ; mais on s'y accoutume bien vite...

... Comme je la vois tous les jours, j'ai eu ample occasion de faire sa connaissance, et je me tromperais singuliè-

1. Archives de Broglie.

rement sur son compte, si elle n'était une des femmes les plus nobles et excellentes qui aient jamais existé et la vraie parure de son sexe [1]. »

« Wieland, écrit Böttiger, avouait dans un de ses plus charmants enthousiasmes, que depuis sa Julie Bondely, il n'avait trouvé aucune femme plus spirituelle et plus capable d'éveiller l'esprit des autres. » [2] Mme de Staël a résumé en ces termes, dans l'*Allemagne*, l'impression que lui avaient laissée ces longues conversations : « L'entretien de Wieland a beaucoup de charme, précisément parce que ses qualités naturelles sont en opposition avec sa philosophie. Ce désaccord peut lui nuire comme écrivain, mais rend sa société très piquante : il est animé, enthousiaste et comme tous les hommes de génie, jeune encore dans sa vieillesse ; et cependant il veut être sceptique et s'impatiente quand on se sert de sa belle imagination même pour le porter à la croyance... Il y a en lui un poète allemand et un philosophe français qui se fâchent alternativement l'un pour l'autre. »

*
* *

Parmi les génies que Mme de Staël devait rencontrer à Weimar, Gœthe était celui qui l'attirait le plus. Elle subissait la fascination de cet astre éblouissant qui depuis trente ans montait sans arrêt dans le ciel littéraire, dont il occupait maintenant le zénith.

L'auteur de Werther n'avait pas seulement contribué à former sa sensibilité. Il l'avait encouragée, au début de sa carrière, en traduisant lui-même son premier essai. Mais

1. Lettre du 16 janvier 1804, traduite par Ch. Joret dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, tome II, 1900, p. 24.

2. *Morgenblatt für gebildete Leser*. 1er juillet 1855. — Julie Bondely (1731-1778), d'une famille patricienne de Berne, était restée célèbre par les lettres qu'elle avait échangées avec Rousseau.

au moment où Mme de Staël arrivait à Weimar, Gœthe ne s'y trouvait pas. Il était à Iéna, retenu à la fois par sa santé et par la fondation du *Nouveau Journal d'Iéna*. Mme de Staël lui écrivit le 15 décembre : « Je reste ici jusqu'au premier de l'an, si vous y venez plusieurs jours, avant ce moment, je vous y attendrai ; si votre santé ne vous le permettait pas, ayez la bonté de me l'écrire, et j'irai passer deux jours à Iéna avec vous ; il ne me faut pas moins de temps pour vous exprimer mon admiration et pour recueillir quelques-unes de vos pensées qui germeront dans mon esprit le reste de ma vie »[1].

Gœthe parut trouver tout naturel que Mme de Staël prît la peine de faire ce dérangement. Il lui annonça qu'il faisait préparer « un petit logis dans son voisinage ». Mme de Staël le prévint qu'elle n'avait besoin que de deux chambres l'une pour sa fille âgée de six ans et l'autre pour elle-même. « Je suis, écrivait-elle, la personne la plus indifférente à tout le matériel de la vie et j'y penserai encore moins que de coutume quand je serai avec vous. Je vous dis cela pour que vous n'imaginiez pas de me recevoir comme une dame de Paris, mais comme la femme du monde qui a le plus pleuré à *Werther* et au comte d'Egmont. » Elle comptait arriver à Iéna samedi pour dîner et rentrer à Weimar lundi en ramenant Gœthe. « On prétend ici, continuait-elle, qu'il n'est pas fier à moi d'aller vous chercher et peu galant à vous de ne pas venir me voir ; moi je consens avec plaisir à ce premier hommage, que mon esprit et mon cœur vous rendent avec tant d'abandon. »

Gœthe ne put résister à tant de bonne grâce et il reconnut qu'il serait « peu galant » de ne pas prendre les devants. « Non, Madame, répondit-il, ce ne sera pas vous qui ferez par ces neiges, le petit, mais très désagréable trajet. Cette semaine me suffit pour arranger les affaires qui me tenaient ici. Samedi — le 24 décembre — je viens me vouer tout à

1. *Gœthe-Jahrbuch*, t. VIII, 1887, p. 5.

vous et j'espère que vous voudrez prendre le dîner chez moi avec M. et Mme de Schiller. Mon impatience de vous voir, Madame, s'accroît de jour en jour, et vous seriez sûrement contente d'un ancien ami si vous pouviez lire ce qui se passe et repasse dans mon âme. Adieu donc jusqu'à samedi, jusqu'à dimanche. N'oubliez pas, que ces jours vous étaient destinés et que j'aurais fait lundi le petit voyage dans votre voiture ; de tous ces précieux moments, je ne voudrais perdre que le moins possible [1]. »

Gœthe, dans une lettre à Mme Schiller, ne put s'empêcher de maugréer contre l'obligation qu'on lui imposait de quitter Weimar avant le 1er janvier, car il organisait méthodiquement son existence et n'aimait pas modifier ses projets à l'improviste. Mais son désir de voir Mme de Staël dut être accru par la description que Schiller lui faisait de l'illustre Française : « Mme de Staël vous apparaîtra telle que vous avez dû vous la présenter à *priori*. Tout en elle est d'une seule pièce et on n'y trouve aucun trait étranger et faux ni rien de pathologique. Voilà pourquoi, malgré l'immense distance qui sépare notre pensée de la sienne, on se sent à l'aise près d'elle, on peut tout entendre de sa part et on est disposé à tout lui dire. Elle représente la culture française sous le jour le plus vrai et le plus intéressant. Dans tout ce que nous appelons philosophie, par conséquent sur les principes les plus élevés, on est en opposition avec elle et cette opposition persiste malgré toute son éloquence ; son naturel et ses sentiments valent mieux que sa métaphysique et son esprit s'élève souvent jusqu'à la puissance du génie. Voulant tout expliquer, tout comprendre, tout mesurer, elle n'admet rien d'obscur, rien d'impénétrable, et ce que le flambeau de sa raison ne peut éclairer n'existe pas pour elle... Vous verrez par ces quelques mots que la netteté, la décision, et la vivacité spirituelle de sa nature ne peuvent qu'exercer une action bien-

1. *Gœthe-Jarhbuch*, t. V (1884), p. 114.

faisante... Malgré le peu d'habitude que j'ai de m'exprimer en français, je me tire passablement d'affaire avec elle ; pour vous, qui parlez bien mieux cette langue, vos conversations avec Mme de Staël seront aussi faciles que pleines d'intérêt [1]. »

Cette franchise et cette exubérance de vie devaient plaire à Gœthe. Il voulait réagir contre la dépression dans laquelle l'avait plongé la mort de Herder, son maître et son ami. « Nous pourrons, écrivait-il à Mme Schiller, nous estimer heureux que ces tristes images de maladies et de morts soient en une certaine mesure dissipées par cette nature débordante, et que notre foi dans la vie se trouve ainsi ranimée. »

Il arriva enfin à Weimar la veille de Noël, et le jour même eut lieu sa première entrevue — qui dura quatre heures — avec Mme de Staël. Il a résumé dans le passage suivant de ses *Annales* l'impression que lui laissa l'illustre Française. « Philosopher en société signifie s'entretenir avec vivacité sur des problèmes insolubles. C'était son véritable plaisir et sa passion. Naturellement, dans ses discours et dans sa conversation elle en venait à ces questions de la pensée et du sentiment, qui, à vrai dire devraient être formulées seulement entre Dieu et l'individu. Au surplus, comme femme et comme Française elle avait l'art d'opinâtrer toujours sur les points essentiels, et de ne pas écouter exactement ce que disait son interlocuteur.

Par tout cela le mauvais génie était à ce point révolté en moi, que dans toute la discussion je m'en tins à la contradiction, à la dialectique et au scepticisme, et que par mon opposition acharnée je la poussai souvent au désespoir. C'est seulement alors qu'elle devenait vraiment charmante et qu'elle montrait de la manière la plus brillante son agilité de pensée et de riposte. »

1. Lettre du 21 décembre, citée par Gœthe dans ses *Annales*, 1805, et traduite par Joret, *op. cit.*, p. 17.

Chez les Allemands, habitués aux discussions paisibles, rien de plus déconcertant, de plus fatigant, que cette interlocutrice, « qui sur les questions les plus importantes n'accordait pas un instant de réflexion tranquille, mais exigeait passionnément que, malgré la gravité du sujet, on fût prêt à se déplacer aussi vite que si on avait à attraper un volant [1]. »

Il est assez piquant de comparer à ce jugement celui que Gœthe avait inspiré à Mme de Staël. — Elle l'a formulé en ces termes dans son livre *De l'Allemagne* : « Gœthe est un homme d'un esprit prodigieux en conversation, et l'on a beau dire, l'esprit doit savoir causer... Les hommes qui ne veulent pas être jugés par ce qu'ils disent pourraient bien ne pas mériter plus d'intérêt pour ce qu'ils pensent. Quand on sait faire parler Gœthe, il est admirable ; son éloquence est nourrie de pensées, sa plaisanterie est en même temps pleine de grâce et de philosophie ; son imagination est frappée par les objets extérieurs, comme l'était celle des artistes chez les anciens, et néanmoins sa raison n'a que trop la maturité de notre temps. Rien ne trouble la force de sa tête ; et les inconvénients même de son caractère, l'humeur, l'embarras, la contrainte, passent comme des nuages au bas de la montagne sur laquelle son génie est placé... Au premier moment, on s'étonne de trouver de la froideur et même quelque chose de raide à l'auteur de *Werther* ; mais quand on obtient de lui qu'il se mette à l'aise, le mouvement de son imagination fait disparaître en entier la grâce qu'on a d'abord sentie [2]. »

Mais la fatigue du voyage, jointe à l'assaut qu'il dut subir dès son arrivée, avaient provoqué chez Gœthe une recrudescence du catarrhe dont il souffrait. Il resta invisible quelques jours. Cependant il est permis de se demander s'il n'exagérait pas son mal pour se dérober à une nou-

1. *Gœthe sämtliche Werke (Jubiläumsausgabe)*, C. 30, p. 132.
2. *De l'Allemagne*, seconde partie, chap. VII.

velle entrevue avec Mme de Staël. En effet, le 28 il recevait l'helléniste Wolf, qui lui était recommandé d'Iéna. Mais le lendemain il refusait dans les termes suivants une invitation que lui envoyait Mme de Staël :

J'accepterais votre gracieuse invitation, Madame, avec empressement, si je n'avais pas M. Wolf, ce fameux sçavant de Halle chez moi, qui ne reste que quelques jours et que je ne sçaurais laisser seul. Permettez que je vienne un moment ce matin vous faire des excuses.

Ce 29 décembre 1803.

GŒTHE[1].

Le 31 il invita Schiller à venir le soir chez lui attendre Wolf qui allait au théâtre. Piquée de se voir ainsi délaissée, Mme de Staël lui adressa le 1er janvier 1804 le billet suivant :

Schiller vous a-t-il dit que je vous *boudais* ; si je m'établissais à demeure ici, vous feriez bien de me traiter comme tout le monde ; mais quand j'y suis pour quinze jours, n'auriez-vous pas dû me donner votre temps sans chicaner? Venez demain matin me voir ; je serai seule pour me fâcher sans témoin. Ne faut-il pas que j'avoue que je suis jalouse d'un professeur? Nouveau genre de jalousie dont j'étudierai les sentiments[2].

Aux raisons que Gœthe avait déjà d'éviter un tête-à-tête avec Mme de Staël, il s'en joignait peut-être une autre. Son amour-propre d'auteur avait été piqué par les critiques qu'elle avait adressées à sa dernière pièce. Elle avait appelé *Eugénie* « un noble ennui », et avait déclaré à Gœthe lui-même qu'il avait eu tort de traiter ce sujet. Quoiqu'il en soit, il persista dans son attitude et répondit en ces termes :

1. Cette lettre, ainsi que les deux suivantes de Gœthe, sont conservées aux archives de Broglie.
2. *Gœthe-Jarhbuch*, t. V (1884), p. 115.

Je ne puis que répéter : faites-moi la grâce de prolonger mon congé. Il m'est absolument impossible de fixer un jour. D'abord que je me trouve mieux, je vous prierai de dîner chez moi. Vous nommerez les convives. S'il m'est possible, j'inviterai M. Constant demain matin à bon *(sic)* heure de me réjouir de sa visite, Adieu Madame et ne me retirez pas le *dear Sir*. Réfléchissez seulement que toutes les volontés ne sont pas fortes comme la vôtre.

Weimar, ce 5 janvier 1804.

GŒTHE.

Pendant près d'un mois il resta insensible aux avances de Mme de Staël. Il lui écrivait le 13 janvier :

Soyez assurée, Madame, que je désire ardemment de vous revoir. J'ai eu assez de temps pour réfléchir sur le prix infini de votre conversation et sur la perte que je viens de faire. Mais permettez que je retourne lentement vers vous. Je n'ai pas même revu Schiller, car se sont ces entretiens animés que je crains, ils me portent d'abord au delà des bornes. Adieu Madame. J'espère de pouvoir dire bientôt Bon jour.

Weimar, ce 12 janvier 1804.

GŒTHE.

Cette lettre trahit un singulier désir de sauvegarder son repos. Aussi Mme de Staël lui écrivait-elle : « Je pars en quinze jours, et je vous aurai vu quatre heures en tout. Si vous pouvez me recevoir un matin, faites-le moi dire ; comme je vous boude, notre conversation ne sera pas animée. »

Gœthe ayant, entre temps, reçu le duc Charles-Auguste, elle lui écrivait encore : « Je n'aurai de courage à rien, si je ne vous revois pas ; recevez-moi donc chez vous ; le duc vous a vu et il me semble que je ne devrais pas vous gêner plus qu'un souverain, moi qui vous suis très soumise. »

Ces touchantes déclarations n'auraient peut-être pas

suffi à forcer la retraite du poète, si celui-ci n'avait voulu revoir Benjamin Constant et Jean de Müller. Benjamin Constant, qui s'était séparé de Mme de Staël pour aller passer six semaines à Francfort, vint la rejoindre le 20 janvier à Weimar. Deux jours plus tard Jean de Müller arrivait de Vienne. Gœthe, qui gardait encore la chambre, invita aussitôt le célèbre historien à passer la soirée chez lui, et pria Benjamin Constant de venir en même temps. Il n'avait donc plus d'excuse pour fermer sa porte à Mme de Staël et il la reçut le lendemain tout en se plaignant dans une lettre à Schiller, d'être un objet de curiosité pour l'illustre voyageuse.

Le 25 janvier elle revint accompagnée de Jean de Müller, et comme le duc arrivait en même temps, la conversation prit une tournure gaie et agréable. Mme de Staël y trouva l'occasion de séduire ses auditeurs. Elle s'occupait à traduire les poésies de Gœthe, et elle lui avait apporté la traduction de la ballade du *Pêcheur*. L'arrivée du duc l'ayant empêchée d'en faire la lecture, il fut convenu qu'elle reviendrait le lendemain. Gœthe ne lui savait sans doute pas mauvais gré de traduire ainsi ses œuvres comme lui-même avait jadis traduit l'*Essai sur les Fictions*. Parfois dans les soirées de la cour, elle déclamait ces traductions, et on reconnaissait en elle l'élève de la Clairon. Ces traductions donnaient prétexte à multiplier les entrevues avec Gœthe et elle en jouissait infiniment. Qu'on en juge par ce billet :

« Voilà ma pâle esquisse ; j'irai lundi ou mardi vous demander des couleurs. Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.

Voilà ces pages ; lisez-les bien à loisir, mais ne les perdez pas. Je vous apporterai la *Bayadere* mardi après dîner. Ne me répondez pas. Je vous aime plus que vous ne savez aimer, philosophe que vous êtes.

Merci, my dear Sir, et dans l'empirisme ou dans l'absolu, aimez-moi un peu, moi je vous aime de tout mon

cœur, de tout mon caractère et de tout mon talent si j'en ai [1]. »

Benjamin Constant fut autorisé à accompagner Mme de Staël chez Gœthe le 16 février. Mais Schiller, qui y avait été convié, pria Gœthe de l'excuser. En effet il achevait son *Guillaume Tell*, qu'il avait promis à date fixe au théâtre de Berlin, il croyait devoir « se garder de tout ce qui pourrait lui enlever ou troubler le calme d'esprit nécessaire — surtout de tous les amis venus de France ». Il ne céda pas davantage aux insistances de Mme de Staël qui quatre jours plus tard voulait l'inviter à dîner avec Gœthe et Benjamin Constant. Mais il consentit à venir dîner chez Gœthe le 25 février et à y lire deux scènes de *Guillaume Tell*. Il est possible que Mme de Staël ait pris part à cette réunion, Cependant Benjamin Constant qui y était, ne la mentionne pas à cette occasion dans son *Journal intime*.

Gœthe ne devait pas la revoir au cours des voyages qu'elle fit ensuite en Allemagne. Les archives de Broglie contiennent encore de lui, une lettre en allemand écrite de Carlsbad, le 26 mai 1808 [2]. Il y répond à une lettre de Mme de Staël, datée de Vienne, dans laquelle elle lui propose un rendez-vous à Dresde. Il s'excuse de ne pouvoir s'y rendre pour renouveler « les heureux instants », de Weimar et la presse de publier son livre sur l'Allemagne.

Il a dans ses conversations avec Eckermann, jugé de la manière suivante l'influence qu'elle exerça :

« Quoi qu'on puisse dire et penser, remarque-t-il, des rapports de Mme de Staël avec la société de Weimar, ils furent certainement d'une grande portée et d'une grande influence par la suite. Son ouvrage sur l'*Allemagne*, résultat de ses conversations familières, fut comme un puissant instrument qui fit la première brèche dans la muraille

1. *Gœthe-Jahrbuch*, t. V (1884, p. 118, n° 124).
2. La traduction en a été publiée par le comte d'Haussonville dans le *Journal de Genève*, du 13 septembre 1922.

chinoise d'antiques préjugés, élevée entre nous et la France. On voulut enfin nous connaître, d'abord au-delà du Rhin, puis au-delà du détroit, ce qui ne pouvait manquer de nous assurer une vivante influence sur l'extrême-occident [1]. »

Malheureusement Wieland ne put se joindre à Mme de Staël, à Gœthe et à Schiller, dans ces entretiens qu'il eût facilités par sa parfaite connaissance du français. Il avait été un des convives les plus assidus à toutes les soirées de la duchesse Amélie.

Ébloui par le feu d'artifice qu'était la conversation de Mme de Staël, il la priait de « penser et de parler moins vite » [2]. Mais au mois de février il était retenu à la chambre, comme on le verra par la lettre suivante, conservée aux archives de Broglie :

MADAME,

Les enchanteurs mes ennemis ne m'auraient pu jouer un plus vilain tour que de me rendre malade précisément vers la fin de votre séjour à Weimar. J'ai beau murmurer et enrager même quelquefois contre la tyrannie du Destin et de M. Huske, il faut s'y soumettre. Le dernier prétend que je ne suis pas encore sans fièvre, et me condamne de garder encore 2 ou 3 jours ma chambre, en m'abreuvant de ses drogues et m'abstenant de tout ce qui pourrait agiter mes esprits. Enfin il prétend que l'état qui approche le plus à l'anéantissement *absolu* est celui qui me convient le plus, et en ce cas je ne sais pas trop s'il aimerait à me voir exposé aux dangers de l'apparition d'un Esprit comme le vôtre. Pour moi, Madame, qui trouve que ce serait une très belle mort que d'expirer à force de plaisir de vous voir et de vous entendre, je ne vous cache pas que je suis ravi de la gracieuse promesse que vous avez eu la bonté de me donner hier ; je suis même très persuadé que votre apparition chez moi

1. Erckmann : *Gespräche mit Gœthe*, t. I, p. 197, trad. par Joret, *op. cit.*, p. 43.

2. *Aus K. L. Knebels Briefwech sel*, p. 194. Lettre d'Henriette Knebel du 7 janvier 1804.

(mes Grecs, comme vous savez, appelaient ces sortes de visites des *Théophanies*), me ferait plus de bien dans un quart d'heure que tous les Apothèques des Duchés de Weimar et d'Eisenach. Il n'y a qu'une seule chose qui me fait de la peine, c'est que je suis obligé de vous recevoir dans une petite chambre, qui ressemble plus au tonneau de Diogène qu'à la demeure d'un homme qui a l'honneur d'approcher quelquefois les Dieux. Je rougis de vous avouer que j'en suis un peu honteux. Quoi qu'il en soit, si vous daignez y paraître, Madame, le tonneau de Diogène, tout aussi bien qu'un boudoir au Donjon de Vincennes, ou même la chambre où vous serez reçue chez moi, se changera, à mes yeux au moins, en un petit temple des Muses et des Grâces et vous aurez la satisfaction d'avoir fait, au prix de quelques petites mortifications de vos sens, une des plus belles actions de votre vie.

Ce 13 *février* 1804.

WIELAND.

Mme de Staël, après son départ de Weimar, lui écrivit une lettre qui n'a pas été publiée dans les deux recueils de lettres choisies de Wieland. Il lui répondit en lui envoyant de curieuses appréciations sur la vie de société à Weimar et sur la dernière pièce de Schiller, *Guillaume Tell*, qui était l'événement littéraire de la saison.

A Weimar, ce 8 *avril* 1804.

MADAME,

Depuis que vous vous êtes éloignée de Weimar, nous sommes rentrés dans l'état naturel que vous nous connaissez : état d'innocence paisible, monotone et parfois un peu insipide, enfin tel à peu près que les Catholiques Romains imaginent la condition des enfants morts sans baptême. Nous nous ennuyons ensemble avec une bonhomie et une bonne foi que la Madre-Natura n'a, dit-on, accordé qu'aux Allemands et même parmi ceux-ci préférablement aux habitants des petites villes, résidences des petites cours. Cela non obstant je crois comprendre comment il se peut qu'il y ait des moments où au beau milieu de la belle et grande capitale de l'empire prussien

vous regrettiez, non pas la maussade bicoque de Weimar, mais une petite société de personnes, qui au mérite négatif d'être sans prétention quelconque joignent celui d'être vrais, sensés, capables de vous comprendre et sensibles à vos éminentes perfections. Je ne doute pas cependant que Berlin vous plaira de jour en jour davantage ; je tiens pour impossible que vous n'y trouviez une société qui vous conviendra sous tous les rapports, ce qui n'a pu être le cas ici, où précisément ceux qui vous auraient peut-être convenu le mieux se trouvent dans le désavantage de ne pouvoir s'expliquer avec vous qu'en bégayant.

Oserais-je vous demander, Madame, si Fichte parle assez facilement le français pour pouvoir s'entretenir avec vous sur des objets de spéculation ? Je ne connais que très peu le cadet des frères Schlegel, mais il suffit que vous ayiez *du faible pour lui* pour le croire bien aimable, et sur ce point, toutes les Dames d'ici qui le connaissent, à commencer par Madame la Duchesse Mère, viendraient vous prêter main-forte contre moi, si j'étais assez impertinent d'en douter. Au reste je ne vous cache pas que j'aurais souhaité que l'amitié dont vous m'honorez ne vous eut pas porté à lui parler en faveur de moi. Tout ce que vous pouvez lui dire là-dessus vient trop tard ; le mal, s'il y en a, est fait sans remède. D'ailleurs cela lui donne une importance qu'il n'a ni à mes yeux, ni à ceux du Public. Vain et présomptueux, comme il est, il s'imaginera que j'ai cherché votre appui, et votre intercession auprès de lui. Malgré toute ma bonhomie, et le peu de cas que je fais de mon mérite littéraire, je ne laisse pas d'avoir ma position d'amour-propre tout comme un autre, et je n'aime pas que M. Schlegel s'imagine de m'avoir abaissé jusqu'à ce point. Pardon, Madame, c'est trop peser sur une minutie comme celle-là, et je vous demande en grâce qu'il n'en soit plus fait mention entre nous à jamais.

Mademoiselle de Göchhausen [1] est comme de raison bien

1. Mlle Thusnelde de Gôchhausen remplissait depuis vingt-cinq ans à Weimar, les fonctions de dame d'honneur auprès de la duchesse Amélie, dont elle partageait l'aimable caractère. Elle se lia très vite et intimement avec Mme de Staël, à laquelle elle eut la pénible mission d'annoncer le 22 avril 1804, la mort de M. Necker. C'est à Mlle de Göchhausen que nous devons la précieuse copie de la première rédaction de *Faust*, qui a été publiée par Erich Schmidt.

fière de la gloire d'être en correspondance avec vous, et elle est trop de mes amies pour avoir manqué de me rendre heureux en m'assurant de votre gracieux souvenir. Je me flatte que vous avez trop bien lu dans mon âme pour douter combien je le suis par la perspective de passer près de vous une partie de juin prochain sous les agréables ombrages de Weimar et de Tiefurt. J'avoue que je n'avais pas osé espérer que vous étiez sérieusement résolue de donner vos à amis de Weimar une si précieuse marque de votre affection. Un mois de la plus belle saison passé avec M^me^ de Staël à la campagne sera pour moi un ample dédommagement de tout ce que j'ai perdu par la circonstance d'être venu dans le monde 30 ou 40 ans trop tôt pour vous. Pour me louer de la Fortune il suffit qu'elle m'a fait vivre assez longtemps, pour jouir encor, à l'âge réduit aux réminiscences, du bonheur de voir, d'entendre, et d'être un peu aimé d'une Dame, qui en réunissant l'esprit le plus sublime et le plus enchanteur au cœur d'une bergerie de Gessner est et sera toujours à mes yeux par l'assemblage de perfections si rarement unies, la première de son sexe. Voilà, Madame, ma confession une fois pour toutes, car il y a longtemps que je n'aime plus à parler de mes sentiments à ceux qui m'en inspirent le plus.

On vous aura parlé déjà de la grande nouvelle de Weimar, le Schauspiel de Wilhelm Tell de Schiller. Cette espèce de Drame connu en Allemagne sous le nom de Schauspiel a toucours été aussi inconnue à vos Français qu'aux Anciens. Elle a de grandes commodités. On fait un Schauspiel, et on est, où l'on se croit délivré par là de toutes les lois de la tragédie. Wilhelm Tell paraît avoir produit à peu près la même sensation chez tous les spectateurs. On y a trouvé quelques scènes de la plus grande beauté. Mais tout le monde convient qu'il ne valait pas la peine de mettre toute la chronique de Tschudi en contribution et d'étouffer l'action principale sous le poids de trois à quatre épisodes, pour faire une pièce de cinq mortelles heures de représentation. Si le poète aurait voulu se contenter de 3 heures au lieu de 5, il aurait pu faire de son Tell la pièce la plus intéressante peut-être de toutes qui ont paru sur le théâtre allemand. C'est ici que l'on pourrait appliquer l'énigme d'Hésiode, que la moitié est plus que le tout.

Mais je commence à m'apercevoir que je me laisse aller au vice commun des vieillards et qu'il est bon de vous délivrer de mon bavardage. Je finis donc en vous priant d'agréer l'hommage sincère de mon respectueux et tendre attachement.

WIELAND.

P.-S. « Je ne sais pas si je vous dois remercier, Madame, du soin que vous avez bien voulu prendre d'embellir ou plutôt de sonorifier mon nom de famille, tolérablement sonore, en le changeant en *Vielande*. Mais comme il importe à mon amour-propre qu'on sache que c'est à moi et non à un sieur Vielande (qui n'a pas l'honneur d'être connu en Allemagne) que vous écrivez, vous ferez une action méritoire de me restituer mon nom tel que je l'ai reçu de mes pères depuis plusieurs centaines d'années. »

Les projets littéraires de Mme de Staël se précisent. Maintenant elle entrevoit clairement ce qu'elle veut faire, et à la veille de quitter ce petit paradis de Weimar, où elle a eu le bonheur d'approcher les dieux, elle écrit à son vieil ami M. de Gérando la lettre suivante qui est tout un programme d'action :

Weimar, ce 26 février.

« Il faudra quand nous nous reverrons, mon cher Gérando, que vous m'aidiez dans une partie de l'ouvrage que je compte faire sur l'Allemagne. J'ai étudié et j'étudie leurs nouveaux systèmes de philosophie et d'esthétique. Kant, Schelling, Schlegel, etc..., et j'en veux donner une analyse ; mais il faut auparavant que je lise ce que vous avez écrit sur cela. Ce n'est pas de la métaphysique que je prétends faire ; mais pour donner une idée du caractère des Allemands et de l'esprit qui distingue leur littérature, il faut donner une idée simple et populaire de leurs systèmes philosophiques.

A propos de cela que faites-vous de Villers ? Il y a deux mois que je n'en ai pas eu de nouvelles ; il est un peu comme les Allemands dont l'enthousiasme est trop exalté pour durer.

Je n'éprouve pas cependant, moi, la moindre diminution dans les soins inconcevables de ces bons Allemands, et j'ai déjà de Berlin des lettres pleines d'empressement pour tout ce que je désire. J'ai beaucoup vu Schiller et Goethe ici ; Goethe est en conversation un homme extraordinairement remarquable. On me dit que Camille Jordan lui-même ne l'a pas vu dans sa belle humeur ; en ce cas il ne peut le connaître...

Je pars dans quatre jours pour Berlin... »

*
* *

Mme de Staël quitta Weimar le 1er mars pour se rendre à Berlin. Dans la petite cour ducale où elle laissait de profondes amitiés, elle avait rencontré presque tous les grands représentants de la pensée allemande, sauf Jacobi qui à Paris lui avait fait une si grande impression. Ce fut beaucoup le désir de le revoir qui la poussa à continuer son voyage malgré les mauvais chemins et les pays dévastés par le passage des armées. Elle avait écrit à Jacobi le 1er janvier 1804 de Weimar :

« Hélas je n'ai pas vu l'un de ceux dont le mérite et les opinions m'auraient le plus intéressée. Herder est mort quatre jours après mon arrivée et le bon Wieland est le seul de la philosophie du XVIIIe siècle que je rencontre à Weimar. Je suis très frappée de celle du XIXe quand Schiller et Gœthe me la développent, mais ils ne font que redoubler mon désir d'en causer avec vous. Votre esprit est si clair et votre connaissance du français si parfaite que vous achèverez pour moi tous les commencements d'idées dont j'ai la tête remplie... Votre idée sur la nécessité de bien écrire en français ce qui est bien écrit en allemand m'a tout à fait frappée, surtout à cause de la comparaison musicale qui la rend sensible. J'ai le projet, moi, d'écrire en revenant d'Allemagne un voyage littéraire et philosophique sur ce pays. J'en ai déjà écrit quelques fragments, mais encore

une fois il me faut causer avec vous pour mettre en ordre mes idées et pour vous en dérober quelques-unes... Je voudrais quinze jours tout entiers consacrés à vous entendre [1]. »

Mme de Staël fut déçue dans son désir. Elle ne trouva point Jacobi à Berlin lorsqu'elle y arriva le 8 mars. Jacobi était à Hambourg. C'est en vain qu'il avait prié Mme de Staël d'aller le rejoindre jusque-là : « Croyez-moi, écrivait-il, vous ne sauriez mieux faire que de venir à Hambourg ou à Altona. Vous y trouveriez bien mieux que moi et bien mieux que Villers en la personne de M. Poel lequel ainsi que moi est très disposé à vous assister de tous ses moyens pour l'achèvement de l'ouvrage que vous projetez et à la perfection duquel nous prenons tous les deux le plus vif intérêt... Il y a encore d'autres personnes dont vous tireriez un excellent parti pour votre objet. Vous y verrez une face de l'Allemagne que vous n'avez pu voir ni à Weimar ni à Berlin, vous y respirerez dans une atmosphère littéraire toute nouvelle pour vous [2]. »

Mais rien ne peut tenter l'illustre voyageuse, pas même l'espoir de rencontrer le célèbre Gerstenberg, Hambourg est trop loin et Mme de Staël se reproche déjà de s'être laissée entraîner par sa curiosité si loin de son père âgé et malade. Elle répond à Jacobi le 11 mars : « Je suis bien triste en recevant votre lettre : si je ne vous vois pas, d'abord je n'aurai pas un grand plaisir, et puis je ne mettrai pas en ordre mes idées. Je me suis mise à étudier cette nouvelle philosophie de Gœthe et de Schelling, et son application à la littérature, et je sens que je causerai bien des heures avec vous, mais je ne puis aller à Hambourg. Mon père en me voyant m'éloigner serait malheureux, les chemins sont mauvais, et j'ai un enfant de six ans avec moi. Il me

1. *Aus F. H. Jacobi's Nachlass*, éd. par Rudolf Sœppritz, Leipzig, 1869, C. I., p. 315.
2. Archives de Broglie.

faudrait revenir par les armées françaises et le premier Consul dirait que je les séduis le long du chemin [1]. »

Une question préoccupa Mme de Staël dès son arrivée à Berlin, celle de sa présentation à la cour de Potsdam, où la séduisante reine Louise dont le nom est resté si populaire en Prusse, donnait des fêtes comparables par leur splendeur et leurs frivolités à celles que donnait l'infortunée Marie-Antoinette à Versailles.

Elle ne voulait pas être présentée par l'ambassadeur de Suède ; elle désirait l'être par le ministre de France, mais celui-ci, un certain M. Laforêt, préférait ne pas se mêler de cette affaire, Mme de Staël étant notoirement en disgrâce à Paris : « Jamais je ne pourrais ni ne voudrais renoncer à mon titre de française », écrit Mme de Staël à son père. Le baron Brinckmann, le chargé d'affaire suédois, prit sur lui de résoudre la difficulté en faisant présenter Mme de Staël par une dame de la Cour. Une fois régulièrement introduite, Mme de Staël prend sa part des fêtes splendides où elle cherche à s'étourdir. Mais elle ne trouve pas à Berlin les mêmes satisfactions qu'à Weimar ; elle écrit à son père : « J'éprouve un vide inconcevable au milieu de cette vaste ville où je n'ai pas un lien du cœur. Je serais hors d'état de rien composer, de rien écrire ; il me semble que je n'ai plus mon esprit tant je vis à l'extrémité de moi-même. » Cependant elle eut bientôt accès dans les deux ou trois salons littéraires où elle espérait rencontrer une société qui lui rappelât les réunions intellectuelles de Weimar dont elle gardait la nostalgie. Malheureusement le plus brillant de ces salons venait de disparaître. Henriette Herz, celle qu'on appelait couramment la *Récamier allemande*, était morte quelques mois avant l'arrivée de Mme de Staël et sa société était dispersée. La belle duchesse de Courlande fut très aimable pour Mme de Staël, ainsi que la princesse Radziwill qui s'efforçait de réunir des gens de

1. Archives de Broglie.

lettres. Mme de Staël y retrouva avec plaisir Jean de Müller. Ce fut chez le baron Brinckmann qu'elle rencontra la célèbre Juive Rahel Levin, dont le salon fut plus tard le berceau du romantisme allemand. Elle recevait alors dans une pauvre chambre de la Jaegerstrasse. Elle n'était pas jolie, mais très intelligente et très instruite. Elle plut tout de suite beaucoup à Mme de Staël et celle-ci put croire que ce sentiment était réciproque.

Qu'aurait-elle pensé si elle avait vu Rahel dès le lendemain de leur première entrevue s'accroupir à l'orientale sur un divan douteux de sa mansarde pour écrire ses premières impressions sur Mme de Staël : « La pauvre! elle n'a rien vu, rien entendu, rien compris! hormis ce que Mme la Princesse une telle ou Mme la Générale une telle ou quelque maîtresse de maison plus ou moins sotte ont bien voulu lui dire. Et puis elle ne sait pas voir. Elle vous fait caracoler comme un escadron ses trois idées nouvelles à travers les plus vieilles civilisations de l'Europe. N'a-t-elle pas honte?... [1] »

La rencontre de Mme de Staël avec Fichte a été spirituellement racontée par Lady Blennerhassett dans son livre auquel il faut toujours revenir. « Monsieur, dit Mme de Staël à Fichte qu'elle voyait pour la première fois, pouvez-vous me donner dans le moins de temps possible, par exemple en un quart d'heure, un aperçu rapide de votre système? Qu'entendez-vous par votre moi? Je n'y vois absolument pas clair. » Fichte un peu interloqué s'exécuta. Au bout de quelques instants Mme de Staël l'interrompit soudain : « Cela suffit, Monsieur, j'ai compris. Vous faites comme le baron de Munchausen qui, arrivant au bord d'un fleuve sans aucun moyen pour le franchir se saisit lui-même par sa propre manche et se lança sur l'autre rive. Ainsi vous projetez votre « moi! » Ce jour-là Mme de Staël

1. Document cité par le comte d'Haussonville. *Mme de Staël et l'Allemagne*. Calmann-Lévy, 1928.

se fit un ennemi de plus! Fichte ne lui pardonna jamais cette boutade.

Mme de Staël loua un hôtel sur les Quais de la Sprée et y donna force « thés esthétiques » comme l'on disait alors. Elle y réunissait tous les philosophes et tous les savants de la ville. Ancillon, Spalding et les deux Schlegel y furent des hôtes assidus. L'événement le plus important de tout le séjour de Mme de Staël à Berlin fut sa rencontre avec Auguste-Guillaume Schlegel. Mme de Staël avait demandé à Gœthe de lui trouver un précepteur pour ses fils. C'était une commission difficile dont elle avait en vain chargé Jacobi un an auparavant. Gœthe avec toute la simplicité des mœurs allemandes lui proposa l'aîné des frères Schlegel. Guillaume et Frédéric Schlegel étaient tous deux des lettrés éminents, et sinon des génies créateurs, du moins des écrivains de premier ordre. Pour tenter un homme de cette valeur il fallait que la situation offerte par Mme de Staël fût particulièrement brillante. Schlegel eut l'intelligence de comprendre que rien ne pouvait être plus favorable à sa carrière que l'intimité avec une femme telle que Mme de Staël. Elle lui offrait 12.000 francs par an et son amitié. Schlegel accepta et s'en trouva bien. Il était destiné à prendre dans la vie de Mme de Staël une place importante et devint son confident et son collaborateur. On trouve dans les archives de Broglie une pièce curieuse, sorte d'engagement moral et par écrit que prend Schlegel de se dévouer entièrement à Mme de Staël et à ses œuvres. Nous ne résistons pas au plaisir de reproduire ici quelques passages de cette pièce inédite. Elle est datée du 18 octobre 1805.

« Vous avez voulu une promesse écrite, vous avez cru que j'hésiterais à vous la donner : la voici.

Je déclare que vous avez tous les droits sur moi et que je n'en ai aucun sur vous. Disposez de ma personne et de ma vie, ordonnez, défendez, je vous obéirai en tout. Je n'aspire à aucun autre bonheur que celui que vous voudrez me donner ; je ne veux rien posséder, je veux tenir tout de votre générosité. Je

consentirais volontiers à ne plus penser à ma célébrité, à vouer exclusivement à votre usage particulier ce que je peux avoir de talent et de connaissances. Je suis fier de vous appartenir en propriété...

Vous avez sur moi une puissance surnaturelle contre laquelle il serait vain de lutter. Je crois voir des traces de providence dans les singulières vicissitudes de ma vie. Ce n'est pas un hasard qui me vous a fait rencontrer, qui vous a donné une impulsion vers moi au milieu des distractions du monde, et dans le moment où vous étiez menacée de la plus cruelle et de la plus irréparable des pertes. Pour moi j'ai perdu une partie de ma vie à chercher, j'ai enfin trouvé ce qui est impérissable et ne me quittera plus qu'au tombeau. »

De son côté, Frédéric Schlegel se réjouit du succès de son frère. Il écrit à Mme de Staël :

« Je félicite mon frère d'avoir su mériter votre estime et votre amitié, et de pouvoir jouir de votre société. Plus vous le connaîtrez plus vous estimerez et son génie et son caractère, c'est l'ami le plus dévoué et le plus généreux qu'on puisse trouver dans ce siècle d'argent et de fer... Je désire infiniment de le revoir, de vivre avec lui ; et certainement nous ne pourrions être ensemble en des circonstances plus intéressantes, que réunis chez vous. »

Dans quelle mesure Schlegel a-t-il collaboré au travail de Mme de Staël sur l'Allemagne? C'est un point assez difficile à définir. Cependant nous avons vu que Mme de Staël avait écrit à Jacobi le 1er mars *avant de connaître Schlegel*. « J'ai le projet d'écrire un voyage philosophique et littéraire... j'en ai déjà écrit quelques fragments. » Nous croyons avoir montré suffisamment le soin que Mme de Staël prend de se documenter elle-même minutieusement. Elle interroge tout le monde, prend des notes, discute, retient pendant des heures les plus grands philosophes pour se faire expliquer leurs systèmes. Elle se donne la peine d'apprendre l'allemand, de traduire en français des œuvres de Gœthe, de Schiller, de Wieland, de Spalding, de Fichte. Elle veut tout lire, tout voir, tout comprendre

par elle-même. Pourquoi douter que le livre qui résultera de cet immense labeur ne soit pas son œuvre? Pourquoi ne pas faire confiance à son clair génie français plutôt qu'au talent solide mais un peu lourd de l'excellent Schlegel?

D'autre part il n'est pas douteux que durant les sept années qui se sont écoulées entre la rencontre de Mme de Staël et de Schlegel à Berlin et la première édition de *l'Allemagne*, Schlegel n'ait apporté sa pierre au grand édifice. Son influence n'est pas niable en ce qui concerne certains jugements littéraires de Mme de Staël. mais ne pourrait-on retourner l'argument et dire qu'à partir de 1804 les œuvres critiques de Schlegel reflètent visiblement la plupart des idées de Mme de Staël? En tous cas Frédéric Schlegel, le frère Guillaume, doit prendre aussi sa part de responsabilité ; Mme de Staël le consultait souvent. Il écrit à Mme de Staël en 1804 (quelques semaines après la mort de Necker) : « Vous avez bien voulu me faire part de vos projets littéraires dont j'attends l'exécution avec l'intérêt le plus vif. Vous voulez faire connaître aux Français la littérature allemande, c'est-à-dire, vous tenterez sous une nouvelle forme ce que vous avez voulu faire toujours, de semer le germe de l'enthousiasme, même dans le sol le plus ingrat et le plus stérile. Il faut tout votre courage, votre éloquence et votre dévouement pour remplir une tâche aussi difficile. Comment enflammer pour le grand et pour le beau une nature sans amour et sans probité, profondément ignorante et qui depuis quelque temps paraît être devenue folle? Néanmoins quand même vous resteriez la seule âme élevée et privilégiée parmi cette foule d'hommes-machines, nuls par principes, ingénieux pour devenir de plus en plus esclaves, il sera toujours bien consolant pour celui qui doit habiter ou traverser ce vaste désert d'entendre une fois enfin le son chéri d'une voix humaine [1]. »

1. Archives de Broglie.

On a accusé les Schlegel de ne point aimer la France. Cette accusation n'est peut-être pas sans fondement, néanmoins le tableau que trace ici Frédéric Schlegel de la grande pitié de l'intelligence française sous le joug napoléonien ne nous paraît pas trop sévère. En aucun temps ni en aucun pays, une dictature ne peut être favorable au développement d'une race. D'un essor momentané et factice il ne peut rien sortir de fécond, et dans un désert intellectuel on cherche en vain ce qui fit jadis le charme d'une terre qu'on a aimée et à laquelle on appartient par le cœur et par le sang.

Le premier voyage de Mme de Staël en Allemagne allait se terminer par une catastrophe. M. Necker, qui attendait à Coppet de retour de sa fille et lui écrivait de longues lettres quotidiennes récemment publiées par le comte d'Haussonville [1] tomba malade le 30 mars 1804, un mois après l'arrivée de Mme de Staël à Berlin. Il ne voulut pas inquiéter sa fille et ne la tint pas au courant des progrès de son mal. Elle les soupçonnait cependant et se montrait de plus en plus inquiète. Necker mourut le 10 avril après une semaine de maladie. Mme de Staël quitta Berlin sur une première lettre alarmante de sa cousine Mme Necker de Saussure. Ce fut à Weimar qu'elle apprit de Mademoiselle de Goechhausen toute l'immensité de son malheur.

Ce fut un coup terrible pour Mme de Staël qui venait la frapper dans le lieu même où elle avait trouvé le plus de joussances et de gloires humaines.

Ses amis lui furent fidèles et l'entouraient de leur mieux. Benjamin Constant alla à sa rencontre ainsi que Sismondi. Ils lui apportaient une longue lettre de Mme Rillet-Hubert contenant un minutieux récit de la mort de Necker. Les lettres de condoléances affluèrent à Coppet. Nous n'en publierons ici qu'une seule, celle de Schiller écrite en allemand et conservée à Broglie. Les lettres inédites de Schiller

1. *Mme de Staël et M. Necker.* — *Mme de Staël et l'Allemagne.* Calmann-Lévy, 1926 et 1928.

sont rares ; la traduction ne rend peut-être pas tout le charme affectueux de cette âme tendre et grave.

Weimar, 26 avril 1804.

Il est triste, ma vénérée amie, que les premières lignes que je vous écrive soient un mot d'adieu. Mais votre image est dans mon cœur et y vivra éternellement.

J'avais espéré vous trouver encore ici à mon retour de Leipzig, mais vous voulez nous quitter et je ne peux pas retarder mon départ.

Malheureusement la langue nous a séparés — les sentiments, j'ose l'espérer, nous auraient toujours plus étroitement unis. Ce qui me console dans cette mauvaise fortune, c'est que cependant l'expression de votre pensée n'était pas perdue pour moi. Je l'admirerai toujours, mais encore plus le bon cœur et la noblesse des sentiments, le sens élevé de la vérité, et la manière sérieuse de sentir les choses qui vous est propre.

Adieu.

Puisse la grande perte dont vous souffrez maintenant, et pour laquelle je vous envoie de tout cœur mes condoléances, être la dernière douleur que vous éprouviez, et puissent désormais la joie et le bonheur vous accompagner partout. »

SCHILLER [1].

Ce vœu de bonheur de Schiller ne devait guère se réaliser. L'infortunée Corinne était atteinte au cœur et dans un état d'inexprimable désespoir. Tous ses projets littéraires allaient être abandonnés pour longtemps, et sans la persécution de Napoléon il est probable qu'elle n'eût jamais terminé ce grand livre de l'*Allemagne*, commencé sous de si sombres auspices et qui ne lui rappelait que de déplorables souvenirs.

1. Archives de Broglie.

DEUXIÈME PARTIE

LA LUTTE

I

MADAME DE STAËL ET NAPOLÉON. — VIENNE.

Après la mort de Necker, l'hostilité de Napoléon contre Mme de Staël sembla dormir quelques mois, puis se réveilla avec une violence nouvelle. Une opposition absolue de race, de culture et de caractère séparait ces deux esprits dominateurs. Les circonstances aggravant cet antagonisme naturel rendaient le conflit inévitable.

Mme de Staël n'était pas française, au sens où l'entendait Napoléon ; il le lui reprocha perpétuellement et ne cessa de l'en accuser par la bouche de ses ministres et par ses feuilles. Il voulait dire qu'elle ne s'asservissait pas à une façon de penser « classique », qu'elle sortait des sentiers battus ; et Napoléon au contraire cherchait à renouer des traditions pour mettre à son service toutes les ombres du passé.

Aux yeux de l'état-civil, Mme de Staël, née d'un père génevois et d'une mère vaudoise, femme d'un ambassadeur de Suède, n'était point Française ; l'affirmation du Corse était vraie, d'autant plus vraie à son sens que si madame de Staël aimait passionnément la France où elle était née — qu'on se rappelle sa célèbre apostrophe à Constant en 1814 : Vous n'êtes pas Français, Benjamin » — elle ne

refusa pas pour cela son admiration et sa sympathie au génie des autres pays. Elle qui a tant fait pour préparer le succès du principe des nationalités, aurait eu horreur de le voir dégénérer en nationalisme.

Tandis que Napoléon, dans le fond de son cœur, désirait que l'univers n'eût qu'une seule tête et qu'une seule pensée, pour lui imposer plus facilement un seul joug et un seul silence ; Mme de Staël jouissait avec délices de la diversité des intelligences et des races; et loin de souhaiter pour les hommes un seul modèle, les poussait à développer au contraire en eux ce qui s'y trouvait d'unique et d'irremplaçable. Mme de Staël aimait comprendre la réalité vivante sans avoir le goût de la modifier. Napoléon ne voyait à travers le monde que matière à gouverner et à modeler ; et à la limite extrême de leur activité, l'une tendait au particularisme, l'autre à l'unification.

Au vrai, Mme de Staël avait été formée par les philosophes français du XVIIIe siècle, que Napoléon avait en horreur, et de ses pères intellectuels, Mme de Staël gardait, pour le transmettre enrichi aux générations qui la suivirent, l'héritage du cosmopolitisme. Cosmopolite, Voltaire l'était déjà, dans ses relations avec Frédéric II et le ton de persiflage avec lequel un des premiers il immolait les travers de la France en sacrifice aux vertus étrangères ; cosmopolite, Diderot dans sa correspondance et ses adulations envers la grande Catherine ; mais tout cela gardait encore un caractère superficiel et prudent, et le goût de comprendre une âme étrangère germait à peine dans une ombre bien profonde. C'était plutôt encore la coquetterie d'esprits avides d'hommages, et qui ne jettent aux auditeurs lointains des regards de complaisance que pour les attirer.

Tout autrement réel et sincère est le cosmopolitisme de Mme de Staël. Au gré des circonstances ou des proscriptions, elle aura d'abord parcouru toute l'Europe et gardé des rapports avec les hommes éclairés dans tous les pays ;

et surtout il semble que le destin en la contraignant de vivre à Coppet, ait voulu la fixer dans le carrefour même où les nations opèrent leur échanges, près de cette Genève où se confrontent et se pénètrent les pensées de l'Europe. Mais à voir s'agiter toutes les idées et toutes les races, on en vient rapidement sur ce belvédère unique à parler de toutes choses avec la liberté souveraine qu'entraîne la compréhension, et cela ne va pas sans heurter, ou les moins privilégiés qui ne jouissent pas de ce panorama étendu, ou les ambitieux qui poursuivent le triomphe d'une seule doctrine et d'une seule race.

Napoléon ne pouvait incessamment recruter des troupes pour ses conquêtes et obtenir des sacrifices de la France qu'en exaltant son amour-propre et le sentiment de son excellence ; tout ce qui louait la France le servait, le reste lui nuisait ; et non seulement Mme de Staël prétend voir des qualités éminentes chez les ennemis de Napoléon, mais encore elle critique les travers français oubliant que, semblables aux femmes, c'est surtout dans leurs avantages les plus contestables que les nations n'admettent pas la critique.

Il est juste d'ajouter que Genève était le rendez-vous des mécontents, des exilés, des conspirateurs, et cette raison se mêlait étroitement aux raisons métaphysiques qui irritaient l'empereur contre l'indépendance et la liberté de jugement cosmopolites.

Autant que les esprits, les natures s'opposent ; Napoléon est né de la Méditerranée, de cette impérieuse race latine qui est toute en cadres, tandis que par son père, Mme de Staël est de souche germanique. Il sera toujours impossible à une sensibilité latine de sympathiser avec une sensibilité du nord. Ce que le latin ne comprend pas, il le nie ou il le hait ; ce qui échappe au germain, il le divinise. Mme de Staël est plus à l'aise avec cette cordialité naïve et sentimentale, le *Gemüth*, qui n'a même pas de nom dans notre langue, qu'avec l'ironie française.

Malgré sa vivacité, elle a gardé, remarque Heine « une certaine gaucherie ou raideur » qui étonne un peu en France. Protestante d'éducation et d'esprit, elle se sent une sympathie innée pour les pays de majorité protestante comme l'Angleterre ou l'Allemagne.

Enfin, dans le domaine littéraire, Mme de Staël rencontre encore l'opposition de l'empereur. Napoléon garde une conception toute latine de la littérature, c'est à dire qu'il ne comprend absolument rien aux voies nouvelles qui vont s'ouvrir. Il admet la littérature par raison d'état, elle n'est pour lui qu'un département spécial de la politique. Il songe avec envie au temps où Auguste faisait écrire par Virgile les Géorgiques pour remettre en honneur l'agriculture ; à l'époque plus rapprochée où tous les génies prosternés devant le trône de Louis XIV célébraient sa gloire. A ses yeux l'écrivain qui ne se met pas au service du monarque et du pouvoir établi commet une sorte de trahison. On voit à quel point cette conception s'éloignait de celle de Mme de Staël, dont toute l'œuvre est fondée sur la libre expression des pensées, sur la défense d'un idéal, et la diffusion de ce que l'écrivain croit la vérité. Napoléon sentait l'individuel échapper au social, et à l'origine de sa haine et de ses persécutions se trouve sans doute cette rage secrète, cette déception étonnée de rencontrer une plume qui ne lui obéisse pas.

En 1805, Mme de Staël encore en deuil et inconsolée de la mort de son père part pour l'Italie et durant ce voyage règne une sorte d'accalmie. On dirait que Napoléon se demande une dernière fois s'il pourra se la concilier avant d'en venir aux dernières rigueurs. Les amis de Mme de Staël, Benjamin Constant et Mathieu de Montmorency, sondent les dispositions de l'empereur, qui déclare désirer « personnellement » pour elle tous les égards de ses agents. Il va jusqu'à dire à Milan que si elle eut été arrêtée par la reine de Naples, « il l'aurait réclamée et aurait fait marcher 20.000 hommes à son

secours. » Cependant Mme de Staël s'avance au milieu d'accueils excellents, jouant en conscience son rôle de femme célèbre. Elle se montre modérée à l'égard de l'empereur, soit que l'enthousiasme de l'Italie l'adoucisse, soit qu'elle espère la restitution des deux millions que Necker avait prêtés jadis au trésor, sur laquelle Napoléon tardait toujours à se prononcer. Quand Napoléon ceint à Milan la couronne de fer des rois lombards, elle consent même à se trouver avec lui dans cette ville après les fêtes.

L'esprit occupé de succès politiques et sociaux, Mme de Staël reste assez indifférente au pittoresque italien. Elle se promène sans enchantement au milieu des ruines. Beaucoup plus qu'aux vestiges de l'antiquité, elle est sensible au triomphe du despotisme qu'elle rencontre partout et choquée par la superstition des habitants qui se font bénir pour empêcher la rage ; elle désespère de ce pays tout en prêtres et en mendiants : « Un peuple se relève-t-il jamais de tout cela ? Quel misérable ordre social ! » Sa fille Albertine disait « Maman n'a aimé que deux choses en Italie, la mer et Monti. « A son passage à Rome, elle est fort peu touchée par les Raphaël et par les Michel-Ange, par les Loges du Vatican et par la Sixtine. C'est un trait essentiel du génie de Mme de Staël d'être avide de l'idée plutôt que de la forme. Goethe remarquait : « son manque passionné de forme ». Son regard flotte quelques instants sur les décors, puis se fixe avec une inlassable passion sur les paysages de l'esprit et de l'âme ; ce sont les seuls tableaux qu'elle contemplera vraiment, même lorsqu'elle traversera les plus riches musées, et après avoir foulé d'un pas hâtif un sol chargé de dépouilles et de souvenirs, elle gardera surtout l'idée que l'Italie manque de constitution.

Après un court séjour à Coppet, Mme de Staël se flatte de l'espoir qu'elle pourra rentrer à Paris. Mais à ce moment Napoléon, bien qu'occupé par les préparatifs du

camp de Boulogne, écrivait à Fouché : « Mme de Staël prétend que je lui ai permis de venir à Paris et qu'elle peut y rester. Qu'elle se rende à Coppet ; vous sentez que je ne suis pas assez imbécile pour la vouloir à Paris plutôt qu'à vingt lieues..... Faites connaître à ses amis qu'elle s'arrêtera à quarante lieues. Tous les éléments de discorde, il faut les éloigner de Paris. Il n'est pas possible que quand je serai à deux mille lieues, à l'extrémité de l'Europe, je laisse aux mauvais citoyens le champ libre d'agiter ma capitale. » Tel est l'un des nombreux billets que l'empereur a consacrés à son ennemie et qui témoigne nettement de la persistante défiance et de la sorte de crainte qu'elle lui inspirait.

Vers la même époque, sur l'ordre formel de l'empereur, son fils Auguste de Staël est écarté de l'Ecole Polytechnique dont il avait brillamment passé le concours. Les instances dont Mme de Staël accable Napoléon par la voix de Monti demeurent sans effet. D'ailleurs, le nombre des alliés de Mme de Staël diminue de jour en jour. Il n'est pour ainsi dire pas de famille qui par enthousiasme ou par intérêt ne se mette au service de l'empereur, et n'exerce une charge au moins honorifique. Les salons indépendants de Paris ont disparu, la fusion entre la nouvelle et l'ancienne société que Mme de Staël avait jadis tant raillée s'est accomplie, mais non sans dommage pour les idées et les principes. Les préférences ou les ordres de Napoléon sont fidèlement acceptés par une société asservie dont il tient la fortune entre ses mains. Après la débauche d'idéologie qu'on avait faite durant les années de la Révolution, on était las des doctrines et des théories, on ne renonçait plus pour elles au profit du moment, on trouvait inutile et plutôt gênante l'intégrité des principes, on en était venu à l'une de ces époques où les hommes ne prenaient plus la peine de cacher leurs appétits sous un voile de raisonnements. Le succès justifiait tout. « Ce n'est pas seulement la liberté, écri-

vait Mme de Staël à la grande duchesse de Saxe Weimar, mais le libre arbitre qui me paraît banni de la terre. »

Mme de Staël passe donc à Coppet la fin de 1805 et les premiers mois de 1806, puis, advienne que pourra, elle part. Genève manque des ressources nécessaires pour l'éducation de ses enfants ; elle espère recouvrer au moins une partie des deux millions de Necker, et surtout, elle désire préparer les esprits à la publication de *Corinne*. Elle emmène ses deux enfants et Schlegel, leur précepteur. Pendant ce temps les quelques fidèles qu'elle avait gardés à Paris : Benjamin Constant, Joseph Bonaparte, Murat, Mme Récamier, interviennent auprès des gens influents ou de l'empereur lui-même, pour qu'on lui laisse la paix, puisqu'elle restera à quarante lieues de Paris.

Elle s'arrête quelques jours près d'Auxerre, mais y meurt vite d'ennui : « Il n'y a pas un chat à voir, pas une ressource pour un maître, c'est une véritable Scythie ». Elle s'installe à Auxerre même, mais elle en écrit à Mme Récamier : « Il n'y a pas une ressource pour l'éducation des enfants, pas un musicien, rien au monde que la rivière et la plaine et mon imagination est trop mélancolique pour y résister, tirez-moi de là si vous pouvez ». A cet ennui s'ajoute à cette époque la douleur de voir Benjamin Constant aspirer à la liberté ; les scènes se succèdent, des lettres irritées s'échangent, que Napoléon fait décacheter par le cabinet noir, et dont il se repaît avec délices. Mme de Staël attend toujours la permission de regagner Paris ; septembre arrive, elle prend pour se calmer de l'opium qui lui abîme les nerfs. Enfin, le 23 janvier 1807, Fouché lui permet le château d'Acosta, près d'Aubergenville, à douze lieues de Paris. Mais Napoléon, tout absorbé qu'il soit par sa campagne de Russie, est renseigné par sa police particulière, car il se défie de Fouché. Il écrit à son ministre « Je reçois votre lettre du 2 mars. Vous devez veiller à l'exécution de mes ordres

et ne pas souffrir que Mme de Staël approche à quarante lieues de Paris. Cette méchante intrigante devrait enfin prendre le parti le plus sage ». Il avait d'ailleurs écrit déjà de Pultusk le 31 décembre 1806 : « Ne laissez pas approcher de Paris cette coquine de Mme de Staël, je sais qu'elle n'en est pas éloignée. »

Mme de Staël qui ne se doutait de rien, avait acheté Cernay, près de Franconville, à dix lieues de Paris ; mais le préfet l'informe qu'elle ne pourra résider à Aubergenville que jusqu'au 1er avril, et qu'ensuite elle devra se retirer à quarante lieues, si elle ne veut être expulsée de France. Et quoique Fouché soit assez bien disposé pour elle, il faut exécuter l'ordre malgré les récriminations, car l'empereur y veille du fond des steppes russes. « Je vois avec plaisir écrit-il le 18 avril, que je n'entends plus parler de Mme de Staël. Quand je m'en occupe c'est que j'ai des faits devant moi. Cette femme est un vrai corbeau. Elle voyait la tempête déjà arrivée et se repaissait d'intrigues et de folies, qu'elle s'en aille dans son Léman. Ces Génevois ne nous ont-ils donc pas fait assez de mal ». Le 29 avril, Napoléon s'adresse à Régnault de St Jean d'Angély : « Du reste j'écris au ministre de la police d'en finir avec cette folle de Mme de Staël, et de ne pas souffrir qu'elle sorte de Genève, à moins qu'elle ne veuille aller à l'étranger faire des libelles. Tous les jours j'acquiers des nouvelles preuves qu'on ne peut être plus mauvais que cette femme, ennemie du gouvernement, et même de cette France dont elle ne peut se passer ». Fouché essaie de loin de tromper l'empereur, en lui affirmant que Mme de Staël a quitté Paris. « Je vois dans votre bulletin du 27 avril que Mme de Staël était partie le 21 pour Genève. Je suis fâché que vous soyez si mal informé. Mme de Staël était les 24, 25, 26, 27, et 28, et est probablement encore à Paris. Elle fait beaucoup de diners avec des gens de lettres. Si l'on n'avait pas rempli d'illusions la tête de Mme de Staël, tout ce tripotage n'au-

rait pas eu lieu et elle se serait tranquillisée. En ne lui ôtant pas l'espoir de revenir jamais à Paris et de recommencer son bavardage, c'est accroître les malheurs de cette femme et l'exposer à des scènes désagréables, car je la ferai mettre à l'ordre de la gendarmerie. » Enfin quelques jours avant la bataille d'Eylau l'empereur écrit encore à Fouché : « Cette folle de Mme de Staël m'a écrit une lettre de six pages qui est un baragouin où j'ai trouvé beaucoup de prétentions et pas de bon sens. Elle a dit qu'elle a acheté une terre dans la vallée de Montmorency. Elle part de là pour en conclure qu'elle peut demeurer à Paris. Je vous répète que c'est tourmenter inutilement cette femme que de lui laisser cet espoir. Si je vous donnais le détail de tout ce qu'elle a fait à sa campagne, depuis deux mois qu'elle y demeurait, vous en seriez étonné, car, quoique à 500 lieues de la France, je sais mieux ce qui s'y passe que le ministre de la Police ». Cet extrême souci de l'empereur doit-il étonner ? Son gouvernement, tout fort qu'il pût paraître, était à la merci d'un échec. Dès que des nouvelles alarmantes se répandaient les idéologues parlaient plus haut, Mme de Staël à leur tête ; et Napoléon sentait avec quelle facilité s'ouvrirait en son absence une conspiration. Les modérés, les amis de Mme de Staël et les membres de l'Institut le détestent ; des jacobins lui reprochent encore d'avoir étouffé la République ; quant à l'immense cour qui vit de lui, elle n'aspire qu'à le trahir, et sous les habits chamarrés il a compté peu de cœurs fidèles. Il sent confusément que les baïonnettes ne prolongent leur pouvoir que par une sorte de miracle instable et il redoute le jour où la pensée et l'opinion retrouveront leur vigueur.

Corinne parut les derniers jours d'avril 1807. Mme de Staël s'éloignait de Paris lentement, attentive aux rumeurs de gloire. Elle espérait que son succès désarmerait l'empereur. « Vous avez la *Corinne*, à présent, écrivait-elle à Mme Récamier. Dites moi ce que vous en pensez, et si

du côté du gouvernement il ne vous revient rien de mauvais, car c'est de là que j'attends l'adoucissement de ma triste situation. Il me semble qu'une occupation si innocente doit désarmer, si quelque chose désarme ». Elle se défendait avec véhémence d'avoir voulu faire de la politique. « Bah, répliquait Napoléon, de la politique ! n'en fait-on pas en parlant de morale, de littérature, de tout au monde ! »

Loin d'apaiser l'empereur, ce livre l'irrita. Fouché avait averti Mme de Staël, avant sa publication, que « si elle voulait insérer dans *Corinne* un éloge, une flatterie, tous les obstacles seraient aplanis, et tous ses désirs seraient satisfaits ». Mais Mme de Staël refuse ; comme elle réclame toujours ses deux millions, elle aurait l'air de mendier, et surtout les idées qu'elle a déjà défendues de toute sa conviction et de tout son tempérament, au prix de tant de sacrifices, font qu'elle repousse ces ouvertures d'un grand geste spontané.

M. Paul Gautier dans son livre : *Mme de Staël et Napoléon*, soutient que Mme de Staël ne veut pas flatter «.... parce qu'elle a un rôle à soutenir ; elle aime Paris mais elle aime encore mieux sa gloire : que dirait la postérité, si Mme de Staël s'abaissait devant l'empereur Napoléon ? » N'est-ce pas supposer gratuitement à Mme de Staël un calcul assez mesquin, n'avait-elle pas mille autres raisons de refuser son encens à l'empereur ? Quand pour expliquer les actions d'un personnage de premier plan nous ne possédons pas de témoignage précis sur ses pensées et que nous avons à les reconstituer, pourquoi choisir les plus médiocres et les moins conformes au mouvement naturel de son esprit ?

Pas une ligne n'est consacrée au génie de l'empereur. Mme de Staël au contraire pense avoir fait beaucoup en ne l'attaquant pas. « Je vous demande d'engager votre ministre, écrit-elle à Gérando, à bien écrire de *Corinne* à l'empereur quand il l'aura reçu. Ce que j'appelle bien

écrire, ce n'est pas louer le talent, mais bien la modération. Il y en a, je crois, à ne pas mettre une ligne de préface dans un pareil moment. »

Mais l'éternel grief que Napoléon formule contre Mme de Staël apparaît de nouveau, et creuse un abîme entre les deux adversaires. » Je ne puis pardonner à Mme de Staël, dit l'empereur, d'avoir ravalé les Français dans son roman ». C'est toujours jeter à la tête de la génevoise l'accusation d'être antifrançaise.

Mme de Staël a mis en scène dans *Corinne* un émigré français, le comte d'Erfeuil, qui accompagne son héros Oswald en Italie, et dans Erfeuil Mme de Staël incarne tout l'esprit mais aussi toute la frivolité et toute la légéreté françaises. M. d'Erfeuil, traversant l'Italie, ne cesse de vanter à propos de tout Paris, la langue française, les mœurs françaises ; il se borne triomphalement à son vernis habituel ; dédaigneux de l'allemand, parce que « c'est une langue trop longue à apprendre » méprisant l'anglais car « cela n'entre pas dans le plan de ses études. » Occupé sans cesse d'un « commérage de bonne compagnie, » il ne fait qu'effleurer les idées et sa conversation « ne vient ni du dehors ni du dedans, elle passe entre la réflexion et l'imagination ». A Rome, il compare la coupole de St Pierre au dôme des Invalides, et quand on l'entraîne à travers les ruines des temples il ne comprend pas que des pierres couvertes de ronces excitent tant l'admiration. En littérature il répète tous les jugements que portait le goût classique à son déclin, il s'élève contre la barbarie tudesque, il proclame les grecs inconséquents » et Shakespeare « monstrueux ». Et vivant au milieu d'idées toutes faites il accepte avec une joie scrupuleuse le joug des convenances : « ce que la société n'approuve pas, il ne faut jamais le faire. »

Cette peinture offensait d'autant plus les yeux de l'empereur qu'auprès de cette silhouette ridicule et légère, Mme de Staël avait composé avec amour le portrait de

l'anglais Oswald, Lord Nelvil a une « figure noble et belle, beaucoup d'esprit, un grand nom ». Quand il traverse Hyde Park à la tête de son régiment, il a « dans son uniforme la plus belle et la plus imposante figure ». Les soldats le regardent avec une confiance grave, les spectateurs de cette scène portent sur le visage l'empreinte des « vertus mâles », et les femmes des « vertus timides ». « O respectable pays qui devriez être ma patrie, s'écrie Corinne, pourquoi vous ai-je quitté ! Qu'importait plus ou moins de gloire personnelle au milieu de tant de vertus, et quelle gloire valait-elle, ô Nelvil, d'être ta digne épouse ».

Non seulement Oswald est paré de toutes les qualités sûres et profondes, mais les Anglais y sont peints des couleurs les plus complaisantes. Ils sont « les hommes du monde qui ont le plus de discrétion, de ménagement dans tout ce qui tient aux affections véritables ». Corinne visite en compagnie d'Oswald un vaisseau anglais et s'extasie de la régularité qui règne à bord « image d'un ordre social libre et sévère », et s'émeut sur le service divin qu'elle y voit célébrer, à cause de la « noble simplicité du culte des réformés » et sur les prières du chapelain : « Que Dieu nous fasse la grâce de défendre au dehors notre heureuse constitution. »

Mais Napoléon, qui malgré Eylau et malgré Friedland se débattait contre les intrigues et la puissance de l'Angleterre, voyait dans ces louanges autant d'injures et de trahisons. De quelque façon qu'il s'y prît, l'empereur n'y pouvait d'ailleurs découvrir que des motifs d'irritation. M^me^ de Staël n'avait-elle pas mis en scène sous les traits de M. de Maltigues son ancien ami Talleyrand qu'elle dépeignait avide de succès ? Elle stigmatisait en lui l'ambition et la malléabilité que Napoléon imposait plus ou moins directement à ses serviteurs. Napoléon ne disait-il pas qu'il n'y avait d'autre chose à faire en ce monde que d'acquérir toujours plus d'argent et

plus de pouvoir ? N'était-il pas un de ceux qui ont contribué, selon le mot de Benjamin Constant « à crier contre tous les genres d'enthousiasmes le mot puissant de niaiserie ».

Enfin, il y avait dans ce livre trop de confidences et sous les traits de Corinne apparaissait trop le vrai visage de Mme de Staël pour que l'empereur ne sentit pas renaître l'instinctif éloignement qu'elle ne cessa de lui inspirer. » Je la vois, confie-t-il au Mémorial de Ste Hélène, je l'entends, je la sens, je veux la fuir et je jette le livre ». Il est certain que la voix de Corinne révèle la souffrance secrète de Mme de Staël. Elle a quarante et un ans, elle sent venir l'âge où les femmes se défient avec tant de douleur de leurs moyens de plaire et où elles retiennent mal l'amour. Benjamin lassé de l'homme-femme, comme il l'appelle maintenant, après des années de passion, ne lui reste attaché que par des liens chaque jour plus fragiles ; et Corinne crie l'éternelle douleur de la femme, qui voit s'enfuir l'amour alors qu'elle aime encore, et qui, interrogeant l'avenir, ne voit monter à l'horizon que la solitude, la vieillesse et l'ennui. Elle exprime en un cri la douleur et la désillusion où roulent fatalement les âmes d'amour : « Ah la puissance d'aimer est trop grande, elle l'est trop dans les âmes ardentes. Qu'elles sont heureuses celles qui consacrent à Dieu seul ce profond sentiment d'amour dont les habitants de la terre ne sont pas dignes ! »

Mais elle est de ces natures vigoureuses dont les pires misères n'altèrent pas la vitalité ; la détresse intérieure les conduit à l'action plus qu'à la consomption. Pour elle comme pour tous les êtres de sa race : « la gloire n'est que le deuil éclatant du bonheur ». Toujours est-il qu'aux oreilles des auditeurs n'arrivent guère que les accents de l'enthousiasme ; ils ne soupçonnent pas le désespoir caché et ne retiennent que l'exaltation à laquelle ils sont d'ailleurs peu sensibles. « Je regarde autour de moi, écri-

vait Benjamin Constant à propos de *Corinne*, et, je l'avoue, je ne m'aperçois pas qu'en fait d'enthousiasme le feu soit à la maison. Où sont-ils ces gens enchaînés par l'enthousiasme et qu'il est si pressant d'en préserver ? Voyons-nous beaucoup d'hommes ou même beaucoup de femmes, sacrifier leurs intérêts à leurs sentiments, négliger par exaltation le soin de leur fortune, de leur considération ou de leur repos ? S'immole-t-on beaucoup par amour, par amitié, par pitié, par justice, par fierté ? Est-il urgent de mettre un terme à ces sacrifices ? A voir tant d'écrivains courir au secours de l'égoïsme, ne dirait-on pas qu'il est menacé ? Rassurons-nous il n'y a rien à craindre. Nous sommes à l'abri de l'enthousiasme. Les jeunes gens même y sont inaccessibles ; admirables par leur amour pour l'étude, leur soif de connaissances ; leur impartialité, leur raison, cette raison semble les sortir de l'enfance, pour les porter de plein saut dans l'âge mûr ». Lamartine écrivait de cette même époque : « Rien ne peut peindre à ceux qui ne l'ont pas sentie l'orgueilleuse stérilité de cette époque. C'était le sourire satanique d'un génie infernal, quand il est parvenu à dégrader une génération tout entière, à déraciner tout un enthousiasme national, à tuer une vertu dans le monde. Ces hommes avaient le même sentiment de triomphante impuissance dans le cœur et sur les lèvres quand ils nous disaient : Amour, philosophie, religion, enthousiasme, liberté, poésie, néant que tout cela ! Calcul et force, chiffre et sabre, tout est là. » On voit que Lamartine, dont l'amour de la France ne peut être mis en doute, avait sur ce point la même opinion que Frédéric Schlegel et l'exprimait presque dans les mêmes termes.

Dans une époque vouée aux calculs et aux ambitions, M^me^ de Staël venait rappeler les éternelles nécessités de la conscience et tandis qu'un homme essayait d'imposer aux esprits et aux corps la même contrainte, elle proclamait, isolée en face de tant de puissance, cette liberté

intérieure qui fait la dignité de la vie et qui échappe à toute prise.

*
* *

Corinne a rendu Mme de Staël célèbre. Tout le monde a lu son roman, ou aspire à le lire, car l'étranger en est mal approvisionné, ainsi qu'il ressort d'une lettre écrite par Sismondi à Auguste de Staël le 23 juillet 1807 : « J'ai reçu hier une lettre charmante de Mme Albrizzi de Venise. Dites le à Mme votre mère, elle avait vu entre les mains de Mme de Saussure à Morges le troisième volume de *Corinne*. Seulement aucun exemplaire complet n'en était parvenu à Venise. Aucun n'était encore en vente à Milan, aucun n'est parvenu à Florence (excepté le mien et celui que l'ambassadeur a reçu de Paris), ni à Bologne, ni ailleurs. Il semble que le libraire qu'elle a chargé de cette édition a bien négligé les pays étrangers et a gardé pour lui tous les exemplaires qu'elle avait destinés à l'Italie. Mme d'Albany m'ayant rendu celui que je lui avais prêté, je le fais partir cette semaine pour Venise. Mme d'Albrizzi m'écrivit au reste qu'elle avait lu ce troisième volume avec le plus vif entraînement. Tout ce qu'elle dit de Venise dit-elle, est parfaitement juste et vu d'une manière aussi spirituelle qu'agréable » [1].

Curiosité, applaudissements, succès n'ouvrent pas à Mme de Staël la route de Paris. Incapable de passer l'hiver à Coppet, elle songe, peut-être sous l'influence de Guillaume Schlegel, à reprendre le voyage en Allemagne si tristement interrompu par la mort de son père. Elle veut continuer l'enquête personnelle commencée en 1803 sur le pays, les mœurs et la société, afin d'achever le grand ouvrage qu'elle médite. Cette tâche qu'elle avait

1. Archives de Broglie. Lettres inédites de Sismondi à Auguste de Staël.

conçue d'abord comme une fantaisie littéraire s'impose à elle maintenant comme un devoir politique. Il faut révéler l'Allemagne à la France afin que les Français distinguent leurs véritables intérêts de l'intérêt de celui qui les gouverne. D'autre part il faut révéler l'Allemagne aux Allemands afin qu'ils prennent conscience de leur propre valeur. De Berne elle écrit à Frédérique Brun, l'amie de Bonstetten : « M. Schlegel est avec moi, et me donne la force de ce voyage ». Schlegel n'a pas écrit le livre, mais c'est certainement grâce à lui que le travail a été repris. Mme de Staël emmène encore sa fille Albertine et aussi son plus jeune fils Albert qu'elle placera dans une école de cadets autrichiens. Schlegel, séparé de son élève, occupera ses loisirs en faisant à Vienne un cours public sur « l'Art et la littérature dramatique ».

L'empereur, à l'annonce de son départ, lui manifeste quelque bienveillance ; il désire, lui fait-il annoncer par M. de Champagny, que tous les représentants de la France dans les pays étrangers lui accordent toute protection.

Auguste de Staël à l'insu de sa mère avait fait une tentative désespérée auprès de l'empereur. Avec toute l'audace d'un enfant de dix-sept ans, il guette à Chambéry le passage de l'empereur qui revient d'Italie. Le 30 décembre 1807, Napoléon tout en déjeunant, le reçoit à l'auberge. Il cause avec lui près de trois quarts d'heure, et il lui témoigne une sorte de bienveillance, car il ne lui déplaît pas qu'un fils plaide pour sa mère. Il explique au jeune homme les raisons qu'il a d'écarter Mme de Staël de Paris ; il ne la considère pas, dit-il, comme une méchante femme, mais elle « n'est habituée à aucune espèce de subordination, elle y ferait des intrigues. Elle n'y attache pas d'importance, mais moi j'en mets beaucoup, je prends tout au sérieux. Votre mère n'aurait pas été six mois à Paris que je serais forcé de la faire mettre à Bicêtre ou au Temple ; j'en serais fâché parce que cela ferait du bruit ; cela me nuirait un peu dans l'opinion ». Sous

ces paroles adoucies se révèle la crainte qu'il ne cesse d'avoir de Mme de Staël, et vers la fin de la conversation il l'exprime plus nettement encore. Mme de Staël détacherait de lui Paris : « Paris, voyez-vous, c'est là que j'habite, et je n'y veux que des gens qui m'aiment. Si je la laissais venir à Paris, elle ferait des sottises, elle me perdrait tous les gens qui m'entourent, elle me perdrait Garat ; n'est-ce pas déjà elle qui m'a perdu le Tribunat ? Ceci dit, qu'elle aille partout où elle voudra, à Rome, à Naples, à Vienne, à Berlin, à Milan, à Lyon, à Londres même faire des rebelles. Il n'y a que votre mère qui soit malheureuse lorsqu'on lui laisse toute l'Europe. »

Après être arrivée à Munich quelques jours avant la Noël elle va jusqu'à Vienne, où le journal d'Empire annonce son entrée le 14 janvier 1808. Le 3 février une note annonce : « Mme de Staël a été présentée à la Cour et admise à tous les cercles d'apparat. Son Altesse Royale le duc Albert de Saxe Teschen l'a invitée au superbe bal qu'il a donné à l'occasion du mariage de Sa Majesté. Cette dame vient de placer son fils à l'Académie impériale du génie de cette ville. »

Vienne s'est détournée de la France ; la société viennoise témoigne à l'égard de notre pays des sentiments les plus hostiles, et plus encore que l'auteur de *Corinne*, c'est l'adversaire de l'empereur que l'on accueille à bras ouverts. On affecte de dédaigner l'ambassadeur de France ; les généraux Winzingerode, Pozzo di Borgo, de Bellegarde, comptent au nombre des plus acharnés ; l'ambassadeur d'Angleterre, dans ses bals et ses soirées, invite les personnes et les familles signalées pour leurs sentiments contre la France, à tel point que notre ambassadeur s'éloigne et ne laisse qu'un simple chargé d'affaires. Aussi Mme de Staël, dans ce monde où tout ce qui touchait à Napoléon était proscrit, est-elle reçue avec de grandes marques de faveur, et grâce à son prestige personnel, elle fait la plus vive impression. On disait encore

en 1814 : « Quand Mme de Staël était à Vienne »..... tant son passage avait frappé les esprits. Vêtue d'une robe de satin couleur d'or, parée de diamants, un oiseau de paradis dans les cheveux, elle traverse les salons où elle rencontre le prince Tuffiakin et le prince Sapieha, tous deux amoureux de Mme Récamier, M. de Cobenzel et le vieux prince de Ligne « qui a les manières de M. de Narbonne et un cœur ».

Quelques jours après son arrivée à Vienne, Mme de Staël écrit le 14 janvier 1808 au baron de Barante une lettre bien caractéristique dans laquelle elle résume ses premières impressions.

« J'ai été merveilleusement reçue ici et je suis confondue de tant de bonté hors de ma patrie. Ce n'est pas que le pays soit occupé de ce qui m'occupe, mais on y aime ce qu'on croit bien même en y restant étranger à bien des égards. Je revois une ancienne monarchie et je suis un peu comme Ninette à la Cour craignant au milieu de tant de grandeurs de faire une sottise, mais je promène une rêverie assez triste et profonde au milieu des fêtes et le bruit de la musique engourdit un sentiment trop âpre de peine. Il y a plus de magnificences ici que de goût et j'y voudrais plus d'originalité nationale ; les écarts du nord de l'Allemagne me plaisent plus ici. Les russes et les polonais abondent et leur initiation française gagne ces bons allemands dont le grand mérite est une loyauté vraiment touchante...

Je passe ma vie dans la maison du prince de Ligne, cet homme, le plus aimable de la terre, me traite comme sa fille, hélas ! Cet âge et ce genre de bonté me touche et me console. Il est ici comme une isle française dans la mer germanique et quoique je souhaite aux allemands de ne pas *nous* imiter, j'aime toujours à *nous* rencontrer. »[1]

On retrouve là cette nostalgie de la France qu'elle a exprimée ailleurs : « O France...., que vous seriez charmante ! »

1. Archives de Barante.

Schlegel est alors le conférencier à la mode. Son cours attire un cercle brillant de trois cents auditeurs ; il cherche, en rappelant les gloires et les souvenirs passés, à donner à l'Allemagne le sentiment de son unité, et à lui inspirer le goût du réveil. » Ce fut pour moi, écrit-il ensuite, une minute sublime, vraiment inoubliable, lorsque dans ma dernière leçon, au moment où je venais de rappeler les souvenirs de la vieille gloire allemande sacrés à tout patriote, où tous les cœurs battaient à l'unisson avec plus de solennité que de coutume, je dus prendre congé de mes auditeurs, profondément ému à la pensée que ces liens formés par un commun amour de tout ce qui peut former l'esprit et l'ennoblir allaient se dénouer dans un instant, et que je ne verrais plus jamais ainsi ces auditeurs rassemblés autour de moi. On sentait une émotion générale, excitée par tant de choses que je ne pouvais dire, mais en présence desquelles les cœurs se comprenaient. C'est dans le domaine de l'intelligence inaccessible à la force brutale, sur le terrain de la pensée et de la poésie, que les allemands séparés de tant de manières prennent conscience de leur unité ; et de la conscience de cette unité, dont les écrivains et les orateurs doivent se faire les interprètes, peut au milieu de tant de vues confuses s'élever le noble et sublime pressentiment des grandes et immortelles destinées de notre peuple... »

Sans doute Mme de Staël participait-elle à cette exaltation et voyait-elle avec joie monter la tempête, car ce désir de tirer de sa léthargie le grand corps de l'Allemagne est au cœur de son livre. On ne saurait, dans ce double appel à la renaissance, distinguer absolument la voix de Mme de Staël de celle de Schlegel. Ce dernier apportait son érudition et son esprit sagace, il éclairait à Mme de Staël tout ce que la pensée et le cœur allemands gardaient encore de mystérieux et de lointain ; mais Mme de Staël refondait toutes les notions, les embrasait toutes, et leur donnait le flamboiement du génie. Les

serviteurs de Napoléon dénonçaient cette alliance. Quand parut la *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide*, le journal de l'Empire signala à mots couverts les rapports qui unissaient l'auteur « à une dame française très célèbre », et tout en réfutant Schlegel, il laissait clairement entendre que c'était également à Mme de Staël qu'il voulait répliquer. La communion d'idées entre cet écrivain qui représentait la société française « toute composée de personnages à la Watteau » et Mme de Staël qui dans *Corinne* ridiculisait la légèreté française en la personne du comte d'Erfeuil, était trop évidente pour que Napoléon ne la fit pas mettre en lumière, persuadé que ces traits discréditeraient devant l'opinion une « intrigante » dont l'influence n'était que trop grande.

C'est d'ailleurs à partir de ce séjour à Vienne que les rapports entre Mme de Staël et Napoléon, de tendus qu'ils étaient, deviennent nettement hostiles. Jusqu'ici l'empereur ne voyait dans Mme de Staël, avec une sorte de crainte attentive, qu'une femme d'idées dont il fallait protéger sa capitale ; il la regardait « comme une folle », disait-il, encore que toutes ces précautions laissassent percer une appréhension plus profonde dont personne n'a connu le secret. Cependant, sauf le fameux exil à quarante lieues de Paris, elle jouissait d'une liberté relative partout ailleurs, elle était reçue officiellement par nos représentants à l'étranger, l'empereur n'avait pas encore eu le froncement de sourcil qui fermait tous les asiles de l'Europe. Mais à Vienne, loin de se contenter de paroles et de livres, Mme de Staël entre dans un commerce journalier avec les ennemis les plus acharnés de l'empereur ; elle cesse à ses yeux d'être l'idéologue qui répand des discours importuns ; elle devient une femme qui se mêle aux intrigues les plus précises contre sa politique, et il la traite comme telle.

L'excitation de Napoléon est portée à son comble par

les relations de Mme de Staël avec Gentz. Gentz, ancien conseiller privé de Prusse passé au service de l'Autriche, stipendié à la fois par l'Autriche et par l'Angleterre, était sur le continent l'ennemi le plus acharné de la Révolution française et de l'empereur. Pour délivrer l'Europe de ce double fléau, il ne voyait de ressources qu'en Allemagne.... « C'est l'Allemagne, cause principale de la ruine de l'Europe, qui doit relever ces ruines, qui doit opérer l'affranchissement général ». Articles, pamphlets, journaux, Gentz n'omet rien de ce qui peut le rapprocher d'un tel but. Dès qu'il a rencontré Mme de Staël à Teplitz, il se prend pour elle d'une vive amitié et fonde sur ses relations les plus grandes espérances. Mais l'empereur qui s'inquiète de tout écrit à Champagny le 26 juin 1808 : « Mme de Staël entretient une correspondance active avec Gentz. Ces relations ne peuvent être que nuisibles. Je désire par conséquent que vous fassiez savoir à mes ministres et agents en Allemagne et particulièrement à celui de Weimar, qu'ils aient à s'abstenir de voir cette dame. Il faut en outre la surveiller quand elle vient dans des villes où résident des ambassadeurs ». Sur quoi Champagny écrit sur le champ à notre ambassadeur à Vienne Andréossy :

« *Bayonne* 1er *juillet* 1808. — Monsieur l'ambassadeur, on est informé que Mme de Staël, pendant son séjour en Allemagne, a entretenu une correspondance suivie avec M. Gentz. Cette liaison suffit pour écarter d'elle tous les ministres de Sa Majesté, et vous sentirez, Monsieur, que vous devez vous abstenir de la voir pendant le séjour qu'elle pourra faire dans la ville que vous habitez ». Enfin le jour même où il avait écrit à Champagny, l'empereur s'adressait à Fouché en ces termes : « Mme de Staël a une correspondance suivie avec le nommé Gentz, et s'est laissé engager avec la clique et les tripoteurs de Londres. Je désire qu'elle soit surveillée à Coppet, et que vous fassiez donner des ordres en conséquence au préfet de

Genève et au commandant de gendarmerie. Cette liaison avec cet individu ne peut être qu'au détriment de la France. Vous ferez connaître que jusqu'à cette heure on ne l'avait regardée que comme une folle, mais qu'aujourd'hui elle commence à entrer dans une coterie contraire à la tranquillité publique. J'ai ordonné également au ministre des Relations Extérieures de faire connaître cela à tous mes agents dans les cours étrangères, et de la faire surveiller dans tous les lieux où elle passera ».

Mme de Staël, qui ne cesse de presser les Allemands à secouer leur joug, les dresse dans son esprit contre Napoléon, non contre la France. *Elle se refuse à identifier la fortune de la France et celle de son empereur* ; mais ceux qui en frappant l'empereur espérent toucher la France lui cachent ce dessein secret. Elle anime, elle excite, elle révolte, et, cela sans scrupules puisqu'elle a établi cette distinction dans laquelle tous l'entretiennent. Elle en tire dans toute l'Allemagne une grande popularité, et son nom est répété avec louanges non seulement par les princes et les diplomates, mais parmi la foule la plus obscure ; lorsqu'à son retour, après son départ de Vienne, elle entra en Saxe, le commis de la barrière arrêta sa voiture et lui dit, des larmes dans les yeux « que depuis plusieurs années, tout ce qu'il souhaitait c'était de la voir et qu'il mourrait content, puisqu'il avait eu ce plaisir ».

En juillet 1808, Mme de Staël regagna Coppet, après un voyage mélancolique au cours duquel elle a constaté la ruine que le temps apporte à toutes choses. Elle a fait son pélerinage à Weimar, mais il ne reste plus qu'une ville déserte dans une terre pillée, et un grand duc dont l'indépendance se noie dans la Confédération du Rhin. La duchesse Amélie est morte ; Schiller est mort. Quand Mme de Staël arrive à Coppet, elle trouve Benjamin Constant marié. Il a épousé Charlotte de Hardenberg, et a profité de l'absence de Mme de Staël pour rompre sa chaîne. Elle ne sait où passer l'hiver, hésitant si elle retour-

nera à Vienne ; mais au fond Vienne l'ennuie. « Je vous assure que je m'ennuie » écrivait-elle à Mme Récamier de Vienne même. Les Allemands du Sud sont tous les mêmes, il n'y a plus rien à découvrir, et elle retombe dans cette sorte d'ennui essentiel sur lequel certains biographes ont vivement insisté, prêts à y voir on ne sait quelle prédisposition morbide au lieu d'y reconnaître cette incurable et fatale mélancolie du génie qui passe sur la terre sans rencontrer son pareil.

Non seulement Paris demeure interdit à Mme de Staël, mais la surveillance la plus étroite ne cesse de s'organiser autour d'elle. L'empereur ayant donné l'ordre à nos ambassadeurs de ne plus l'accueillir, elle est condamnée à Coppet : « Dans quel pays puis-je aller, écrit-elle à Champagny le 24 octobre 1808, si je n'ai pas l'appui de l'ambassadeur de France ? » Peu de temps après, une décision du ministre de la police l'exile encore davantage et reporte à cinquante lieues de Paris l'ancienne limite de quarante lieues qu'on assignait à ses plus extrêmes approches.

L'empereur écrase d'autant plus fiévreusement tous les germes d'opposition que sa puissance est menacée. 1808 est pour lui l'année funeste. Les événements d'Espagne inquiètent l'opinion ; « Votre gloire échouera en Espagne » prédit le roi Joseph. Napoléon est vaincu pour la première fois et l'Europe d'un seul coup est libérée du charme. L'Allemagne, l'Autriche s'agitent ouvertement ; la France craint de nouvelles conspirations, et, lasse, se détache de l'Empire. « Pour peindre l'état moral de la France, dit Fievée, on pourrait dire qu'il n'y a plus de dupes maintenant que ceux qui font encore des calculs sur la crédulité publique ».

C'est alors qu'exilée à Coppet Mme de Staël sent autour d'elle monter les espoirs, et que toute l'Europe commence à voir dans cette femme proscrite l'image vivante de la résistance et de l'avenir. Elle cesse d'être l'auteur de quelques ouvrages admirés, pour devenir le symbole

de larges soucis humains ; elle monte au nombre de ces génies que les circonstances servent, qui tirent leur gloire et leur immortalité, non plus d'une œuvre ou d'une personne toujours criticables, mais de leur existence même, dépouillée de tous ses accidents, car ils incarnent les aspirations les plus brillantes, les plus essentielles et les plus combattues de leur époque. Les nations comme les individus, tout ce qui souffre du despotisme, poussent un cri d'angoisse et d'appel vers Coppet, seul asile des libertés européennes.

Aussi quiconque aborde cette terre de révolte est-il suspect. Napoléon veut faire la solitude autour de Mme de Staël. Il ne pardonne pas à Mme Récamier la sympathie qu'elle garde pour l'exilée. Il annonce chez l'impératrice « qu'il regarderait comme un ennemi personnel tout étranger qui fréquenterait le salon de Mme Récamier ». Le grand duc de Mecklembourg Strelitz n'ose se glisser chez Mme Récamier qu'à la nuit tombée et Metternich ne la rencontre qu'au bal masqué. Tous ceux qui ne peuvent vivre dans la disgrâce s'écartent de Coppet et Mme de Staël connaît la douleur de voir peu à peu s'écarter d'elle la plupart de ceux qu'elle croyait ses amis. Gérando qui se rend en Italie, passe par Genève, mais évite Coppet. Mme d'Albany suit son exemple. Frappée dans son amour de la société, dans sa passion pour le jeu étincelant des répliques, Mme de Staël proteste, elle fait écrire par Sismondi : « Gérando voudrait faire croire qu'elle est pestiférée ; il vous a trompée, madame, et je vous assure que rien ne compromet moins que de venir à Coppet ». Les hôtes même de Coppet sentent la peur les gagner et sous des prétextes divers s'éloignent un à un. Le baron de Vogt, qui fuira lui aussi devant le péril, accable Mme de Staël de conseils prudents ; il voudrait que le livre qu'elle termine : *l'Allemagne*, eût un air d'innocence qui désarmât la critique et désappointât la malveillance. »

Mme de Staël, que le silence seul sortirait de cette

situation et qui n'en veut pas, songe à fuir et prépare un voyage en Amérique ; son fils Auguste doit la précéder. En janvier 1810 elle demande et obtient pour lui un passeport valable de Genève aux Etats-Unis, par Morlaix, et n'admettant pas d'arrêt à Paris. Le bruit de la venue de Mme de Staël se répand d'ailleurs outre mer ; un journal l'annonce en termes américains : « C'est une femme fort riche et qui vit d'une manière fort noble dans son château. Elle a aussi écrit plusieurs livres qui, étant très lus en Europe, lui rapportent assez d'argent. »

Cette vieille Europe m'ennuie, disait Napoléon ! Corinne lasse et meurtrie abandonnera-t-elle le continent où elle sent qu'elle a une tâche à remplir, ou bien faisant face à sa destinée va-t-elle poursuivre courageusement une lutte sans espoir ? Les familiers de Mme de Staël, tous ceux qui connaissaient son énergie tenace, ne doutèrent jamais de ses véritables intentions.

II

LA PREMIÈRE ÉDITION DE L'ALLEMAGNE LE PORTRAIT D'ATTILA.

Avant de quitter l'Europe, Mme de Staël y veut publier son grand ouvrage : *De l'Allemagne*, elle lit des fragments à ses hôtes de Coppet et en parle abondamment dans ses lettres. Elle s'y propose une œuvre très sérieuse, touchant trop à la pensée et à la vie profondes d'une nation pour emploier encore la forme du roman ; elle se demande d'abord si pour éviter tout conflit avec la police impériale elle ne publiera pas son livre à l'étranger ; mais elle rejette aussitôt cette idée ; ne serait-ce pas, dans une fuite indigne d'elle, abandonner la victoire à l'Empereur ; et surtout, la France et Paris étant les lieux du monde dont elle ne cesse de se réclamer, c'est à eux qu'elle doit réserver sa gloire, et c'est à Paris même que le livre doit paraître.

Décidée à venir en France surveiller la publication de son œuvre, Mme de Staël quitte Coppet, pourvue de son passeport pour les Etats-Unis, résolue à n'en user que le plus tard possible. Nous sommes en Août 1810, le second mariage de l'Empereur est proche ; on dit que l'Empereur incline à la clémence, et qu'il prononcera plusieurs grâces pour illustrer le grand événement. Mme de Staël, tout en n'abdiquant rien de ses idées, espère se trouver au nombre des élus, et, en attendant la pacification, va s'installer dans un château qu'on lui prête à Chaumont, sur la Loire.

Chaumont, qui fut successivement habité par le cardinal d'Ambroise, par Diane de Poitiers, Catherine de Médicis et Nostradamus, domine du haut d'une colline la vallée de la Loire où mûrissent les moissons et les vignobles. Mme de Staël y passa quelques jours tranquilles, en compagnie de Mathieu de Montmorency, de Mme Récamier, des deux Barante, de Schlegel, et du poète Chamisso qui né au château de Baucourt en Champagne avant la Révolution, avait été page de la reine Louise de Prusse et disait en son double exil : « L'Allemagne n'existe plus et la France m'est absurde. » A Chaumont, tout le monde travaillait. « Dans tous les coins il y a quelqu'un qui compose quelque œuvre ». Mme de Staël corrigeait des épreuves ; Schlegel revoyait ou préparait ses leçons sur l'art dramatique. On ne se réunissait que pour les repas : à midi, à six heures, et à onze heures du soir pour souper. Une allée du jardin, raconte Chamisso, était nommée l'allée des explications, car « le diable est toujours déchaîné ; l'amitié, dans ce pays-ci, est plus jalouse que l'amour. » Le soir, autour d'une table ronde abondamment pourvue de plumes et d'encre, on s'entretenait au moyen de la « petite poste », tête à tête épistolaire auquel tous participaient, sauf Schlegel. Chamisso observait avec étonnement la maîtresse de maison : « Elle saisit toutes les idées avec le cœur, elle est passionnée et emportée. La société est son élément ; elle ne se sent bien qu'au milieu d'elle ; et bannie de Paris, elle est bannie de la société... La géométrie de la vie lui répugne, elle est également éprise de liberté et de chevalerie. C'est une grande dame, et même, en ce qui la concerne, une aristocrate enragée, elle le sait, et tout ce qu'elle sait, elle le dit à ses amis. C'est un personnage de tragédie ; elle est faite pour recevoir des couronnes ou pour les donner ; et aussi pour les refuser ; à ce prix seul elle sait aimer et vivre..... Il lui faut au moins entendre le bruit des carrosses de la capitale ; elle dépérit dans le bannissement. C'est là

ce que Napoléon a bien su et ce qu'il a escompté. » Mme de Staël se saisit de toutes les proies. M. de Corbigny, le préfet de Blois, lui fait la cour ; au soir elle se rend à Blois, ville assez proche de Chaumont, pour y voir l'Opéra de Cendrillon. Tout le monde se met aux portes pour la voir passer ; comme ses faits et gestes sont aussitôt rapportés à Paris, le ministre reproche au préfet que Mme de Staël soit environnée d'une véritable cour. « Certes, répond-elle, ce n'est pas du moins la puissance qui me la donne. »

Cependant l'Empereur, à l'occasion de son mariage avec Marie-Louise, permet le retour à Paris de l'abbé de Montesquiou, du prince de Léon, du marquis de Tourzel ; pas une minute il ne songe à rappeler Mme de Staël, quoiqu'elle le fasse assaillir par ses amis de lettres de supplication « j'ai pris pour principe, écrit l'empereur en avril 1801, d'éloigner de Paris les personnes dont la présence y est absolument incompatible avec la tranquillité publique, avec la ferme résolution de ne point les y laisser revenir. » Le 3 juin, Fouché, qui tolère plus parfaitement que ne le veut l'empereur les intrigants près de Paris, Fouché qui déteste les violences inutiles et qui travaillait plutôt en faveur de Mme de Staël, est compromis dans d'étranges pourparlers avec l'Angleterre et remplacé par Savary, l'homme de l'assassinat du duc d'Enghien, de qui l'empereur disait : « Si j'ordonnais à Savary de se défaire de sa femme et de ses enfants, je suis sûr qu'il ne balancerait pas ». Le 20 juillet, l'Empereur lui écrit : « Je vois dans le nombre des personnes éloignées de Paris plusieurs dont on s'est permis d'adoucir la situation. Révoquez ces ordres, il n'appartient pas à la police de rien changer aux ordres que j'ai pris. » L'une des premières victimes sera Mme de Staël.

Le propriétaire du château de Chaumont revient d'Amérique avec sa famille. C'était un M. Le Ray, écrit Auguste de Staël « avec qui mes parents étaient liés par

des relations d'affaires et d'amitiés... et quoiqu'il voulut bien nous engager à rester chez lui, plus il nous en pressait avec politesse, plus nous étions tourmentés de la crainte de le gêner. » Mais un ami généreux, M. de Salaberry, mit à sa disposition son château de Fossé.

L'œuvre à laquelle Mme de Staël a consacré six années de sa vie touche à sa fin ; elle corrige les dernières épreuves, et vit, sans apercevoir l'orage qui monte à l'horizon, dans une sorte de paix. Elle nous a laissé elle-même, en de très belles pages, le récit de ces rapides journées : « A peine arrivée, un musicien que j'avais avec moi pour donner des leçons à ma fille, se mit à jouer de la guitare ; ma fille accompagnait sur la harpe la douce voix de ma belle amie Mme Récamier ; les paysans se rassemblaient autour des fenêtres, étonnés de voir cette colonie de troubadours qui venait animer la solitude de leur maître. C'est là que j'ai passé mes derniers jours de France, avec quelques amis dont le souvenir vit dans mon cœur. Certes, cette réunion si intime, ce séjour si solitaire, cette occupation si douce des beaux-arts, ne faisait de mal à personne. Nous chantions souvent un charmant air qu'a composé le reine de Hollande et dont le refrain est : Fais ce que dois, advienne que pourra. Après dîner, nous avions imaginé de nous placer autour d'une table verte et de nous écrire au lieu de causer ensemble. Ces tête à tête variés et multipliés nous amusaient tellement que nous étions impatients de sortir de table où nous nous parlions, pour venir nous écrire. Quand il arrivait par hasard des étrangers, nous ne pouvions supporter d'interrompre nos habitudes, et notre petite poste (c'est ainsi que nous l'appelions) allait toujours son train. Les habitants de la ville voisine s'étonnaient un peu de ces manières nouvelles, et les prenaient pour de la pédanterie, tandis qu'il n'y avait dans ce jeu qu'une ressource contre la monotonie de la solitude ».

L'automne approche ; Mme de Staël, peu soucieuse

de s'embarquer pour l'Amérique, désire passer l'hiver dans quelque ville tranquille de France, par exemple à Vendôme. Elle n'a pas d'inquiétude. Son éditeur, Nicolle, l'avertit que les censeurs sont favorables à son ouvrage ; les deux premiers volumes ont déjà leur visa, on l'a fait savoir officieusement à l'éditeur. Mme Récamier part pour Paris, afin d'y faire rapidement autoriser le troisième tome.

En même temps Mme de Staël envoie une longue lettre à Napoléon : « Sire, je prends la liberté de présenter à Votre Majesté mon ouvrage sur l'Allemagne. Si elle daigne le lire, il me semble qu'elle y trouvera la preuve d'un esprit capable de quelque réflexion, et que le temps a mûri.

« Sire, il y a dix ans que je n'ai vu Votre Majesté et huit que je suis exilée. Huit ans de malheurs modifient tous les caractères, et le destin enseigne la résignation à ceux qui souffrent.

« Prête à m'embarquer, je supplie Votre Majesté de m'accorder la faveur de lui parler avant mon départ. Je me permettrai une seule chose dans cette lettre, c'est l'explication des motifs qui me forcent à quitter le continent, si je n'obtiens pas de Votre Majesté la permission de vivre dans une campagne auprès de Paris, pour que mes enfants y puissent demeurer.

« La disgrâce de Votre Majesté jette sur les personnes qui en sont l'objet une telle défaveur que je ne puis faire un pas sans en rencontrer les effets ; les uns craignant de se compromettre en me voyant, les autres se croyant des Romains en triomphant de cette crainte, les plus simples rapports de la société deviennent des services qu'une âme fière ne peut supporter. Parmi mes amis, il en est qui se sont associés à mon sort avec une admirable générosité, mais j'ai vu les sentiments les plus intimes se briser contre la nécessité de vivre avec moi dans la solitude, et j'ai passé ma vie depuis huit ans entre la

crainte de ne pas obtenir de sacrifices et la douleur d'en être l'objet.

« Il est peut-être ridicule d'entrer ainsi dans le détail de ses impressions avec le souverain du monde, mais ce qui vous a donné le monde, Sire, c'est un souverain génie, et, en fait d'observations sur le cœur humain, Votre Majesté comprend depuis les plus vastes ressorts jusqu'aux plus délicats. Mes fils n'ont point de carrière ; ma fille a treize ans, dans peu d'années il faudra l'établir. Il y aurait de l'égoïsme à la forcer de vivre dans les insipides séjours où je suis condamnée. Il faudrait donc ainsi me séparer d'elle. Cette vie n'est pas tolérable et je n'y vois aucun remède.

« Sur le continent, quelle ville puis-je choisir où la disgrâce de Votre Majesté ne mette un invincible obstacle à l'établissement de mes enfants, comme à mon repos personnel ? Votre Majesté ne sait peut-être pas elle-même la peur que les exilés font à la plupart des autorités de tous les pays, et j'aurais, dans ce genre, des choses à lui raconter qui dépassent sûrement ce qu'elle aurait ordonné.

« On a dit à Votre Majesté que je regrettais Paris à cause du Musée et de Talma. C'est une agréable plaisanterie sur l'exil, c'est-à-dire sur le malheur que Cicéron et Bolingbroke ont déclaré le plus insupportable de tous. Mais quand j'aimerais les chefs d œuvre des arts que la France doit aux conquêtes de Votre Majesté ; quand j'aimerais ces belles tragédies, images de l'héroïsme, serait-ce à vous, Sire, à m'en blâmer ? Le bonheur de chaque individu ne se compose-t-il pas de la nature de ses facultés ? et si le ciel m'a donné des talents, n'ai-je pas l'imagination qui rend les jouissances des arts et de l'esprit nécessaires ? Tant de gens demandent à Votre Majesté des avantages réels de toute espèce ; pourquoi rougirais-je de lui demander l'amitié, la poésie, la musique, des tableaux, toute cette existence idéale dont je puis jouir sans

m'écarter de la soumission que je dois au monarque de la France ? [1] »

Enfin, « le 23 septembre, écrit Mme de Staël, je corrigeai la dernière épreuve de *l'Allemagne* ; après six ans de travail, ce m'était une vraie joie de mettre le mot *fin* à mes trois volumes. Je fis la liste des cent personnes à qui je voulais les envoyer dans les différentes parties de la France et de l'Europe ; j'attachais un grand prix à ce livre, que je croyais propre à faire connaître des idées nouvelles à la France ; il me semblait qu'un sentiment élevé sans être hostile l'avait inspiré, et qu'on y trouverait un langage qu'on ne parlait plus ». Le 25, elle part pour la Godinière, terre de Mathieu de Montmorency, à quelques lieues de Blois. Ils poursuivent à travers les forêts et sous la douceur incomparable du ciel des conversations calmes ; le lendemain, ils repartent de nouveau « et dans ces plaines du Vendômois, où l'on ne rencontre pas une seule habitation, et qui comme la mer semblent offrir partout le même aspect, nous nous perdîmes complètement. Il était déjà minuit, et nous ne savions quelle route suivre dans un pays toujours le même et dont la fécondité est aussi monotone que pourrait l'être ailleurs la stérilité, lorsqu'un jeune homme à cheval, se doutant de notre embarras, vint nous prier de passer la nuit dans le château de ses parents. Nous acceptâmes cette invitation qui était un vrai service, et nous nous trouvâmes tout à coup au milieu du luxe de l'Asie et de l'élégance de la France. Les maîtres de la maison avaient passé beaucoup de temps dans l'Inde et leur château était orné de tout ce qu'ils avaient rapporté de leurs voyages. Ce séjour excitait ma curiosité et je m'y

1. Paul Gaultier n'est pas d'accord avec lady Blennerhassett sur la question de savoir si cette lettre a été expédiée à Napoléon avant ou après les mesures de rigueur. L'opinion la plus vraisemblable nous paraît être celle de lady Blennerhassett ; car si cette lettre avait été écrite après la confiscation de l'*Allemagne*, il aurait été bien étrange qu'elle n'y fît aucune allusion. — Ce silence n'était pas dans sa manière.

trouvais à merveille. Le lendemain, M. de Montmorency me remît un billet de mon fils, qui me pressait de revenir chez moi, parce que mon ouvrage éprouvait de nouvelles difficultés à la censure. Mes amis, qui étaient avec moi dans le château, me conjuraient de partir ; je ne devinais point ce qu'ils me cachaient, et m'en tenant à la lettre de ce que m'écrivait Auguste, je passais mon temps à examiner toutes les raretés de l'Inde, sans me douter de ce qui m'attendait. Enfin je montai en voiture, et mon brave et spirituel Vendéen, que ses propres périls n'avaient jamais ému, me serra la main les larmes aux yeux ; je compris alors qu'on me faisait un mystère de quelques nouvelles persécutions, et M. de Montmorency, que j'interrogeai, m'apprit que le ministre de la police avait envoyé ses agents pour mettre en pièces les dix mille exemplaires qu'on avait tirés de mon livre, et que j'avais reçu l'ordre de quitter la France sous trois jours... »

Le 25 septembre, à Paris, Portalis, directeur général de la presse, avait appris que la boutique de l'imprimeur Nicolle avait été fermée par la police, et que cinq mille exemplaires de son livre — notons que Mme de Staël dit dix mille — avaient été confisqués. La légalité voulait que l'examen du livre par le censeur impérial fut terminé avant toute opération de cet ordre. Portalis en écrivit à Savary. Savary répondit qu'il existait des raisons particulières ; le livre, lui fait-il savoir est suspect, et Mme de Staël reçoit constamment, outre les étrangers, des royalistes et même des fonctionnaires du département de Loir-et-Cher. De son côté, l'imprimeur Nicolle avait les mains liées ; en imprimant le livre avant l'approbation des censeurs, il avait agi à ses risques et périls, car 1° le visa est nécessaire pour l'impression ; 2° le ministre de la police ou le directeur de la librairie ont le droit de faire surseoir à l'impression ou d'arrêter la vente d'ouvrages soumis à l'examen ; 3° le directeur de la librairie peut ne pas tenir compte de l'avis de la censure et supprimer

l'ouvrage, même prêt à paraître ; 4° le ministre de la police « en cas de circonstances particulières », peut faire saisir l'ouvrage et mettre les scellés sur les planches, sans consulter le directeur de la librairie. Autrement dit aucun livre ne peut échapper au veto de l'empereur. Enfin le 29 septembre, les deux censeurs Delasalle et Pellenc, ancien secrétaire de Mirabeau, firent connaître leurs avis. Pellenc fait observer qu'à l'étranger l'auteur n'avait cessé de se répandre en propos défavorables pour la France, avait gardé constamment la même attitude frondeuse, et de plus écrivait toujours sous l'influence de Guillaume Schlegel, détracteur de la littérature française ; enfin dans ce livre il n'est pas fait mention de l'empereur. Quant à Delasalle, dans son rapport, il estime les œuvres de Lessing, de Schiller et de Goethe louées bien au delà de leur mérite ; le livre était composé sans logique ni méthode ; mais l'un et l'autre concluaient d'un commun accord que la publication pouvait être autorisée, à condition que l'auteur supprimât quelques passages particulièrement choquants. Avis qui parvenait déjà trop tard et ne changea en rien le cours des événements.

La nouvelle que M. de Montmorency avait dû annoncer à Mme de Staël au milieu de son calme n'était que trop vraie, et l'ordre de quitter la France sous trois jours irrévocable. Le préfet, M. de Corbigny, en outre, avait reçu l'ordre de saisir le manuscrit et les épreuves de *l'Allemagne* ; mais en attendant le retour de Mme de Staël, il ferma les yeux par bienveillance, permit à Auguste de Staël de sauver l'essentiel, et n'emporta qu'une méchante copie.

« Cette nouvelle douleur, écrit Mme de Staël, me prit l'âme avec une grande force. Je m'étais flattée d'un succès honorable par la publication de mon livre : si les censeurs m'eussent refusé l'autorisation de l'imprimer, cela m'aurait paru simple ; mais après avoir subi toutes leurs observations, après avoir fait les changements qu'ils exigeaient

de moi, apprendre que mon livre était mis au pilori et qu'il fallait me séparer des amis qui soutenaient mon courage, cela me fit verser des larmes. J'essayai cependant encore cette fois de me surmonter, pour réfléchir à ce qu'il fallait faire dans une situation où le parti que j'allais prendre pouvait tant influer sur le sort de ma famille. » Elle envoya à Paris Schlegel et un de ses amis russes, le baron de Balk, pour voir ce qui lui restait à faire. Elle craignait de voir paraître le livre avec des changements dont elle n'aurait pas été informée, ou même avec des additions opposées à ce qu'elle pensait. En outre, au grief qu'on avait contre elle d'avoir tu le nom de l'empereur, elle avait chargé Schlegel de répondre « Un éloge qui pourrait laisser soupçonner qu'il a été dicté par l'intérêt ne serait pas digne de l'empereur ». Enfin elle écrivit au ministre de la justice pour obtenir un délai, avant de partir pour Coppet ou pour l'Amérique, et, dans le cas où elle s'embarquerait pour l'Amérique, avoir l'autorisation de toucher l'Angleterre avant de quitter l'Europe.

Il faut citer en entier cette belle lettre :

Monsieur le Duc,

« J'ai remis à M. de Corbigny le premier et le deuxième volumes de mon ouvrage, en double ; le troisième n'étant pas encore imprimé, a été saisi chez le libraire. Quant au manuscrit je viens d'écrire pour qu'il me soit envoyé, afin que je puisse le remettre à M. de Corbigny. Il devient donc nécessaire que j'attende pour partir jusqu'à jeudi matin, jour de l'arrivée du courrier de Paris, pour délivrer mon manuscrit : J'ai l'honneur d'ajouter à cet acte d'obéissance quelques observations qui me paraissent dignes de l'attention de Votre Excellence. D'abord j'ai soumis mon livre à la censure volontairement, puisque dans l'étranger l'on me proposait de toutes parts de l'imprimer : je ne voulais donc pas y laisser une ligne qui put déplaire au gouvernement. M. de Portalis m'a demandé des changements dans le premier volume, et *je les ai tous faits*. M. de Portalis a permis l'impression du premier et du

deuxième volume ; le libraire n'a tiré que d'après cette permission : faut il que cet homme soit ruiné ? Et *il le sera*, parce qu'il s'est fié à la permission que lui a donné le Directeur de la librairie. Et moi, quel tort puis-je avoir quand je viens en France exprès pour être censurée par les ministres de l'empereur et que je suis à la lettre ce qu'ordonne le décret sur l'Imprimerie ?

Je sais que ce décret autorise les ministres à faire saisir les ouvrages même qui ont été censurés, mais un auteur qui se conforme à la marche prescrite peut-il être puni ? Et que faire si le décret de l'empereur ne peut servir de règle de conduite ? Je ne vous dirais point, Monsieur le Duc, que six années de travaux, d'études et de recherches que je croyais utiles sont perdues en une minute : je suis accoutumée à souffrir, mais je vous demanderais s'il est possible qu'un livre sur la litterature allemande ne puisse pas être publié ?

S'il y a des changements à faire qu'on me le dise ; si je le puis sans altérer mon livre je les ferai. Mais ce travail est-il possible sur le grand chemin ? Et voilà l'asile qui me reste si Votre Excellence ne révoque pas l'ordre de me faire partir à l'instant. J'ai écrit à l'empereur pour le supplier de m'accorder un moment d'audience à Fontainebleau. Mon fils porte la lettre et je ne puis renoncer à l'espoir d'être entendue. Je suis restée cinq mois ici pour y suivre l'impression de mon livre et ce n'est que depuis quatre jours que j'ai commencé mes préparatifs pour m'embarquer. Je ne connais guère que les conscrits qui puissent rejoindre l'armée en quarante-huit heures. Mais une mère de famille a besoin d'un peu plus de temps pour se préparer à un long voyage. Votre Excellence ignore peut-être que les quarante lieues de Paris m'ont été accordées officiellement par les ministres : mes passeports en font foi. Je ne devais donc pas m'attendre à n'y être pas laissée en paix. Enfin je ne demande que le temps nécessaire pour s'embarquer et, s'il était possible, pour corriger à la hâte les changements qu'on voudrait me demander dans mon livre.

Je supplie Votre Excellence de réfléchir un instant sur ma situation et d'y appliquer sa justice [1]. »

1. Archives Segonne, lettre citée par Joseph Turquan : *Madame de Staël*. Emile Paul, 1926.

Savary lui répondit le 3 octobre 1810, la lettre célèbre qui fut publiée par Mme de Staël elle-même dans ses « Dix annees d'exil » et dans la préface de la seconde édition de l'*Allemagne* :

POLICE GÉNÉRALE

CABINET DU MINISTRE

Paris, 3 *octobre* 1810.

J'ai reçu, madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Et votre fils a dû vous apprendre que je ne voyais pas d'inconvénients à ce que vous retardassiez votre départ de sept à huit jours ; je désire qu'ils suffisent aux arrangements qui vous restent à prendre, parce que je ne puis vous en accorder davantage.

Il ne faut point chercher la cause de l'ordre que je vous ai signifié dans le silence que vous avez gardé à l'egard de l'empereur dans votre dernier ouvrage ; ce serait une erreur ; il ne pouvait pas y trouver de place qui fût digne de lui ; mais votre exil est une conséquence naturelle de la marche que vous suivez constamment depuis plusieurs années. Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez.

Votre dernier ouvrage n'est point français ; c'est moi qui en ai arrêté l'impression. Je regrette la perte qu'il va faire éprouver au libraire ; mais il ne m'est pas possible de le laisser paraître.

Vous savez, madame, qu'il ne vous avait été permis de sortir de Coppet que parce que vous aviez exprimé le désir de passer en Amérique. Si mon prédécesseur vous a laissé habiter le département de Loir-et-Cher, vous n'avez pas dû regarder cette tolérance comme une révocation des dispositions qui avaient été arrêtées à votre égard. Aujourd'hui vous m'obligez à les faire exécuter strictement ; il ne faut vous en prendre qu'à vous-même.

Je mande à M. Corbigny de tenir la main à l'exécution de l'ordre que je lui ai donné, lorsque le délai que je vous accorde sera expiré.

Je suis aux regrets, madame, que vous m'ayez contraint de commencer ma correspondance avec vous par une mesure de rigueur ; il m'aurait été plus agréable de n'avoir qu'à vous offrir le témoignage de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : LE DUC DE ROVIGO.

P.-S. — J'ai des raisons, madame, pour vous indiquer les ports de Lorient, La Rochelle, Bordeaux et Rochefort, comme étant les seuls ports dans lesquels vous pourrez vous embarquer. Je vous invite à me faire connaître celui que vous aurez choisi.

Le préfet Corbigny, coupable de bienveillance à l'égard de Mme de Staël, n'échappait pas aux réprimandes : Dès le 25 septembre, jour où l'on apposait les scellés sur les formes de l'*Allemagne*, le comte Réal, chargé du premier arrondissement de la police d'Empire, lui avait demandé de désigner les personnes que recevait à Fossé Mme de Staël : « Je dois d'autant mieux croire que votre attention s'est portée sur ce point que, assurément, vous n'avez pas ignoré que Mme de Staël a dû attirer plus d'une fois celle de la police. » Corbigny avait répondu que Mme de Staël s'en tenait à des entretiens purement littéraires, et que « le maire, le curé, et les autres habitants du département reçus à Fossé » n'avaient pas fait de rapport défavorable. Confiance qui fut sévèrement blâmée par le ministre de la police : « Vous ne pouviez ignorer que cette dame avait fixé l'attention de la police. Je n'ai aucun rapport de vous ni sur elle ni sur les personnes qui la visitent... Je vous invite, Monsieur, à vous mieux pénétrer des devoirs que votre place vous inspire envers mon ministère. » Rovigo rédigea d'ailleurs sur cette négligence un rapport, en marge duquel Napoléon écrivit

cette note le 2 octobre : « Le ministre lui témoignera son mécontentement et que j'avais droit à plus de zèle pour mon service. » Corbigny, peu de temps après, tomba malade et mourut.

La lettre de Savary montrait que toutes les tentatives avaient échoué ; l'empereur avait d'abord songé à supprimer quelques passages, « Je vous ai renvoyé l'ouvrage de Mme de Staël, écrivait-il le 28 septembre à Rovigo. A-t-elle le droit de s'appeler baronne ? Prenait-elle ce titre dans les ouvrages qu'elle a publiés jusqu'à cette heure ? Faites supprimer le passage relatif au duc de Brunswick, et les trois quarts des passages où elle exalte l'Angleterre. Cette malheureuse exaltation nous a déjà fait assez de mal ». Il est vraisemblable que Napoléon réfléchit ensuite et qu'il jugea plus commode de supprimer le tout. L'empereur voulut plus tard rejeter sur la censure la responsabilité de la mise au pilon. En 1815 il faisait écrire par Joseph Bonaparte à Mr de Staël : « Il n'y a pas jusqu'au dernier ouvrage de Mme de Staël que les censeurs ne m'aient fait prohiber ; je l'ai lu à l'île d'Elbe ; il n'y a pas une pensée qui dût le faire défendre ». Mais le rapport des censeurs s'exprime d'une tout autre façon, et loin de conseiller l'interdiction, en signale les dangers, car le livre finira par paraître tôt ou tard au dehors et sa vogue croîtra en raison des difficultés.

Pas plus que l'empereur, les comparses ne se laissaient toucher. Mme Récamier s'était chargée de gagner Esménard, censeur des théâtres et de la librairie, et chef de la troisième division de la police ; mais Esménard, fort besogneux, était attaché au duc de Rovigo et ne fit rien. On dit que seules, les complaisances de Mme de Staël eussent pu le rendre plus bienveillant, et que son rôle se borna à tout écouter. pour tout rapporter à Savary. Auguste de Staël, de son côté, s'était rendu à Paris pour solliciter le duc de Rovigo. Celui-ci déclara que « l'Etat avait besoin des talents » de sa mère et qu'il lui fallait

Bibl. A. Rudisill Libra

se prononcer franchement pour ou contre, « comme au temps de la Ligue ». Auguste de Staël accompagné de son frère Albert fait un suprême tentative et part pour Fontainebleau afin d'y voir l'empereur, mais on leur y déclare qu'on les arrêtera s'ils persistent dans leur projet ; ils reviennent désespérés.

Mme de Staël, de qui l'on supprime l'œuvre et qu'on chasse de France, n'use même pas du délai que le ministre de la police lui accorde. Elle quitte Fossé le 6 octobre, ayant renoncé à l'Amérique. « Quoique les quarante lieues me fussent ordonnées, écrit Mme de Staël, il me fallut passer par Orléans, ville assez triste, mais où habitaient de très pieuses personnes qui se sont retirées dans cet asile. En me promenant à pied dans la ville, je m'arrêtai devant le monument élevé au souvenir de Jeanne d'Arc. Certes, pensai-je alors, quand elle délivra la France du pouvoir des Anglais, cette France était alors bien plus libre, bien plus France qu'à présent. C'est une sensation singulière que d'errer ainsi dans une ville où l'on ne connaît qui que ce soit, et où l'on n'est pas connu. Je trouvais une sorte de jouissance amère à me pénétrer de mon isolement, à regarder encore cette France que j'allais quitter peut-être pour toujours, sans parler à personne, sans être distraite de l'impression que le pays même faisait sur moi. Quelquefois ceux qui passaient s'arrêtaient pour me regarder, parce que j'avais, je pense, malgré moi, une expression de douleur ; mais ils continuaient bientôt après leur route, car depuis longtemps on est accoutumé à voir souffrir. » En passant par Dijon, où elle rencontre des prisonniers espagnols enveloppés dans leurs manteaux déchirés ; par Auxonne, demeure des prisonniers anglais, par Besançon, qui garde des Espagnols, Mme de Staël regagne la Suisse et la dernière image qu'elle emporte de la France est encore celle d'une prison. « A l'entrée de la Suisse, sur le haut des montagnes qui la séparent de la France, on aperçoit le fort de Joux, dans lequel sont

détenus des prisonniers d'état, dont souvent le nom même ne parvient pas à leurs parents. C'est dans cette prison que Toussaint Louverture est mort de froid ; il méritait son malheur, puisqu'il avait été cruel ; mais l'homme qui avait le moins droit de la lui infliger, c'était l'empereur, puisqu'il s'était engagé à lui garantir sa liberté et sa vie. Je passai au pied de ce château un jour où le temps était horrible ; je pensais à ce nègre transporté tout d'un coup dans les Alpes et pour qui ce séjour était l'enfer de glace ; je pensais à de plus nobles êtres qui y avaient été renfermés, à ceux qui y gémissaient encore, et je me disais aussi que si j'étais là, je n'en sortirais de ma vie. Rien ne peut donner l'idée au petit nombre de peuples libres qui restent encore sur le terre de cette absence de sécurité, état habituel de toutes les créatures humaines sous l'empire de Napoléon. Dans les autres gouvernements despotiques, il y a des usages, des lois, une religion que le maître n'enfreint jamais, quelque absolu qu'il soit. Mais en France, et dans l'Europe France, comme tout est nouveau, le passé ne saurait être une garantie, et l'on peut tout craindre comme tout espérer, suivant qu'on sert ou non les intérêts de l'homme qui ose se donner lui-même, et lui seul, pour but à la race humaine entière ».[1]

A son arrivée à Coppet, Mme de Staël vit un arc-en-ciel se lever sur la maison de son père, et retrouve de la bonne humeur. « Monsieur le général Savary, duc de Rovigo, a envoyé ses grenadiers tout à travers de ma métaphysique, de ma poésie », écrit-elle à Villers. Quelques jours après, le préfet du Léman, M. de Barante lui écrit au nom du ministre de la police pour lui demander les épreuves de son livre qui lui restent encore « le ministre savait très exactement le compte de ce que j'avais remis et conservé, et ses espions l'avaient fort bien servi. Je lui donnai, dans ma réponse, la satisfaction de convenir

1. *Dix années d'exil*, seconde partie, chap. I.

qu'on l'avait parfaitement instruit ; mais je lui dis en même temps que cet exemplaire n'était plus en Suisse, et que je ne pouvais ni ne voulais le donner. J'ajoutai cependant que je m'engageais à ne pas le faire imprimer sur le continent, et je n'avais pas grand mérite à le promettre : car quel gouvernement continental eut alors pu laisser publier un livre interdit par l'empereur ». Le préfet fut, sur un autre prétexte, destitué peu de temps après pour s'être contenté de cette déclaration.

*
* *

L'interdiction de l'*Allemagne* réduisait l'éditeur Nicolle aux abois. La police elle-même évaluait à trente mille francs les frais de l'édition de l'ouvrage ; la mise au pilon avait produit un carton de vingt louis. Cette circonstance détermina la débâcle de l'éditeur dont les affaires, comme celles de tous les libraires de ce temps, étaient peu prospères et il dut déposer son bilan avec un passif d'un million environ. Nicolle avait acheté 13.000 francs le manuscrit de l'Allemagne ; il s'adressa pour obtenir le remboursement de cette somme à Chateaubriand. Chateaubriand le 18 octobre 1810 écrivait à M^me^ de Staël la lettre romantique bien connue :

« Savez-vous, illustre dame, qu'il y a un certain oiseau noir qui se montre sur la mer au temps des orages ? Tandis que les oies, les canards, eux volent à terre pour se mettre à l'abri, l'oiseau noir suit le vaisseau battu du vent. Je ne sais si j'ai quelque ressemblance avec cet oiseau, mais me voici à mon poste. En qualité d'oiseau, je ne parle pas. Je me tais donc, et laisse crier les prudens oisons qui ont gagné le port. Au travers de ce galimatias, vous comprendrez que j'ai pris part à vos chagrins, comme je le devais, voilà la chose importante. Je veux vous dire un mot de votre libraire Nicolle. C'est un excellent homme qui m'a rendu mille services. Comme je vis au jour le jour, toujours en peine de mon existence du lendemain, Nicolle négocie mes billets de libraire, etc. Il se

trouve dans un cruel embarras par le malheur qui vous a frappée. Il demande si vous ne seriez pas assez bonne pour lui faire rendre les 13.000 francs qu'il a donnés à votre Eugène pour le manuscrit ? Cela sera bien loin de le dédommager des frais de papier et d'impression, mais il sent que vous ne lui devez rien et que tout doit venir de votre générosité. Et qui doute de la vôtre ? Pour en être convaincu, il ne faut que compter les ingrats que vous avez faits.

« Je vous écris du fond de ma retraite, j'ai une petite chaumière à trois lieues de Paris ; mais j'ai grand peur d'être obligée de la vendre. Car une chaumière c'est encore trop pour moi. Si j'avais comme vous un bon château au bord du lac de Genève, je n'en sortirais jamais. Jamais le public n'aurait une seule ligne de moi. Je mettrais autant d'ardeur à me faire oublier, que j'en ai follement mis à me faire connaître. Et vous, chère Madame, vous êtes peut-être malheureuse de ce qui ferait mon bonheur ? Voilà le cœur humain.

« Croyez, je vous en supplie, que personne ne vous est plus affectueusement dévoué que votre serviteur » [1].

Mme de Staël rendit généreusement les 13.000 francs. Malgré cela le 24 décembre 1810 nous lisons dans une lettre de Schlegel écrite de Berne : « Vous savez déjà sans doute la faillite de Nicolle, que Monsieur Meister m'apprit d'abord à mon arrivée, de sorte que je suis étonné que vous ne l'ayez pas su avant mon départ. On la porte à 900.000 francs, et on croit qu'elle ruinera quantité de libraires. Le coup qu'il a reçu pour la perte de votre ouvrage ne peut donc y avoir contribué que pour très peu de chose. Cependant je crois que le débit prodigieux qu'il en aurait fait, aurait encore soutenu son crédit.

On m'a comme vous pensez bien beaucoup questionné sur votre ouvrage. Une dame m'a dit qu'elle espérait en faire la lecture, on lui avait promis de lui en communiquer un exemplaire qui arriverait ici. J'ai été vivement

1. Cette lettre de Chateaubriand est conservée dans les archives de Broglie, elle a été publiée par M. P. Gautier dans son étude sur *Mme de Staël et Napoléon*.

étonné et je l'ai interrogée ; mais il m'a paru que cela ne reposait sur rien, et que cela n'était qu'un bruit vague. Du reste on m'a assuré que le membre du corps diplomatique que je ne connais point encore et que probablement je ne verrai point, s'est expliqué à ce sujet d'une manière fort libérale [1]. »

De cette première édition détruite, y eut-il des exemplaires sauvés ? D'après une déclaration signée de la main de Nicolle et conservée aux archives nationales, il y en aurait eu 4, plus un cinquième incomplet. Voici le texte de cette déclaration : « Je dois d'abord observer que mon magasin est situé rue Pot-de-Fer, dans la même maison et dans l'enceinte même de l'imprimerie de Monsieur Mamme *(sic)* et qu'aussitôt que toutes les feuilles de l'ouvrage dont il s'agit étaient imprimées, elles étaient apportées dans mon magasin attenant à l'imprimerie, aussi, rien n'en est sorti si ce n'est ce que je vais expliquer. Il est à ma connaissance que Monsieur Mamme a envoyé à Madame de Staël trois épreuves complètes de son ouvrage, il lui a fait les envois au fur et à mesure qu'elles étaient imprimées. J'ai porté moi-même un exemplaire imprimé complet de l'ouvrage à M. de Portalis directeur général de la librairie. J'ai signé et paraphé cet exemplaire. J'ai pris pour moi le premier volume et la moitié du second que j'ai remis à M. Labori qui ne mes les a pas restitués. J'affirme en outre n'avoir envoyé aucun exemplaire ni aucune partie de l'ouvrage à l'étranger » [2].

L'exemplaire de M. de Portalis dont chaque feuille est signée et paraphée par Nicolle, se trouve aujourd'hui à la bibliothèque nationale. Ce sont les bonnes feuilles avec les corrections d'auteur reportées en marge de chaque page par l'éditeur. L'exemplaire parfaitement

1. Archives de Broglie. Texte original en français.
2. *Archives nationales, fiches de la Police générale*, F. 7, P 3-3-1.

bien conservé est cependant moins curieux que celui qui se trouve dans la bibliothèque de Broglie. Celui-ci porte les corrections et additions de la main même de Madame de Staël, ce sont là sans doute les épreuves sur lesquelles a été réimprimée la deuxième édition ; celle de 1813. En maniant ces trois volumes sans feuille de garde et sans brochage, imprimés sur du papier grisâtre, on se laisse envahir malgré soi par un sentiment d'une étrange mélancolie. Madame de Staël le cœur battant, les yeux brillants d'espoir, a relu elle-même ces pages ; elle a rectifié la ponctuation, effacé les coquilles et çà et là, remplacé un mot par un autre, ajouté une note, retranché un paragraphe. C'est le dernier coup de burin sur l'œuvre presque parfaite qui demain va sortir des presses à des milliers d'exemplaires. On croit retrouver entre ces pages toute l'angoisse et l'ardent enthousiasme avec lequel Madame de Staël les a écrites. En les relisant aujourd'hui dans cet exemplaire arraché à son persécuteur, je ne puis me défendre d'une émotion intense.

Quel a été le sort du manuscrit de l'*Allemagne* ? Dans ses « Dix années d'exil » Madame de Staël déclare qu'elle n'a livré à M. de Corbigny « qu'une mauvaise copie ». Il ne semble donc pas douteux que le manuscrit de l'*Allemagne* conservé depuis plus d'un siècle dans les archives du château de Coppet est bien le manuscrit original. C'est l'écriture de Madame de Staël, son gros papier de cuisine cousu par cahiers, ses phrases de premier jet écrites en zig-zags sans point ni majuscule et dont les surcharges et ratures sont si nombreuses que le texte est par endroits illisible. Il existe heureusement à Coppet une copie peut-être de la main de Miss Randall[1], qui permet de collationner les passages difficiles.

1. Miss Randall était une anglaise que Mme de Staël avait choisie comme institutrice pour sa fille, et qui devint son amie et sa collaboratrice.

Un chapitre du livre de l'*Allemagne* pouvait surtout mécontenter Napoléon : « C'est le fameux portrait d'Attila, habilement intercalé à propos des tragédies de Werner et trop ressemblant pour ne pas attirer l'attention de l'Attila moderne. Dans le manuscrit de Coppet tout ce chapitre est attaché par une grosse épingle et la page incriminée est cornée.

Le texte officiel du « portrait d'Attila », texte que l'on peut lire dans toutes les éditions imprimées de l'*Allemagne*, y compris les exemplaires d'épreuves sauvés du pilon, est un peu différent de celui du manuscrit de Coppet. Mais il existe un autre texte dans lequel les allusions sont plus claires et les traits principaux du caractère d'Attila soulignés sans ménagement. Ce texte nous est connu par une brochure qu'Aimé Martin [1] publia en 1814 après en avoir donné lecture dans une séance de « l'Athénée ». S'agit-il d'un texte primitif de l'*Allemagne* [2] ? Madame de Staël écrivant à Villers le 6 avril 1814, pour le remercier d'un compte rendu du livre lui dit : « Je vous remercie de votre extrait qui est digne de vous, mais je suis fâchée que n'ayez pas lu l'ouvrage tel qu'il est. Les feuilles de Benjamin ne sont qu'un brouillon ». Madame de Staël aurait donc confié à Benjamin Constant le brouillon de l'*Allemagne*. Ces feuilles sont-elles celles qu'Aimé Martin a eues sous les yeux ? Faut-il supposer qu'il a lui-même retouché le texte pour en corser l'intérêt ? Autant d'énigmes dont la discussion fournirait la matière d'une thèse de doctorat. Il nous paraît intéressant de comparer ces textes en soulignant les différences :

Voici d'abord celui du manuscrit de Coppet dans lequel

1. Aimé Martin, né à Lyon en 1781, mort en 1849. Professeur de littérature à l'École Polytechnique, il était en 1815 secrétaire rédacteur à la Chambre des députés. Il avait épousé Mlle Pelleport, veuve de Bernardin de Saint-Pierre.

2. Le *Portrait d'Attila*, suivi d'une *Epitre à M. de Saint-Victor*, Paris, rue de Seine n° 12, 1814.

nous avons maintenu en les mettant entre parenthèses les mots supprimés par Madame de Staël elle-même :

Texte du manuscrit de Coppet.

«... Enfin il paraît ce terrible Attila au milieu des flammes de la ville consumée, il s'assied sur les murs des palais qu'il vient de renverser et semble à lui seul chargé (de remplir) d'accomplir l'œuvre des siècles en un jour. Il a comme une sorte de superstition sur lui-même, il est son culte, il croit en lui, il se regarde comme (chargé des vengeances) l'instrument des décrets du ciel, et cette conviction mêle un certain (idée de justice) système d'équité à ses crimes. Il reproche à ses ennemis leurs fautes comme s'il n'en était pas couvert lui-même et comme si la loi de la justice ne dût pas le regarder. (commençait). Il est féroce et neanmoins (susceptible d'être attendri), c'est un barbare (et cependant) généreux, despote et pourtant fidèle à sa promesse.(Il ne sait que la guerre et cependant). Le luxe et les beaux arts lui plaisent comme ses conquêtes, il remplit les fonctions de juge devant la porte de son palais et là il prononce sur les délits dénoncés à son tribunal d'après un instinct naturel qui va plus au fond des actions que les lois abstraites et universelles et condamne un ami coupable de parjure, l'embrasse en pleurant mais ordonne à l'instant même qu'il soit déchiré par les chevaux. Il a l'idée d'une inflexible nécessité et (dans tout il se croit) sa propre volonté lui paraît à lui-même cette nécessité. (Quand il veut) les mouvements de son âme ont une sorte de rapidité de decision qui exclut toute nuance, il semble que cette âme (sa volonté) le porte comme une force physique irrésistiblement et toute entiere dans la direction qu'elle suit. Enfin on amène devant son tribunal un fratricide et comme il a (lui-même) tué son frère (aussitôt) il se trouble et refuse de juger le coupable. Ce n'est pas le remords qui (se saisit d'un tel homme) le saisit. Un tel homme ne se divise pas intérieurement comme Medee, (il ne voit pas le bien pour faire le pire) il ne se partage pas entre les passions et sa conscience, mais une sorte d'emotion confuse (hors du cercle des actions positives) dont il ne se rend pas compte, l'avertit qu'il y a dans

ses souvenirs quelque chose que toute sa puissance ne peut maîtriser. »

Puis voici le texte tel qu'il a paru dans la première édition de l'Allemagne (celle de 1814) et tel qu'il est déjà sur les épreuves de celle de 1810. Nous mettons en regard celui de la brochure de Louis-Aimé Martin. On pourra ainsi mieux se rendre compte des différences considérables entre ces deux citations.

TEXTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE *l'Allemagne*, p. 215.	VARIANTES DANS LE TEXTE DE LA BROCHURE D'AIMÉ MARTIN (Paris, 1814.)
Enfin il paraît, ce terrible Attila, au milieu des flammes qui ont consumé la ville d'Aquilée ; il s'assied sur les ruines du palais qu'il vient de renverser, et semble à lui seul chargé d'accomplir en un jour l'œuvre des siècles. Il a comme une sorte de superstition envers lui-même, il est l'objet de son culte, il croit en lui, il se regarde comme l'instrument des décrets du ciel, et cette conviction mêle un certain système d'équité à ses crimes. Il reproche à ses ennemis leurs fautes, comme s'il n'en avait pas commis plus qu'eux tous ; il est féroce, *et néanmoins c'est un barbare généreux* ; il est despote, *et se montre pourtant fidèle à sa promesse* ; enfin au	il est féroce, *mais c'est un barbare qui veut paraître généreux* ; il est despote, *mais sa fermeté n'est que dans le crime.*

milieu des richesses du monde il vit comme un soldat et ne demande à la terre que la jouissance de la conquérir.

(passage supprimé).

Attila remplit les fonctions de juge sur la place publique, et là il prononce sur les délits portés devant son tribunal d'après un instinct naturel, qui va plus au fond des actions que les lois abstraites dont les décisions sont les mêmes dans tous les cas. Il condamne son ami, capable de parjure, *l'embrasse en pleurant, mais ordonne qu'à l'instant il soit déchiré* par des chevaux ; l'idée d'une nécessité inflexible le dirige, et sa propre volonté lui paraît à lui-même cette nécessité. Les mouvements de son âme ont une sorte de rapidité et de décision qui exclut toute nuance ; il semble que cette âme se porta comme une force physique irrésistiblement et tout entière dans la direction qu'elle suit. Enfin on amène devant son tribunal un fratricide ; et comme il a tué son

L'histoire du *fléau de Dieu* ne présente qu'un trait : la destruction. Un seul homme multiplié par ceux qui lui obéissent, remplit d'épouvante l'Asie et l'Europe. Quelle image gigantesque de la volonté absolue ce spectacle n'offre-t-il pas.

Souvent il remplit les fonctions de juge ; il veut faire croire à son génie plus qu'à sa justice, et cependant il est juste toutes les fois qu'il s'agit de verser du sang.

Il condamne son ami coupable de parjure, *l'embrasse* et ordonne qu'à l'instant il soit déchiré par des chevaux ; l'idée d'une nécessité inflexible le dirige, et sa propre volonté lui paraît à lui-même cette nécessité. Les mouvements de son âme ont une sorte de rapidité et de décision qui exclut toute nuance ; il semble que cette âme se porte comme une force physique...

frère [1], il se trouble, et refuse de juger le criminel. Attila, malgré ses forfaits, se croyait chargé d'accomplir la justice divine sur la terre, et, prêt à condamner un homme pour un attentat pareil à celui dont sa propre vie a été souillée, quelque chose qui tient du remords le saisit au fond de l'âme.

Aimé Martin ajoute : « Tel est le *portrait d'Attila* dans lequel le tyran de la France crut se reconnaître, et qui fit supprimer tous les exemplaires du bel ouvrage sur l'*Allemagne* de Mme de Staël Holstein ». On comprend que Napoléon ne fut pas très flatté d'être ainsi comparé au « fléau de Dieu ». Il aurait peut-être été plus habile de ne pas avoir l'air de comprendre et de fermer les yeux. Plus tard à l'île d'Elbe, il écrit à son frère Joseph « Il n'y a pas jusqu'au dernier ouvrage de Mme de Staël que les censeurs ne m'aient fait prohiber. Je l'ai lu, il n'y a pas une pensée qui dût le faire défendre ». Pourtant ce ne sont pas les censeurs, c'est bien lui-même qui a ordonné la destruction du manuscrit de l'*Allemagne*. Ce livre, dit avec raison M. Gautier, « reste le monument le plus audacieux qui ait été dressé en ce temps contre la puissance d'un homme, contre l'esprit de cet homme ». L'empereur sait combien est fragile cette puissance acquise au prix de tant de sang et de tant de haine. Il a peur de Mme de Staël ; il a peur qu'un livre écrit par une femme ne révèle à l'Europe ce que les Français n'osent pas dire. Il pressent l'avenir de l'idée nouvelle contenue dans ce livre, l'idée que « ces grands individus qu'on

1. Mme de Staël fait sans doute ici allusion à l'assassinat du duc d'Enghien.

appelle les nations » ont droit au respect de leur langue, de leurs sentiments et de leurs mœurs et que « la soumission d'un peuple à un autre est contre nature ». Or il craint les idées contre lesquelles la force matérielle ne peut rien. Comme il l'avouait en 1808 à Fontanes : « Fontanes, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde ? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose. Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit... A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit. »

TROISIÈME PARTIE

LE TRIOMPHE

I

Mme DE STAËL EN EXIL. — PUBLICATION DU LIVRE. — CE QU'IL CONTIENT.

Dans les derniers jours d'octobre 1810, Mme de Staël doit donc regagner Coppet, évitant Lyon pour ne pas compromettre son ami Jordan ; elle est définitivement condamnée à la solitude... Les séjours à Coppet provoquaient jadis une grande animation dans le château et dans le voisinage. Mme de Staël y était entourée d'une cour nombreuse, et l'on aurait pu croire que la royauté qui s'était peu de temps auparavant éteinte à Ferney avait repris un nouvel éclat en passant dans les mains de Corinne. Elle avait fait à Coppet un long séjour en 1805, à son retour d'Italie. On y jouait la comédie ; Benjamin Constant y prenait des rôles ; on inscrivait au répertoire *Alzire*, *Mahomet*, et les pièces trop oubliées que Mme de Staël composait elle-même. Chateaubriand vint lui rendre visite et ne parvient pas à s'attendrir sur les malheurs de la châtelaine ! « Qu'était-ce à mes yeux que cette infélicité de vivre dans ses terres avec les conforts de la vie ? Qu'était-ce que le malheur d'avoir de la gloire, des loisirs, la paix dans une riche retraite à la vue des Alpes, en comparaison de ces mille victimes sans pain, sans

nom, sans secours, bannis dans tous les coins de l'Europe ?... » Il est vrai qu'il ajoutait plus tard : « Ne disputons à personne ses souffrances, il est des douleurs comme des patries : chacun a la sienne ».

En 1809, après le second voyage en Allemagne, Coppet devient de plus en plus cosmopolite ; là se rencontrent Guillaume Schlegel, Benjamin Constant, le comte de Sabran, Sismondi, Bonstetten, le prince royal de Bavière, Mlle Mendelssohn, le poète danois Adam Oehlenschlager, et enfin une silhouette étrange, celle de Zacharias Werner qui, le nez perpétuellement barbouillé de tabac, se croit prophète et directement inspiré de Dieu. Il n'est peut-être pas sans influence sur la lente évolution de l'esprit de Coppet. Par l'intermédiaire de Zacharias Werner et de Mme de Krüdener le grand courant de mysticisme qui parcourt l'Europe au début du XIXe siècle va toucher Coppet. Mme de Krüdener a entrepris la conversion de Mme de Staël. « Il faut abandonner Mme de Staël à Dieu, elle ne pourra se dérober à lui ». A la fin de 1810, Coppet n'est plus qu'un congrès des religions. Ce sont de graves et interminables entretiens entre Schlegel, Mathieu de Montmorency, Langallerie, M. de Divonne, le baron de Vogt, le pasteur Moulinié. Benjamin Constant va d'une théorie à l'autre et médite son grand ouvrage sur le *paganisme romain* avec lequel il compte atteindre la gloire. Mais ces discussions toutes philosophiques ne rassurent pas les persécuteurs de Mme de Staël et le vide se fait peu à peu autour d'elle. Le préfet du Léman M. de Barante, suspect de complaisance, avait été destitué. Le nouveau préfet Capelle, essaya de convertir Mme de Staël à la cause de l'empereur, et par la persuasion, d'en tirer des louanges. La naissance du roi de Rome fournissait une excellente occasion. Mme de Staël excédée se borna à dire qu'elle lui souhaitait une bonne nourrice !

Dès lors Capelle et Mme de Staël entrent en conflit.

A peine se trouve-t-elle aux eaux d'Aix en 1811 qu'elle reçoit l'ordre de regagner Coppet. Sur l'ordre du duc de Rovigo, Capelle lui interdit les pays réunis à la France, il lui conseille même de ne pas voyager en Suisse, et de ne pas s'éloigner de Coppet de plus de deux lieues. Elle était prisonnière. De plus Schlegel est invité « d'une manière pressante » à quitter la Suisse. Bientôt ce fut un crime contre l'empereur que d'aller simplement visiter l'exilée. Mathieu de Montmorency s'étant rendu coupable de ce crime trouve au retour d'un séjour à Coppet un ordre qui l'interne dans une ville du centre de la France. Mme Récamier veut à tout prix revoir son amie ; malgré les adjurations de son entourage elle part le 23 août 1811. Mme de Staël est terrifiée des suites de cette audace et c'est avec des « convulsions et des larmes » qu'elle la voit entrer dans le château où son arrivée était toujours une fête. Mme Récamier n'y passe que 24 heures. Au retour elle s'arrête à Dijon et apprend qu'il lui est désormais interdit d'approcher Paris à moins de 40 lieues : « Je ne puis vous parler, écrit Mme de Staël à Mme Récamier, je me jette à vos pieds, je vous supplie de ne pas me haïr ! » Capelle cependant écrit à l'empereur : « Le deuil est à Coppet. Tant mieux ; c'est une leçon de plus ». A Coppet même se trouve en permanence un agent secret qui rend compte des moindres actes de Mme de Staël ; on organise la terreur autour d'elle. Quiconque l'approche est frappé ; toutes ses lettres sont décachetées par la police. Une lettre d'Elzéar de Sabran ayant été interceptée, son auteur est enfermé à Vincennes sans jugement. Capelle répand le bruit qu'on va mettre un corps de garde au bout de l'avenue qui conduit au château. Mme de Staël commence à craindre pour elle-même. La situation devient intolérable et il n'y a plus qu'à fuir.

En vérité Mme de Staël serait depuis longtemps partie si elle n'avait rencontré dès son retour en Suisse un jeune officier âgé de 22 ans qui s'éprit follement d'elle et par-

vint à se faire aimer. Ce roman suprême dans une période si agitée de la vie de Mme de Staël ne laisse pas que d'être assez surprenant. Il faut cependant se rendre compte des circonstances et de l'atmosphère romantique de l'époque. Jean Rocca appartenait à une vieille famille patricienne de Genève. Il avait reçu une bonne éducation, puis s'était contre la volonté de ses parents, engagé dans l'armée impériale. Il avait fait la guerre en Allemagne, puis en Espagne, où il s'était conduit en héros et avait été gravement blessé. Sa jeunesse, sa charmante figure, son esprit chevaleresque le rendaient très sympathique. Mme de Staël fut touchée des sentiments qu'il osa lui exprimer. Elle était elle aussi meurtrie, lasse, découragée. Jean Rocca se fit son chevalier servant et échangea avec elle au printemps de 1811, une solennelle promesse de mariage. De cette union secrète, que les enfants de Mme de Staël eux-mêmes ignorèrent longtemps, naquit un garçon, le petit Alphonse, venu au monde le 7 avril 1812. Ce fut le moment choisi par Capelle pour réitérer ses menaces. A peine remise et convaincue que la prison l'attend, Mme de Staël se décide enfin à fuir, laissant le nouveau-né en nourrice chez un pasteur à Longirod. Le 23 mai, à deux heures après midi, elle monte en voiture accompagnée de sa fille Albertine et d'Auguste, son fils aîné, comme pour aller en promenade. Tout est si bien combiné que la police ne soupçonne quelque chose que le 2 juin. Or le 6 juin on apprend avec stupeur que Mme de Staël est à Vienne ! C'est l'exil, mais c'est aussi la liberté !

Encore toute étourdie de son audacieuse équipée, Mme de Staël se retrouve pour la seconde fois en Autriche. Mais depuis 1808 que de changements ! L'Autriche officielle, contrainte par les circonstances, était entrée dans l'alliance française. Cependant beaucoup de Viennois patriotes appelaient de leurs vœux le dissolution de cette alliance contre nature qui avilissait l'état et la nation. Dans ce milieu les idées de Mme de Staël trouvent encore

un écho. Les persécutions dont elle est victime, la suppression du livre de l'*Allemagne*, la font accueillir le plus favorablement du monde. Mais au bout de peu de temps le gouvernement autrichien, inquiet des conséquences de son hospitalité, la fait surveiller. On la suit à pied, à cheval, en cabriolet. L'inséparable Rocca, malgré ses blessures, compte toujours comme officier dans l'armée française. Sa situation militaire n'est pas nette et il risque à tout instant d'être réclamé par les autorités compétentes et sans doute fort mal traité. On conseille à Mme de Staël de ne pas le présenter dans la société. Décidément l'Autriche n'est pas encore le pays idéal, il faut aller plus loin.

Mme de Staël se décide à gagner la Russie fuyant devant Attila et la grande armée. Il faut lire dans les *Dix années d'exil* le récit mouvementé de cet extraordinaire voyage. On a peine à croire à la réalité d'une pareille aventure. Les étapes en sont cependant notées avec la plus grande précision, et malgré la rapidité de sa course Mme de Staël nous donne sur le peuple russe des vues singulièrement pénétrantes. Dès son arrivée à Pétersbourg elle dîne avec le Baron de Stein chez le comte Orlof. Après dîner elle lit quelques pages de son *Allemagne*. « Elle a sauvé, dit Stein, un exemplaire des griffes de Savary, et le fera imprimer en Angleterre ». Elle lit le fameux passage sur l'enthousiasme, et tous, en l'écoutant, sentent battre leur cœur et rêvent de délivrance. Tous les vaincus se groupent autour d'elle, on acclame en elle l'ennemie de Napoléon. La famille impériale de Russie la reçoit à merveille et l'empereur Alexandre lui accorde deux entrevues. Agé de 30 ans, habile et chevaleresque, il la conquiert, la traite en homme d'Etat, se sert d'elle pour préparer l'entrevue d'Abo avec Bernadotte de qui il souhaitait le concours. Elle est heureuse de jouer enfin un véritable rôle politique.

Il faut pour se faire une idée des intrigues auxquelles elle est, à cette époque, plus ou moins volontairement,

mêlée, avoir lu sa correspondance encore inédite avec Guillaume Schlegel. Bernadotte, devenu par adoption Prince royal de Suède, ne prétendait à rien de moins qu'à la couronne de France. Il lui était très important de s'assurer l'appui du Tsar Alexandre et aussi celui de Mme de Staël. Ne dira-t-on pas quelques mois plus tard ? « Il n'y a que trois puissances en Europe : « L'Angleterre, la Russie et Mme de Staël ! » Le séjour de Mme de Staël à Stockholm, où elle arrive en septembre 1812, ne sera pas sans influence sur la suite des événements historiques qui vont se précipiter jusqu'en 1815. Bernadotte accueille Mme de Staël avec la plus grande bienveillance. Sans tarder il s'attache Auguste de Staël comme aide de camp et Guillaume Schlegel comme secrétaire particulier. Albert de Staël s'engage dans l'armée Suédoise au service de son pays. Tous se sentent renaître et impatients d'agir. Le 16 octobre 1812 Mme de Staël fait à la Cour de Suède une nouvelle lecture de son chapitre sur « L'enthousiasme ». Schlegel publie en janvier 1813 sa brochure sur « Le système continental » où l'on reconnait si bien les idées et le style de Mme de Staël que personne n'hésite à la lui attribuer. Mme de Staël s'en défend mais médite bien d'autres choses. Elle commence à rédiger ses *Dix années d'exil* et les *Considérations sur la Revolution française*. Surtout elle n'abandonne pas son projet de publier *De l'Allemagne*.

La Princesse Radzivill lui écrit de Berlin le 25 avril 1813 : « J'attends avec une vive impatience le moment de vous revoir, et j'apprends avec une joye extrême l'existence de l'ouvrage que j'ai si souvent regretté. Hâtez-vous de l'imprimer ; mais faut-il pour cela aller jusqu'à Londres ? Ne pourriez-vous pas envoyer quelqu'un ici, ou charger ici quelqu'un de l'impression en suivant aussitôt que les circonstances vous permettraient de le faire sans danger ? »[1].

1. Archives de Broglie. Texte original en français.

Mme de Staël a bien quelque idée d'aller à Berlin mais il y a encore trop de risques. Puis elle est loyale et se croit liée par la promesse que Napoléon lui a arrachée, de ne point publier son livre sur le continent. Elle refuse donc la proposition que lui fait Campe, un éditeur de Hambourg, et se décide enfin à partir pour Londres. Le climat de la Suède l'éprouve, l'exil lui pèse, c'est en Angleterre qu'elle espère trouver un refuge contre sa propre inquiétude. Cependant toutes ses pensées se portent vers cette Allemagne où combat son fils Albert et où se joue le sort de l'Europe : « Elle vivait, dit Lady Blennerhassett [1], dans une perpétuelle émotion, les regards fixés sur les plaines de l'Allemagne du Nord où devait s'achever l'œuvre de délivrance, et pourtant toujours impressionnée quand elle entendait parler de défaite de la France. » Mme de Staël écrivait à Mme Frederika Brun : « Les français n'étaient point faits pour être ainsi détestés. Sans un Corse ils seraient restés ce qu'ils sont. Mais ils ont réduit l'Europe au point de voir dans les Kalmouckes des libérateurs ! Quels singuliers professeurs d'idées libérales que les cosaques ! Mais qu'ils soient les bienvenus s'ils rendent à chaque nation comme à chaque homme son individualité naturelle ? » [2]. Tout n'est-il pas bien changé en Allemagne depuis dix ans ? Si Mme de Staël ne se hâte pas de publier son livre, on ne saura bientôt plus de quel peuple elle a voulu parler. Ce grand corps amorphe s'anime et attire à lui toutes les âmes généreuses. Une lettre que Mme de Staël reçoit de Frédéric Ancillon est bien caractéristique. Ancillon est comme Villers un lorrain de double culture. Il aime la France et serait français si l'édit de Nantes n'avait éloigné sa famille du Pays Messin où elle était très estimée. Son père et son grand père sont nés à Metz et c'est par hasard que lui-même est

1. Lady Blennerhassett : *Mme de Staël et son temps*, III, 473.
2. Lettre à Frederika Brun, citée par Lady Blennerhassett.

né à Berlin. Allemand par l'éducation il est français par l'esprit. A la suite d'un séjour qu'il a fait à Paris en 1789 il a publié des *Lettres* très élogieuses sur la France mais cela ne l'empêche pas de se sentir prussien en 1813.

« Je suis prussien bien plus par le sentiment que par la naissance et je fais gloire de l'être car jamais on n'aura à rougir d'appartenir au peuple de Frédéric, et mes concitoyens ont été opprimés sans être asservis ; ils ont été libres jusque dans les fers. Ce qu'ils font dans ce moment, prouve du reste qu'ils ont conservé le feu sacré. L'indépendance et la gloire de mon pays a été ma première passion et sera la dernière ; l'un et l'autre sont inséparables de l'affranchissement de l'Allemagne et la noble nation qui l'habite n'est pas faite pour recevoir des lois de l'étranger. Je n'ai jamais cessé de faire des vœux pour le renaissement de la liberté germanique.... Après cette profession de foi politique c'est à vous de juger, Madame, si mon nom déshonnoreroit votre livre... Dans tous les cas vous me permettrez de me réjouir de la publication de votre ouvrage, de l'attendre avec impatience et de me féliciter en ma qualité d'allemand de ce que l'Allemagne recevra l'hommage de votre génie dans le moment où elle en sera le plus digne. Le salut de votre livre est une première victoire de l'Allemagne sur ses ennemis et cette bonne fortune est l'heureux augure de ses succès [1] ».

Gœthe donne aussi son opinion dans une lettre à Mme de Grotthuss, datée du 17 février 1814 :

« Dans le monde actuel, le livre produit un effet étonnant. *S'il avait existé plus tôt, on lui aurait imputé une influence sur les grands événements qui viennent d'avoir lieu* ; mais maintenant il reste là comme une prophétie et un appel tardifs à la destinée, il semble même avoir été écrit il y a nombre d'années. Les Allemands s'y reconnaîtront à peine, mais ils y trouveront l'appréciation la plus exacte de l'attitude décisive qu'ils ont prise. S'ils pouvaient à cette occasion élargir leur connaissance

1. Archives de Broglie. Texte original en français.

d'eux-mêmes et faire le second pas en avant, c'est à dire reconnaître réciproquement leurs mérites au lieu de continuer éternellement à se contrecarrer dans la science et dans l'art, ainsi qu'ils l'ont fait jusqu'ici ; s'ils pouvaient enfin agir de concert et, après avoir triomphé de l'oppresseur étranger, triompher aussi à l'intérieur de l'esprit de parti qui les met jalousement aux prises les uns avec les autres, nul peuple vivant, alors, ne les égalerait jamais. »

En effet, le patriotisme allemand grandissait dans l'ombre pendant que Mme de Staël écrivait son œuvre, avant les grands éclats de 1813 : il y avait entre le livre et son objet cette sorte de prescience qui est le fait du génie, cette liaison secrète grâce à laquelle le phénomène et sa description apparaissent, quoique indépendants, ainsi que deux foyers allumés à la même minute par la même main. Mme de Staël, qui en était restée à ses impressions d'avant Iéna, à Weimar, à la cour de Charles-Auguste, avait appelé une Allemagne idyllique et rêveuse ausent iment de ses puissances profondes et voici que soudain brûlait dans tous les cœurs l'amour de la patrie allemande.

Mme de Staël retrouve à Londres un Anglais qu'elle a déjà rencontré à Weimar quelques années auparavant : Henry Crabb Robinson. Il se charge de négocier avec l'éditeur Murray la publication définitive du livre *De l'Allemagne*. Murray se décide à acquérir le manuscrit pour le prix de quinze mille guinées. Mme de Staël ajuste à l'ouvrage une préface de plusieurs pages qui pour le grand public, en augmente beaucoup l'intérêt. L'auteur y décrit les persécutions dont elle a été victime, et l'étrange odyssée de son manuscrit à travers l'Europe. Elle y donne le texte de la lettre du Duc de Rovigo que nous avons cité, puis elle fait une rapide esquisse des événements récents venus confirmer la thèse de son livre, et termine par un appel à l'indépendance : « La soumission d'un peuple à un autre est contre nature. Qui croirait maintenant à la possibilité d'entamer l'Espagne,

la Russie, l'Angleterre, la France ? Pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'Allemagne ?... L'indépendance de l'âme fondera celle des états. » Mme de Staël entend tirer le meilleur parti des circonstances. La préface est publiée à part en Allemagne dès 1813 sous forme de brochure ayant pour titre *Verbannung aus Frankreich* afin de bien faire ressortir que l'ouvrage entier est le fruit de son « exil hors de France ». Schlegel ne peut être accusé d'avoir inspiré cette préface car il envoie aussitôt ses critiques. Il écrit du Hanovre étant toujours au service de Bernadotte : «... Votre préface est charmante et pleine de finesse. Cependant il me semble que vous rendez un peu faiblement justice aux allemands. Que de traits il y aura à raconter de cette guerre ! A présent que nous avons acquis les deux qualités qui nous manquaient ; le sentiment de l'Union nationale, la faculté de l'action. Nous allons devenir grands et faire des choses étonnantes ! Vous voyez que la question sur la frontière du Rhin est décidée par le fait. Ce beau fleuve va relever ses cornes altières, ayant secoué le joug des forteresses françaises et ne voyant plus depuis le mont Albula jusqu'à l'Océan sur ses deux rives que des peuples unis par une confédération libre comme ils le sont par le sang et par la langue » [1].

C'est Schlegel qui s'occupe avec le plus de zèle des premières traductions du livre. Il écrit encore de Zerbot le 29 septembre 1813. « Chère amie, un des libraires les plus distingués de Berlin et en même temps un homme fort instruit M. Hetzig (cousin de Mme d'Arnstein à Vienne) met un grand prix à pouvoir publier le premier une traduction de votre ouvrage sur l'Allemagne. Mme de La Motte Fouqué s'est engagée à ce travail, elle écrit une prose élégante et pure. M. Hetzig désire avoir les volumes à mesure qu'ils sortent de l'imprimerie et avant même que la publication ne soit faite en Angleterre. Je ne sais

1. Archives de Broglie. Texte original en français.

si votre libraire consentira à cela, mais je puis bien m'engager en son nom qu'il ne sera fait aucun autre usage de l'original que la traduction. Elle en sera d'autant meilleure si on peut la faire à loisir. Quoique vous fassiez vous n'échapperez pas à vos traducteurs. Aussitôt que des exemplaires seront parvenus sur le continent ils se jetteront sur leur proie. Il vaut mieux donner la préférence à des personnes qui mettent de l'ambition à bien faire [1] ».

On peut prévoir que le livre aura un succès immense et Mme de Staël est en droit d'espérer qu'après tant de vicissitudes elle va jouir en paix de son triomphe. Mais il est écrit que le malheur s'attachera à elle chaque fois qu'elle sera sur le point d'atteindre son but. Elle reçoit à la fin de juillet une affreuse nouvelle. Son fils Albert, vaillant soldat mais tête brûlée, a succombé dans un duel absurde contre un officier de cosaque. Schlegel annonce ce drame à la pauvre mère avec toutes sortes de ménagements sans parvenir à en atténuer l'horreur. C'est voilée de noir et dans un état de complet affaissement physique et moral que Mme de Staël verra enfin sortir des presses le monument impérissable qui a fait sa gloire et son tourment et sur lequel la postérité la jugera.

*
* *

Le livre de Mme de Staël révélait l'Allemagne aux Français : il la révélait aussi aux Allemands. Mme de Staël, même lorsqu'en ses considérations elle semble loin de la politique, est coupable aux yeux de Napoléon de s'intéresser à une puissance étrangère et de lui fournir des motifs d'enthousiasme ; son rôle ne serait-il pas au contraire, si elle était bonne patriote, d'apporter des armes à l'empereur contre ses ennemis. L'idée même de se

1. Archives de Broglie. Texte original en français.

livrer à des discours sur cette puissance démembrée, d'étudier son histoire, n'aurait jamais dû se présenter à son esprit ; à plus forte raison, comment admettre qu'elle montre dans la grandeur passée les présages du développement futur, qu'elle rappelle à la nation allemande toute sa culture et toute sa vie indépendante ? Pour Napoléon, qui ne soumet pas sa pensée à des fins d'hégémonie politique est antifrançais ; pour Mme de Staël, qui détermine son jugement d'après ces calculs d'opportunité, et non d'après la vérité des choses, abdique la dignité humaine.

Depuis plus de cent ans, et malgré les catastrophes qui ont bouleversé le monde, le livre de Mme de Staël a résisté. Si l'on veut savoir quelle impression l'Allemagne du temps classique pouvait exercer sur un esprit par ses poètes et ses philosophes, ses écrivains et ses savants, sa situation politique et sociale, on ne la trouvera nulle part rendue avec plus de vie et de frémissement que dans l'Allemagne. Jamais un étranger n'avait su décrire cette grande nation avec tant de sympathie, et en sachant si intelligemment rejeter au second plan les préjugés de sa propre race. Ce serait une injustice que d'étouffer Mme de Staël sous un pur éloge littéraire : si l'on se reporte aux obstacles de la langue, à l'extrême difficulté de prendre pied dans ce domaine inconnu, aux barrières inévitables qui s'élèvent devant l'étranger même le mieux accueilli ; si l'on songe à l'abondance des richesses qui s'offraient pêle-mêle à ce premier observateur, et au temps relativement si bref dont il disposait pour les classer, on mesure les mérites avec plus d'équité ; il s'agissait d'une véritable exploration ; et là en effet éclate le don que Mme de Staël ne cessa de manifester durant le cours de sa vie, et qui nous semble l'un des caractères essentiels de son génie : l'aptitude à l'action. Les paroles de Mme de Staël sont des faits et son livre est un geste.

La facilité dont nous jouissons aujourd'hui nous abuserait aisément. Faisons un effort pour nous imaginer

dans une époque où notre crédit, nos richesses, notre liberté et peut-être notre existence se trouvent à la discrétion d'un maître qui nous brisera si nous lui résistons, sans que personne puisse même s'interposer ; imaginons encore que ce maître est avide de fortifier son pouvoir par des conquêtes militaires, que la voix de la nécessité a fait taire en lui la voix de la justice, et qu'il considère tout naturellement comme des ennemis de lui-même et de l'état ceux qui refusent de seconder selon leurs forces son effort ambitieux ; c'est seulement alors que nous pourrons comprendre quelle indépendance d'esprit et quel courage il a fallu à une femme pour rappeler, à ce conquérant menaçant et victorieux, que les plus grandes victoires ne se remportent pas sur des champs de bataille, et que les plus brillants empires terrestres s'anéantissent un jour devant l'empire de la pensée. Et sous un empereur fort, elle déniait toute valeur morale à la force. « Ce n'est sûrement pas pour assurer quelques avantages de plus à quelques jours d'existence et retarder un peu la mort de quelques incroyants, que la conscience et la religion nous ont été données. C'est pour que des créatures en possession du libre arbitre choisissent ce qui est juste en sacrifiant ce qui est profitable, préfèrent l'avenir au présent, l'invisible au visible, et la dignité de l'espèce humaine à la conservation même des individus. Les individus sont vertueux quand ils sacrifient leur intérêt particulier à l'intérêt général, mais les gouvernements sont à leur tour des individus qui doivent immoler leurs avantages personnels à la loi du devoir. Si la morale des hommes d'état n'était fondée que sur le bien public, elle pourrait les conduire au crime, si ce n'est toujours, au moins quelquefois, et c'est assez d'une seule exception justifiée pour qu'il n'y ait plus de morale dans le monde ; car tous les principes absolus sont vrais ; si deux et deux ne font pas quatre, les plus profonds calculs de l'algèbre sont absurdes ; s'il y a dans la théorie un seul cas où l'homme doive

manquer à son devoir, toutes les maximes philosophiques et religieuses sont renversées, et ce qui reste n'est que de la prudence ou de l'hypocrisie. »

Certes, dans l'*Allemagne*, Mme de Staël a commis des erreurs, et l'une des plus évidentes se révèla dans le temps même qui sépara la rédaction du manuscrit de sa publication : « Ces sectes philosophiques et religieuses, écrivait-elle, qui sous divers noms ont existé en Allemagne, n'ont presque point eu de rapport avec les affaires politiques ; et le genre de talent nécessaire pour entraîner les hommes à des résolutions vigoureuses, s'est rarement manifesté dans ce pays. On peut discuter sur la philosophie de Kant, sur les questions théologiques, sur l'idéalisme et l'empirisme, sans qu'il en résulte jamais rien que des livres ». Elle n'avait pas prévu la violente révolte qui sur l'appel même des intellectuels, allait dresser toute l'Allemagne contre l'envahisseur.

Toujours attirée par les rapports sociaux, elle a remarqué une division de classes plus prononcée que partout ailleurs ; mais « la bonhomie se mêle à tout en Allemagne, même à l'orgueil aristocratique ; et les différences de rang se réduisent à quelques privilèges de cour, à quelques assemblées qui ne donnent pas assez de plaisir pour mériter de grands regrets : rien n'est amer, dans quelque rapport que ce puisse être, lorsque la société, et par elle le ridicule, a peu de puissance. Les hommes ne peuvent se faire un véritable mal à l'âme que par la fausseté ou la moquerie ; dans un pays sérieux et vrai, il y a toujours de la justice et du bonheur..... Les Allemands, à quelques exceptions près, sont peu capables de réussir dans tout ce qui exige de l'adresse et de l'habileté ; tout les inquiète, tout les embarrasse et ils ont autant besoin de méthode dans les actions que d'indépendance dans les idées. Eux qui ne peuvent souffrir le joug des règles en littérature, voudraient que tout leur fût tracé d'avance en fait de conduite ; ils ne savent pas traiter avec les hommes ; et

moins on leur donne à cet égard l'occasion de se décider par eux-mêmes, plus ils sont satisfaits. Les institutions politiques peuvent seules former le caractère d'une nation ; la nature du gouvernement de l'Allemagne était presque en opposition, avec les lumières philosophiqes des Allemands. De là vient qu'ils réunissent la plus grande audace de pensée au caractère le plus obéissant. La prééminence de l'état militaire et les distinctions de rang les ont accoutumés à la soumission la plus exacte dans les rapports de la vie sociale : ce n'est pas servilité, c'est régularité en eux que l'obéissance ; ils sont scrupuleux dans l'accomplissement des ordres qu'ils reçoivent, comme si tout ordre était un devoir. »

A l'Allemagne du Nord, habitée par une race active que son climat et son sol habituent aux privations, Mme de Staël oppose l'Allemagne du midi qui « se maintient dans un état de bien être monotone, singulièrement nuisible à l'activité des affaires comme à celle de la pensée ». Oui en Autriche, Mme de Staël est surtout frappée par la souveraineté de la routine, qui règne partout, et par la survivance anachronique de temps et de modes passées. Venue en voyage d'études pour s'entretenir avec les Allemands de choses d'Allemagne, Mme de Staël trouve des gens qui en étaient encore à des anecdotes de Louis XIV, et à des plaisanteries en langue française que les Parisiens avaient abandonnées depuis des siècles ; tout au contraire, pense-t-elle, « la véritable force d'un pays, c'est son caractère naturel, et l'imitation des étrangers, sous quelque rapport que ce soit, est un défaut de patriotisme », et c'est dans la mesure où le caractère allemand se révèle en son originalité qu'il plaît à Mme de Staël : « On ne saurait s'imaginer en France à quel point les lumières sont répandues en Allemagne. J'ai vu des aubergistes, des commis de barrière, qui connaissaient la littérature française. On trouve dans les villages des professeurs de grec et de latin. Il n'y a pas de petite ville qui ne

renferme une assez bonne bibliothèque, et presque partout on peut citer quelques hommes recommandables par leurs talents et par leurs connaissances. Si l'on se mettait à comparer sous ce rapport les provinces de France avec l'Allemagne, on croirait que les deux pays sont à trois siècles de distance l'un de l'autre, Paris réunissant dans son sein l'élite de l'empire, ôte tout intérêt à tout le reste ». Picard en France, Kotzebue en Allemagne ayant composé chacun une comédie sur les mœurs provinciales, on y voit chez le premier les habitants des petites villes soucieux d'imiter en tout les modes de la capitale, chez le second, les bourgeois fiers du lieu qu'ils habitent, et prêts à le juger incomparable. « La différence des ridicules donne toujours l'idée de la différence des mœurs. En Allemagne, chaque séjour est un empire pour celui qui y réside ; son imagination, ses études ou seulement sa bonhomie, l'agrandissent à ses yeux ; chacun y sait tirer de soi-même le meilleur parti possible... Les hommes distingués d'Allemagne, n'étant point rassemblés dans une même ville, ne se voient presque pas et ne communiquent entre eux que par leurs écrits ; chacun se fait sa route à soi-même, et découvre sans cesse des contrées nouvelles dans la vaste région de l'antiquité, de la métaphysique et de la science. Ce qu'on appelle étudier en Allemagne est vraiment une chose admirable ; quinze heures par jour de solitude et de travail, pendant des années entières, paraissent une manière d'exister toute naturelle ; l'ennui même de la société fait aimer la vie retirée ».

Derrière cette instruction un peu lourde se cache cette poésie intime et cette bonhomie de l'âme, la *Gemüthlichkeit*, dont le nom même n'a pas d'équivalent dans notre langue : « Les habitants des villes et des campagnes, les soldats et les laboureurs, savent presque tous la musique ; il m'est arrivé d'entrer dans de pauvres maisons noircies par la fumée de tabac, et d'entendre tout à coup non

seulement la maîtresse, mais le maître du logis, improviser sur le clavecin comme les Italiens improvisent en vers. L'on a soin presque partout que les jours de marché, il y eut des joueurs d'instruments à vent sur le balcon de l'hôtel de ville qui domine la place publique : les paysans des environs participant ainsi à la douce jouissance du premier des arts. Les écoliers se promènent dans les rues, le dimanche, en chantant les psaumes en chœur ». Passage qui inspira, ainsi que quelques autres du même ordre, les plus violentes critiques contre Mme de Staël, les Allemands, race complexe, unissant à cette douceur la violence ; chaque fois que la violence se montra, on accusa Mme de Staël d'avoir mal compris et d'être dangereuse : car on admet malaisément dans un individu ou dans une société l'existence de principes opposés. Si Mme de Staël voit parfois en beau, ceux qui n'observent que le pire auraient tort de se croire plus près de la vérité.

Mme de Staël est allée d'instinct aux œuvres de valeur de la littérature allemande, et pourtant, chez les Allemands eux-mêmes, la division régnait, les plus grands n'étaient pas toujours mis à leur place. Frédéric II avait publié en 1780 une *Dissertation sur la langue allemande, les défauts qu'on peut lui reprocher, les causes de ces défauts et les moyens de les corriger*. Il y écrit par exemple à propos de *Goetz de Berlichingen* : « Voilà encore un *Goetz de Berlichingen* qui paraît sur la scène, détestable imitation de ces mauvaises pièces anglaises, et le parterre applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes ». Les mauvaises pièces anglaises sont les pièces de Shakespeare. De Goethe, vers la même époque, Lessing disait que si jamais il arrivait au bon sens « il ne serait pas beaucoup plus qu'un homme ordinaire ». Klopstock n'avait que mépris pour Goethe et Schiller et travestissait leurs noms en Gothe (Goth) et Schüler (écolier).

Sans s'arrêter à ces divergences, Mme de Staël va droit

saluer les génies. Elle témoigne de la plus grande admiration pour Goethe et adresse à son œuvre de justes louanges. Elle fait pourtant des réserves sur Faust : cette pièce n'est pas un bon modèle. Soit qu'elle puisse être considérée comme l'œuvre du déclin de l'esprit ou de la satiété de la raison, il est à désirer que de telles productions ne se renouvellent pas. Pour Schiller, Mme de Staël est touchée plus vivement encore, car elle trouve en lui, vivifiée et grandie par la poésie, la pensée libérale qu'elle ne cesse de chérir ; le sens de l'histoire, l'accent pathétique, la puissance dramatique avec laquelle il exprimer son aspiration vers la grandeur et la pureté morales sont autant de dons qui enthousiasment Mme de Staël. A Lessing, elle fait le plus beau et le plus significatif des éloges : grâce à lui « on osa se dire Allemand en Allemagne ». C'est toujours la vue de Mme de Staël, celle des grands esprits libres, capables de s'intéresser seulement dans un peuple ou dans un individu aux caractères essentiels et irremplaçables, avides de les révéler à eux-mêmes, et de libérer des cultures, des pensées, des institutions empruntées, la véritable vie qui se perd sous ces poids inutiles. La nouveauté perpétuelle de la pensée, parce que la pensée est libre et spontanée, ne cesse de frapper le lecteur de Mme de Staël ; et à propos de telle ou telle considération inspirée par des circonstances oubliées, on retrouve, posé par cet esprit toujours vif, le problème le plus récent. L'ouvrage de Herder : *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* inspire à Mme de Staël une page où s'éclaire un des problèmes qui ne cessent d'occuper l'écrivain moderne, et dont la fraîcheur entraîne la surprise et l'admiration : « On a dit de Herder que ses écrits ressemblaient à une conversation animée : il est vrai qu'il n'a pas, dans ses ouvrages, la forme méthodique qu'on est convenu de donner aux livres. C'est sous les portique et dans les jardins de l'Académie que Platon expliquait à ses disciples le système du monde intellectues. On retrouve

dans Herder cette noble négligence du talent toujours impatient de marcher à des idées nouvelles. C'est une invention moderne que ce qu'on appelle un livre bien fait. La découverte de l'imprimerie a rendu nécessaire les divisions, les résumés, tout l'appareil enfin de la logique. La plupart des ouvrages scientifiques des anciens sont des traités ou des dialogues qu'on se représente comme des entretiens écrits. Montaigne aussi s'abandonnait au cours naturel de ses pensées. Il faut, il est vrai, pour un tel laisser aller, la supériorité la plus décidée : l'ordre supplée à la richesse, et si la médiocrité marchait au hasard, elle ne ferait d'ordinaire que nous ramener au même point avec la fatigue de plus ; mais un homme de génie intéresse davantage quand il se montre tel qu'il est, et que ses livres semblent plutôt improvisés que composés ».

Mme de Staël aborde la philosophie allemande dans un esprit qui ne pourra encore que déplaire à l'empereur, car elle subordonne tout aux fins morales et au choix libre de l'individu : « Il y a deux manières d'envisager la métaphysique de l'entendement humain : ou dans ses théories, ou dans ses résultats. L'examen de la théorie exige une capacité qui m'est étrangère ; mais il est facile d'observer l'influence qu'exerce telle ou telle opinion métaphysique sur le développement de l'esprit et de l'âme... Cette vie n'a quelque prix que si elle sert à l'éducation religieuse de notre cœur, que si elle nous prépare à une destinée plus haute par le choix libre de la vertu sur la terre. La métaphysique, les institutions sociales, les arts, les sciences, tout doit être apprécié d'après le perfectionnement moral de l'homme : c'est la pierre de touche qui est donnée à l'ignorant comme au savant. » Autour du chapitre sur Kant s'ordonnent les autres développements ; ce travail parut si étonnant qu'on se refusa à l'attribuer à une femme ; puis, par une de ces réactions naturelles à l'injustice, quand on eut renoncé à chercher ailleurs la plume

compétente, on accusa Mme de Staël de manquer d'esprit philosophique.

Les Allemands sont pieux, dit Mme de Staël, ainsi que la race germanique ; le motif suprême de leur moralité est leur religion. « Il faut se demander, écrivait Kant, jusqu'où les motifs moraux intérieurs peuvent amener un homme. Ils l'amèneront peut-être à rester bon sans trop de tentations dans l'état de liberté. Mais si l'injustice d'autrui ou le pouvoir de l'illusion lui font violence, alors cette moralité intérieure n'a pas assez de force. Il lui faut la religion et l'espoir d'une récompense dans la vie à venir ; la nature humaine n'est pas capable d'une pureté morale immédiate. Mais si d'une façon surnaturelle on exerce une action sur sa pureté, les récompenses futures n'ont plus le caractère de mobiles ». Quant à la tolérance que les Allemands montrent en matière de religion, et qui ne pouvait que toucher son esprit, Mme de Staël ne l'attribue pas à l'indifférence ; elle la ramène à une notion plus profonde du sentiment religieux, à ce besoin qu'a toute âme sincère de rechercher la vérité, de la publier, de la confronter. C'est surtout en Allemagne que s'est développé le mysticisme, façon la plus intérieure de vivre le christianisme, précisément parce que ce peuple sérieux est le plus apte de tous à concevoir que la religion n'est rien si elle n'est pas tout, le plus prêt à entretenir dans son âme, malgré les penchants de la nature, la foi la plus constante et l'aspiration la plus fidèle au monde invisible.

Ce regard posé sur toutes les manifestations de la vie allemande depuis les plus extérieures jusqu'aux plus profondes permet à Mme de Staël, dans les derniers chapitres de son livre, non seulement de tirer des conclusions immédiates, mais de bâtir une véritable philosophie. Le mysticisme nous permet de supporter autour de nous et en nous l'écroulement des choses sans que notre vitalité en soit atteinte ; il laisse intact l'*enthousiasme*, et cet enthou-

siasme est l'élément le plus profond et le plus essentiel de la philosophie de Mme de Staël : « Beaucoup de gens sont prévenus contre l'enthousiasme ; ils le confondent avec le fanatisme, et c'est une grande erreur. Le fanatisme est une passion exclusive dont une opinion est l'objet ; l'enthousiasme se rallie à l'harmonie universelle : c'est l'amour du beau, l'élévation de l'âme, le puissance du dévouement réunis dans un même sentiment qui a de la grandeur et du calme. Le sens de ce mot chez les Grecs en est la plus noble définition : l'enthousiasme signifie : *Dieu en nous*. En effet quand l'existence de l'homme est expansive, elle a quelque chose de divin.

Tout ce qui nous porte à sacrifier notre bien être ou notre propre vie est presque toujours de l'enthousiasme. Car le droit chemin de la raison égoïste doit être de se prendre soi-même pour but de tous ses efforts et de n'estimer en ce monde que la santé, l'argent et le pouvoir ![1] Sans doute la conscience suffit pour conduire le caractère le plus froid dans la route de la vertu ; mais l'enthousiasme est à la conscience ce que l'humain est au Devoir ; il y a en nous un superflu d'âme qu'il est doux de consacrer à ce qui est beau, quand ce qui est bien est accompli. Le génie et l'imagination ont aussi besoin qu'on soigne un peu leur bonheur dans ce monde ; et la loi du devoir, quelque sublime qu'elle soit, ne suffit pas pour faire goûter toutes les merveilles du cœur et de la pensée ».

On a souvent une tendance à reprocher à l'enthousiasme ainsi défini d'égarer l'homme « *mais peut-être un intérêt superficiel trompe-t-il davantage* — et il nous semble trouver, dans ces quelques phrases, la justification, par le génie lui-même, de la vérité qu'il a d'abord proclamée — *car pour pénétrer l'essence des choses, il faut*

1. On voit à quel point, même dans les considérations les plus générales, la susceptibilité de l'empereur pouvait être éveillée. Et sans doute Napoléon est-il indirectement visé dans de telles phrases.

une impulsion qui nous excite à nous en occuper avec ardeur. En considérant d'ailleurs la destinée humaine en général, je crois qu'on peut affirmer que nous ne rencontrerons jamais le vrai que par l'élévation de l'âme ; tout ce qui tend à nous rabaisser est mensonge et c'est, quoi qu'on en dise, du côté des sentiments vulgaires qu'est l'erreur ». Phrase d'autant plus importante que non seulement elle éclaire la pensée profonde de Mme de Staël mais encore qu'elle contient en germe toute la part de vérités que développera le romantisme.

L'enthousiasme permet seul de résister aux mille causes de dessèchement ou de dissociation qu'entraîne la vie de société : « Il est assez amusant, on ne saurait le nier, d'apercevoir le ridicule et de le peindre avec grâce et gaieté ; peut-être vaudrait-il mieux se refuser à ce plaisir, mais ce n'est pourtant pas là le genre de moquerie dont les suites sont le plus à craindre ; celle qui s'attache aux idées et aux sentiments est la plus funeste de toutes, car elle s'insinue dans la source des affections fortes et dévouées. L'homme a un grand empire sur l'homme, et de tous les maux qu'il peut faire à son semblable, le plus grand peut-être est de placer le fantôme du ridicule entre les mouvements généreux et les actions qu'ils peuvent inspirer.

L'amour, le génie, le talent, la douleur même, toutes ces choses saintes sont exposées à l'ironie, et l'on ne saurait calculer jusqu'à quel point l'empire de cette ironie peut s'étendre. Il y a quelque chose de piquant dans la méchanceté ; il y a quelque chose de faible dans la bonté. L'admiration pour les grandes choses peut être déjouée par la plaisanterie ; et celui qui ne met d'importance à rien a l'air d'être au dessus de tout : si donc l'enthousiasme ne défend pas notre cœur et notre esprit, ils se laissent prendre de toute part par ce dénigrement du beau qui réunit l'insolence à la gaîté ». C'est seulement quand il s'est débarrassé de tous ces liens que l'écrivain

joue son véritable rôle sur la terre : « Les travaux de l'esprit ne semblent à beaucoup d'écrivains qu'une occupation presque mécanique, et qui remplit leur vie comme tout autre profession pourrait le faire, c'est encore quelque chose de préférer celle-là ; mais de tels hommes ont-ils l'idée du sublime bonheur de la pensée quand l'enthousiasme l'anime ? Savent-ils de quel espoir l'on se sent pénétré quand on croit manifester par le don de l'éloquence une vérité profonde, une vérité qui forme un généreux lien entre nous et toutes les âmes en sympathie avec la nôtre ? » L'enthousiasme n'est-il pas le seul flambeau à la lumière duquel nous comprenions les pays et les coutumes, nous sentions la nature, et percevions, sous le voile de ses divers spectacles, l'ombre du Créateur ? Y a-t-il sur terre un art, peinture, musique qui puisse être goûté si l'enthousiasme manque ; et dans la vie humaine, dans les joies et les passions de l'amour, dans les tendresses, dans les affections, n'est-ce pas à lui que les sentiments empruntent leur chaleur et leur éclat. Et quand la course terrestre touche a sa fin, n'est-ce pas à lui que nous devons d'envisager sans terreur notre destin éternel : « Enfin quand arrive la grande lutte, quand il faut à son tour se présenter au combat de la mort, sans doute l'affaiblissement de nos facultés, la perte de nos espérances, cette vie si forte qui s'obscurcit, cette foule de sentiments et d'idées qui habitaient dans notre sein et que les ténèbres de la tombe enveloppent, ces intérêts, ces affections, cette existence qui se change en fantôme avant de s'évanouir, tout cela fait mal, et l'homme vulgaire paraît, quand il expire, avoir moins à mourir. Dieu soit béni cependant pour le le secours qu'il nous prépare encore dans cet instant ; nos paroles seront incertaines, nos yeux ne verront plus la lumière, nos réflexions, qui s'enchaînaient avec clarté erreront isolées sur de confuses traces ; mais l'enthousiasme ne nous abandonnera pas ; ses ailes brillantes planeront sur notre lit funèbre, il soulèvera les voiles de la

mort, il nous rappellera ces moments où, pleins d'énergie, nous avions senti que notre cœur était impérissable, et nos derniers soupirs seront peut-être comme une noble pensée qui remonte vers le ciel. » Ces phrases sont immédiatement suivies de l'apostrophe à la France, qui excita l'indignation de la police, quoiqu'il n'y eut rien là qui pût déplaire aux Français, selon le sentiment de Mme de Staël : « O France, terre de gloire et d'amour, si l'enthousiasme un jour s'éteignait sur votre sol, si le calcul disposait de tout et que le raisonnement seul inspirât même le mépris des périls, à quoi vous serviraient votre beau ciel, vos esprits brillants, votre nature si féconde ? Une intelligence active, une impétuosité savante vous rendraient les maîtres du monde ; mais vous n'y laisseriez que la trace des torrents de sable, terribles comme les flots, arides comme le désert ».

II

SUCCÈS ET DIFFUSION DU LIVRE. — LA BIBLE DES ROMANTIQUES

Le livre paraît en octobre 1813 à Londres et la première édition est épuisée en trois jours. On s'arrache les exemplaires. Sur le continent la diffusion est plus lente. Schlegel écrit le 7 janvier 1814 de Kiel : « Je n'ai pas votre livre et cependant il a paru il y a deux mois et le général Stewart l'a depuis longtemps. Je l'aurais relu avec plaisir, je l'aurais fait valoir en le prêtant à d'autres, j'aurais obligé le libraire de Berlin en lui fournissant un exemplaire pour le traducteur... mais enfin je ne l'ai pas. » Trois semaines plus tard il écrit encore non sans humeur : « Figurez-vous que je n'ai pas encore votre ouvrage, tandis que les contrefaçons et les traductions qu'on en fait en Allemagne sont très avancées. Si j'étais porté aux gronderies et aux plaintes, il y aurait de quoi. Au nom du ciel qu'avez-vous fait des exemplaires qui nous étaient destinés ? Vous les avez envoyés en Suède et vous ne pouviez alors faire autrement, mais vous saviez qu'en Suède il n'y a point de diligence ni de rouliers, et qu'un paquet peut moisir tout à son aise dans un port de mer, si l'on ne prend pas des voies extraordinaires. Il fallait donc charger un banquier de Gothembourg d'envoyer ce paquet par estafette... » [1].

1. Archives de Broglie.

Puis les événements précipitent la chute définitive de Napoléon. Pour Mme de Staël c'est le triomphe le plus complet qui ait jamais pu être rêvé par une ambition humaine. Et voici que ce triomphe se change en une affreuse inquiétude. Que va devenir la France en cette tourmente ? Mme de Staël écrit tout angoissée à Benjamin Constant qui lui envoie une brochure contre le Corse enfin détrôné : « Ne voyez-vous pas le danger de la France ? Ne sentez-vous pas le vent de la contre-Révolution qui bientôt détruira tout en France. Je suis comme Gustave Wasa, j'ai attaqué Christiern, *mais on a placé ma mère sur le rempart.* » et plus loin « j'ai lu votre mémoire, Dieu me garde de le montrer. Je ne ferai rien contre la France, je ne tournerai contre elle dans son malheur ni la réputation que je lui dois, ni le nom de mon père qu'elle a aimé ; ces villages brûlés sont sur la route où les femmes se jetaient à genoux pour le voir passer. Vous n'êtes pas Français, Benjamin ; vous n'avez pas sur cette terre de France tous les souvenirs de votre enfance ; de là la différence entre vous et moi! » Admirables accents de patriotisme, où l'on sent frémir la grande âme de celle qui n'avait pas besoin d'appartenir à la France par l'état-civil pour lui appartenir par le cœur!

C'est donc sous la protection des armées étrangères qu'elle a la douleur de rentrer à Paris après dix années d'exil. Elle s'occupe immédiatement de la publication de son livre sur le continent. Les frais d'imprimerie en Angleterre sont trop grands pour songer à vendre à Paris l'édition de Londres. Il faut imprimer une nouvelle édition en France. Elle paraît en mai 1814 et c'est un succès européen. Tout de suite il en paraît une autre à Genève ; en Allemagne on publie le texte français en regard du texte traduit en allemand. Une traduction allemande plus populaire est éditée à Reutligen. Entre 1814 et 1819 il paraît en France quatre éditions complètes du livre sans compter les extraits. Chaque journal, chaque périodique en France,

en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Angleterre se hâtent d'en donner des comptes rendus détaillés avec de longues citations. Des écrivains saisissent l'occasion d'associer leur nom à la gloire de Mme de Staël en publiant des commentaires. En 1814 il ne paraît pas moins de cinq brochures entièrement consacrées à la critique du livre. Mais parmi les gens qui en entendent parler tous les jours ou qui en parlent, beaucoup n'ont pas la moindre idée de son contenu! Une grande part de la notoriété de l'ouvrage est due à des conversations et à la préface qui intéresse le public plus que tout.

Au début ce livre bénéficie de la réaction générale contre la politique Napoléonienne. Quoique l'on pense des théories ou littéraires de Mme de Staël, il faut bien se mettre de son côté si l'on veut défendre la liberté de la Presse! C'est ainsi que certains critiques admettent ces théories qui surprennent les plus hardis. La rapidité et l'évolution des événements politiques suscitent des discussions passionnées. Le nom de Mme de Staël y est toujours au premier plan. On la dénigre ou on la porte aux nues, mais il n'y a pas d'indifférents et chacun prétend connaître son dernier livre.

Il apparaît donc que le premier succès déjà tout à fait exceptionnel du livre *De l'Allemagne* est avant tout un succès politique. Le livre devient fameux à cause de son auteur. Lorsqu'on ne peut approuver les théories littéraires on les néglige pour ne parler que de la tyrannie de Napoléon. On affirme que Mme de Staël fut condamnée uniquement à cause du passage sur *Attila*. Combien de Français ne liront dans l'*Allemagne* que le *portrait d'Attila !* Mais si en 1814 il y a au cœur des Français la haine de l'empereur, il y a aussi un autre sentiment tout aussi fort : la haine de l'étranger. Or dans le livre de l'*Allemagne* on commence à démêler des tendances bien peu compatibles avec un nationalisme exclusif et bientôt dans le concert de louanges il y aura de sérieuses divergences. Les premiers critiques

n'ont pas l'air de se douter de l'influence énorme que ce livre exercera sur l'évolution de la littérature française. Dussault (des *Débats*) invoque son incompétence, tant la découverte de ce pays qu'on croyait conquis surprenait les esprits. « Quant à la philosophie de Kant et de ses disciples, dit Suard, je regrette le temps et le talent que Mme de Staël a mis à l'expliquer et à l'adorer. » Seul Stendhal, encore que très hostile, « Ce livre, remarquait-il, est le meilleur ouvrage de Mme Staël, qui pourra survivre une vingtaine d'années à ses autres écrits. Cet ouvrage tombera dès que nous aurons deux volumes bien faits sur la littérature romantique. » Vingt ans plus tard, Xavier Marmier devait reconnaître que de tous les livres parus sur l'Allemagne, pas un n'était de nature à faire oublier celui de Mme de Staël. Henri Heine partageait cette opinion, et, en 1833, présentait son *Histoire de la littérature moderne en Allemagne* comme la suite du livre de Mme de Staël. Plus tard, réserve étrange, Sainte-Beuve ne consacra à *l'Allemagne* que quelques phrases vagues.

L'œuvre fut jugée favorablement à l'étranger. « Vous l'avez lue vous-même, écrit Gœthe à Mme de Grotthuss, et elle n'a pas besoin de mon appui. J'en connaissais une grande partie en manuscrit, mais je la lis toujours avec un nouvel intérêt. Le livre fait très agréablement penser, et l'on n'est jamais tenté de contredire l'auteur, bien que l'on ne soit pas toujours absolument de son avis. Tout ce qu'elle loue dans la société parisienne, on peut le louer dans son œuvre. On peut mettre l'étrange destinée de ce livre au nombre des événements surprenants de notre époque. La police française, assez intelligente pour comprendre qu'une œuvre comme celle-ci devait augmenter la confiance des Allemands en eux-mêmes, la fait prudemment mettre au pilon. » Knebel se rangea au nombre des admirateurs, parmi lesquels on trouve, malgré sa haine des femmes, Schopenhauer ; Mme de Staël recueillit en Angleterre des louanges non moins ferventes.

Le succès était trop éclatant pour que la jalousie ne cherchât pas à diminuer le mérite de Mme de Staël ; on fit circuler le bruit que l'essentiel du livre était dû aux frères Schlegel, et spécialement à Auguste-Guillaume, le commensal de Coppet. Certes, les leçons faites en 1802 par Guillaume Schlegel et reproduites dans l'*Europe*, ont servi à Mme de Staël pour ses chapitres sur l'art et la science et lui ont évité de recourir aux lourds résumés de Kültner et de Koch ; de même elle fut séduite par la richesse de pensée de Frédéric Schlegel dans l'*Histoire de la poésie des Grecs et des Romains*, qu'elle loue avec ardeur ; mais la composition même de l'ouvrage, le décousu de la trame, les fréquentes incidentes, les épisodes, parfois étrangers, indiquent assez qu'il s'agit de problèmes que Mme de Staël avait discutés de vive voix avant de les confier au papier. Son jugement resta indépendant, et elle est loin de suivre leurs amis dans leurs antipathies individuelles ; elle admire à la fois Novalis et Schiller. Il y eut au contraire un échange d'influences entre Mme de Staël et Schlegel, et un enrichissement mutuel. Wieland écrivait de Schlegel qu'il n'avait eu qu'une influence très restreinte et presque nulle sur les jugements que Mme de Staël porta sur la littérature allemande. Henriette Herz constate que c'est durant son séjour auprès de Mme de Staël que Schlegel composa ses meilleures œuvres.

En réalité, Mme de Staël avait puisé sa documentation aussi bien dans Lessing, Winkelmann, Herder, que dans les productions du romantisme. Elle cita, parmi les écrits qui la frappaient le plus vivement, le traité de Schiller *Sur la poésie naïve et la poésie sentimentale*, et les essais esthétiques de Guillaume de Humboldt, parus en français en 1802 dans le *Magasin encyclopédique*. Parmi les historiens, elle lisait surtout Jean de Müller, un livre de Heeren intitulé : *Idées sur la politique et le commerce de l'antiquité*, et l'histoire d'Allemagne de Marcow, que Frédéric II jugeait la moins défectueuse de toutes. Enfin certains traits de son livre

sont des réminiscences de conversations tenues avec des amis. Ainsi, dans son chapitre sur le style, elle dit : « A la liberté de former une seule épithète de deux ou trois se joint celle d'animer le langage en faisant des noms avec des verbes : le rire, le vouloir, le sentir sont des expressions moins abstraites que la vie, la volonté, le sentiment, et tout ce qui tend à changer la pensée en action donne toujours plus de mouvement au style. » Or nous savons par Bœttiger que cette remarque lui avait été faite par Schiller. Quoi qu'il en soit, réminiscences et documentation, tout est fondu et porté par un courant unique, tantôt rapide, tantôt sinueux, mais toujours puissant et dont les bouillonnements révèlent l'unique génie créateur de Mme de Staël.

Dans ce livre on trouve déjà toutes les tendances révolutionnaires du romantisme contre le style classique, le théâtre français, la philosophie rationaliste. Il tend à remplacer l'antiquité par le Moyen-Age, et l'esprit de légèreté et de persiflage par la mélancolie rêveuse des littératures du Nord. Une fois le premier moment d'éblouissement passé on se met à étudier de plus près le contenu de *l'Allemagne* et aussitôt c'est une levée de boucliers. Comment pourrait-on approuver un livre qui vient insolemment, au beau milieu des défaites des armées françaises, proposer aux poètes français de suivre l exemple de quelques poètes étrangers? On s'est habitué à croire que les littératures européennes se soumettaient volontiers au goût français ; les longues années de la domination française en Europe ont été accompagnées du sentiment croissant de l'hégémonie de la littérature française. Napoléon n'a-t-il pas rêvé d'imposer à toute l'Europe la langue française, et sans doute avec elle toute l'armature de ses chefs-d'œuvre ? Le livre de Mme de Staël apporte une grande déception à l'orgueil national qui voit ainsi se rétrécir le champ de son influence en même temps que les frontières de la France. On le lui pardonnera difficilement,

car on croit de bonne foi la littérature française en avance de plusieurs siècles sur toutes les littératures voisines et on est persuadé que les règles du classicisme ont une valeur absolue pour toutes les époques et pour tous les lieux. Les enfreindre c'est revenir en arrière. Il faudra encore des années pour que les Français se sentent capables de comprendre les philosophies allemandes ou le théâtre allemand. En 1814 il n'y a encore que très peu d'esprits assez libres pour faire cet effort.

Jusqu'en 1816, presque toutes les critiques que l'on fera du livre seront défavorables ; seul Alexandre Soumet ose publier une brochure : *Les scrupules littéraires de M^me^ de Staël* [1], où il cherche à prouver que M^me^ de Staël montre trop de timidité dans les innovations littéraires qu'elle veut introduire en France. Ces innovations concernent surtout l'art dramatique et c'est autour de ce chapitre que la bataille sera la plus acharnée.

D'autre part les Allemands eux-mêmes commencent à critiquer aprement le tableau que M^me^ de Staël a fait de leur pays. Ils se regardent dans le miroir et ne se reconnaissent pas. Jean-Paul, Betty Gleim, M^me^ de Lamotte-Fouqué, le comte de Lœben publient de longues réfutations du livre.

Cependant M^me^ de Staël ne se laisse pas intimider. Elle s'est réinstallée à Paris, elle est rentrée en triomphe à Coppet qu'elle avait cru ne jamais revoir et son salon est maintenant le rendez-vous de l'Europe. Bientôt elle va marier sa fille au duc de Broglie en qui elle trouvera son plus fidèle disciple. Autour d'elle va se former le premier noyau de ce grand parti libéral qui sera l'honneur de la France au XIX^e^ siècle.

En 1816 paraît la quatrième édition de l'Allemagne et l'ouvrage ne cesse d'exercer une influence profonde.

1. *Les scrupules littéraires de M^me^ la Baronne de Staël-Holstein ou réflexions sur quelques chapitres du livre de l'Allemagne.* Delaunay, 1814.

Parmi les membres de l'Institut, Suard et Garat sont maintenant gagnés aux tendances nouvelles. Le public se laisse peu à peu convaincre de la stérilité du classissisme et se tourne vers l'étranger pour y chercher de nouveaux modèles.

Pendant plus de trente ans le livre *de l'Allemagne* sera la Bible des romantiques. Victor Hugo, Lamartine, y puisent leurs premières inspirations, Quinet, Michelet, Cousin en seront nourris. Silvestre de Sacy écrit cinquante ans plus tard, parlant de sa jeunesse : « On aurait dit qu'un autre soleil allait rajeunir le monde et verser sur cette vieille terre une inépuisable corbeille de fleurs plus brillantes et plus fraîches. Les littératures étrangères mieux connues agrandissaient notre horizon. Le livre de M^me^ de Staël, proscrit par l'Empire, et lu avec enthousiasme par la naïve jeunesse de la Restauration nous familiarisait avec l'Allemagne. Les noms de Schiller, de Goëthe et de Kant se mêlaient dans nos conversations avec ceux du vieux Shakespeare, de Byron et de Walter Scott. De jeunes écrivains se formaient à l'art du style en faisant passer dans notre langue les chefs-d'œuvres des théâtres étrangers ».

C'était, il faut bien le dire, toute la tradition de l'ancien régime que l'on retrouvait rajeunie et transformée dans ce grand livre, et c'est ce qui explique son extraordinaire influence sur toute une jeunesse ardente et depuis longtemps sevrée d'idéal. Le cosmopolitisme littéraire si familier à la société raffinée du XVIII^e^ siècle avait été pendant quinze ans impitoyablement proscrit. Il est suspect à toutes les démocraties qui sont invinciblement entraînées vers le « nationalisme intégral » et ne paraissent pas en état de recueillir l'héritage intellectuel de nos anciennes élites.

Au XVI^e^ siècle la France avait retrouvé l'Italie, au XVII^e^ elle avait supprimé les Pyrénées, au XVIII^e^ elle avait découvert l'Angleterre. Enfin le tour de l'Allemagne

était venu. Cette Allemagne que les armées françaises avaient sillonnée pendant vingt ans, bouleversant toutes les institutions les plus vénérables, supprimant d'anciennes principautés, installant des préfets français de Mayence à Hambourg, créant des rois par la grâce de l'Empereur, voici qu'elle apparaissait éclatante d'un génie littéraire et scientifique que ne soupçonnaient pas ses conquérants. Certes ceux-ci auraient voulu alors arrêter les conséquences de leurs erreurs, rassurer l'Allemagne qui venait de se soulever contre eux et qui réclamait la sécurité et des garanties contre le retour de l'impérialisme français. Mais en histoire les fautes ne se réparent pas. Comment apaiser le peuple que nous venions d'arracher à son rêve d'art et de science et auquel nous avions essayé d'imposer nos institutions ?

Les hommes d'état prussiens n'eurent pas de peine à le convaincre que seuls ils pouvaient assurer son unité et le défendre contre une nouvelle invasion. L'hégémonie prussienne établie au cours du XIX^e^ siècle devait faire disparaître la vieille Allemagne patriarcale et romanesque qu'à la suite de M^me^ de Staël, nos pères ont tant aimée.

INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CITÉS

Les chiffres suivis d'une *n* indiquent que le nom figure au bas de la page, en note. — Les chiffres entre crochets indiquent que le nom n'est désigné que par son titre, ou par allusion. — Les titres en italique sont les ouvrages cités de Mme de Staël.

Albany (Louise de Stolberg, comtesse d'), 77, 83.
Albrizzi (Mme), 77.
Alexandre Ier, empereur de Russie, 119, 120.
Amboise (Georges, cardinal d'), 89.
Amélie (duchesse). *Voir* Weimar (Amélie, duchesse de).
Ancillon (Frédéric), 57, 121.
Andréossy (Antoine-François), [79], 83.
Arc (Jeanne d'), 102.
Arnstein (Mme d'), 124.
Attila, 108 à 112, 141.
Auguste (empereur), 66.

Baldensperger (Fernand), 7, 15.
Balk (baron de), 97.
Barante (Claude, baron de), 89, 103, 116.
Barante (Amable, baron de), 80, 89.
Bavière (prince royal de), 116.
Bellegarde (Henri de), général autrichien, 79.
Berlin (libraire de). *Voir* Hetzig.
Bernadotte, 119, 120, 124.
Blennerhassett (lady), 56, 94 n, 121.
Bœttiger (Charles-Auguste), 34, 39, 144.
Boigne (comtesse de), 10.
Bolingbroke, 93.
Bonaparte (Joseph), 69, 85, 101, 112.
Bonaparte (Napoléon), [19], 20, [25, 28 n, 55]. *Voir aussi* Napoléon Ier.
Bondely (Julie), 39.
Bonstetten, 12, 78, 116.
Bothe, 22.
Böttiger. *Voir* Bœttiger.
Brinckmann (baron), 15 n, 31, 55, 56.
Brun (Frédérique), 78, 121.
Brunswick (duc de), 101.

Campe, libraire-éditeur, 121.
Capelle, 116 à 118.
Catherine de Médicis, 89.
Catherine II, 64.
Chamisso (Adalbert de), 89.

Champagny (Jean-Baptiste de), 78, 83, 85.
Charles-Auguste. *Voir* Weimar (Charles-Auguste, duc de).
Charles-Quint, 38.
Chateaubriand, 104, 105 n, 115.
Cicéron, 93
Clairon (M^lle), 46.
Clermont (de), 31.
Clermont (M^me Betty de), 31 n.
Coberrzl (M^r M. de), 80.
Colardeau, 17.
Colignon, imprimeur, 30.
Considérations sur la Révolution française, 120.
Constant (Benjamin), 26 à 28, 37, 45 à 47, 60, 63, 66, 69, 75, 76, 84, 108, 115, 116, 140.
Constant (Charlotte de Hardenberg, M^me Benjamin Constant), 84.
Corbigny (M. de), 90, 96, 97, 99 à 101, [104], 107.
Corinne, 69, 71 à 73, 76, 77, 82, 84.
Courlande (duchesse de), 55.

De l'Allemagne, 36, 39, 43 à 45, 47, 61, 86, 88, 96, 100, 104, 107, 108, 110, 112, 119, 120, 123, 128, [139], 141, 142, 144, 145.
De la Littérature... 14, 17, 21.
Delasalle, censeur, 96.
De l'Influence des passions... 13.
Delphine, 24, 25, 37.
Diane de Poitiers, 89.
Diderot, 64.
Diogène, 49.
Dibonne (M. de), 116.
Dix années d'exil, 25 n, 99, 107, 119 120.
Dumas (Mathieu), général, 19.
Dussault (François-Joseph), 142.

Eckermann 47, 48 n.
Enghien (duc d'), 90, 112 n
Eschyle, 22.
Esménard, 101.
Essai sur les fictions, 13.
Eugène, 105.
Euripide, 22, 82.

Faguet (Émile), 9.
Fichte, 31, 50, 56, 58.
Fiévée (Joseph), 85.
Flaxman, 22.
Fontanes, 113.
Fouché, 68 à 72, 83, [85], 90, [99].
François II, empereur d'Autriche [79].
Frédéric II, 64, 122, 131, 143.

Garat (Joseph), 79.
Gautier (Paul), 7, 72, 94 n, 105 n, 112.
Gentz, 82, 83.
Gérando (Joseph-Marie, baron de), 52, 72, 86.
Gérard (François, baron), 10.
Gerstenberg, 54
Gessner (Salomon), 51.
Gœchhausen (M^lle) Thunelde de), 50, 60.
Gœthe, 13, 14, 18, 19, 31, 35, 36, 39 à 48, 53, 54, 57, 58, 67, 96, 122, 131, 132, 142.
Grimm, 13, 34.
Grotthuss (M^me de), 122, 142.

Hardenberg (Charlotte de), 84.

Haussonville (comte d'), 7, 16, 26, 37 n, 47 n, 56 n, 60.
Heeren, 143.
Heine (Henri), 66, 142.
Henning (Tan), 7.
Herder, 19, 31, 35, 42, 53, 132, 133, 143.
Herz (Henriette), 55, 143.
Hésiode, 51.
Hetzig, libraire-éditeur, 124, [139].
Homère, 22.
Honnert (Robert), 7.
Hortense de Beauharnais, reine de Hollande, [91].
Humbolt (Guillaume de), 14, 15, 26, 143.
Huske, médecin, 48.

Isabey (Jean-Baptiste), 10.
Isler, 17 n, 21 n, 24 n, 28 n.

Jacobi (Jean-Georges), 11, 17 à 21, 23, 24, 26, 29 n, 30, 35, 53, 54, 57, 58.
Jordan (Camille), 53, 115.
Joret (Ch.), 13 n, 39 n, 42 n, 48 n.
Joséphine, impératrice des Français, [86].

Kant, 16. 21, [36], 52, 128, 133, 134, 142.
Klopstock, 17, 131.
Knebel, 142.
Knebel (Henriette), 48 n.
Koch (Max), 143.
Kœppen, 17.
Kotzebue, 130.
Krudener (Mme de), 116.
Kultner, 143.

Labori, 105.
La Chevardière, 24.
Laforêt, 55.
La Harpe, 12, 22.
Lamartine, 76.
La Motte-Fouqué (Caroline de Briest, baronne de), 124.
Langellerie, 116.
La Roche (Mme), 37.
Léon (prince de), 90.
Le Ray, 90.
Le Sage (Alain-René), 17.
Lessing, 19, 96, 131, 132, 143.
Levin (Rahel), 56.
Ligne (Charles-Joseph, prince de), 80.
Lottum (comte de), 31.
Louis XIV, 66, 129.
Louise de Mecklembourg-Strélitz, reine de Prusse, 55, 89.
Louverture (Toussaint dit), 103.

Mame, imprimeur, 105.
Marcow, 143.
Marie-Antoinette, 55.
Marie-Caroline, reine de Naples, [66].
Marie-Louise, impératrice des Français, 90.
Marmier (Xavier), 142.
Marmontel, 11
Martin (Aimé), 108, 110, 112.
Mecklembourg-Strélitz (duc de), 86.
Meister (Henri), 12 à 15, 105.
Mendelssohn (Moïse), 12.

Mendelssohn (M^lle Dorothée), 116.
Metternich (prince de), 86.
Michel-Ange, 67.
Mirabeau, 12.
Moncey (Janot de), général, 25 n.
Montaigne, 133.
Montesquiou (abbé François de), 90.
Monti (Vincenzo), 67, 68.
Montmorency (Mathieu de), 66, 89, 94 à 96, 116, 117.
Moulinié, pasteur, 116.
Moulton, 17.
Muller (Jean de), 11, 46, 56, 143.
Murat, 69.
Murray, libraire-éditeur, 123.

Naples (reine de). *Voir* Marie-Caroline.
Napoléon I^er, 9, 61, 63 à 75, [76], 78, 79, 81 à 88, 90, 92 à 94, 96 à 104, 108, 112, 117, 119, 121, 125, 126, 133, 135 n, 140, 141, 144, 145. *Voir aussi* Bonaparte (Napoléon).
Napoléon II, [116].
Narbonne (Louis, comte de), 80.
Necker (Jacques), 17, 18, 25, [37], 50 n, [54, 55], 59, 60, 63, 67, 69.
Necker (Suzanne Curchod, M^me), 13, 17, 18.
Necker (Germaine). *Voir* Staël (baronne de).
Necker de Saussure (Albertine-Adrienne de Saussure, M^me), 60, 77.
Nicolle, libraire-éditeur, 92, 95, [99], 104, 105, 106.
Nostradamus, 89.
Novalis (Frédéric), 143.

Ochlenschlager (Adam), 119.
Orloff (comte), 119.

Pastoret (comte de), [27].
Pastoret (comtesse de), 27, 29.
Pellenc, censeur, 96.
Pelleport (M^lle), 108.
Picard (Louis-Benoît), 130.
Platon, 132.
Poel, 54.
Police (ministre de la). *Voir* Fouché, *et son successeur*, Savary.
Portalis (Joseph-Marie), 19, 95, 97, [98], 105.
Pozzo di Borgo (Charles-André), 79.

Quatremère de Quincy, 19.

Racine, 82.
Radziwill (princesse), 55, 120.
Rahel. *Voir* Levin (Rahel).
Raphael Sanzio, [67].
Réal (comte), 100.
Récamier (M^me), 69, 71, 80, 85, 86, 89, 91, 92, 104, 117.
Regnault de Saint-Jean d'Angély, 70.
Reimarus (M^me), 15.
Reinhard, 24.
Reinhold (Sophie Wieland, M^me), 38.
Rhode, 32.
Rillet-Hubert (M^me), 60.
Robinson (Henry Crabb), 123.

Rocca (Jean), 117 à 119.
Rocca (Alphonse), 118.
Rodde de Lubeck, 17.
Rodde de Lubeck (Mme), 17, 26, 27.
Rousseau (Jean-Jacques), [14], 32, 39 n.
Rovigo (duc de). *Voir* Savary.

Sabran (comte Elzéar de), 116, 117.
Sainte-Beuve, 9, 142.
Saint-Pierre (Bernardin de), 108.
Salaberry (M. de), 91.
Sapieha (prince), 80.
Saussure (Albertine - Adrienne de). *Voir* Necker de Saussure (Mme).
Savary, duc de Rovigo, 90, 95 [96, 97, 98], 99 à 101, 103, [117], 119, 123.
Saxe-Teschen (duc Albert de), général autrichien, 79.
Saxe-Weimar (grande-duchesse de), 69.
Schelling, 52, 54.
Schiller, 13, 14, 31, 35, 36, 41, 44 à 49, 51, 53, 58, 60, 61, 84, 96, 131, 132, 143, 144.
Schiller (Mme), 35, 41, 42.
Schlegel (Frédéric), 50, 52, 57 à 60, 76, 143.
Schlegel (Guillaume), 57 à 59, 69, 77, 78, 80, 82, 89, 96 97, 105, 116, 117, 120, 124, 125, 139, 143.
Schlœzer (Auguste-Louis), 16.
Schlœzer (Mlle Dorothée), 16.
Schmidt (Erich), 50 n.
Schopenhauer 142.
Schweighauser, 15.
Shakespeare, 73, 131.
Sismondi (Simonde de), 60, 77, 86, 116.
Sœppritz (Rudolf), éditeur, 54 n.
Sophocle, 22.
Soumet (Alexandre), 145.
Spalding, 31, 57, 58.
Staël (Eric Magnus, baron de), 15 n.
Staël (Germaine Necker, baronne de), 7 et *passim*.
Staël (Auguste de), 27, [57], 68, 77, 78, 87, 90, [93], 95, 96, [98, 99], 101, 102, 118, 120.
Staël (Albert de), [57], 78, [93], 102, 120, 121, 125.
Staël (Albertine de), 27, [54], 67, 78, [93], 118.
Stapfer (Philipp Albert), 17.
Stein (baron de), 119.
Stendhal, 142.
Stewart (James), général anglais, 139.
Stolberg (Christian, comte de), 17, 22.
Stolberg (Léopold, comte de), 17, 22.
Stourm, 26.
Suard (Jean-Baptiste-Antoine), 17, 28, 37, 142.
Suard (N. Panckoucke, Mme), 17, 27.
Suède (ambassadeur de), 55.

Talleyrand, 24, 74.
Talma, 88, 93.
Touzat (marquis de), 90.
Tschudi (Ægidius), 51.
Tuffiakin (prince), 80.

Turquan (Joseph), 98 n.

Vanderbourg (Charles de), 19.
Vaudier, 95.
Vergennes (Charles, comte de), 18.
Villers (Charles de), 11, 16, 17, 21 à 24, 26 à 30, 32, 36, 52, 54, 103, 108, 121.
Virgile, 66.
Vogt (baron de), 86, 116.
Voltaire, 9, 24, 37, 64, [115].
Voss (Jean-Henri), 22, 31.

Wasa (Gustave), 140.

Weimar (Charles-Auguste, duc de), 36, 45, 46, 84, 123.
Weimar (duchesse de), femme de Charles-Auguste, 36.
Weimar (Amélie, duchesse de), mère de Charles-Auguste, 48, 50, 84.
Werner (Zacharias), 108, 116.
Wieland (Christophe-Martin), 11, 13, 31, 34, 36 à 39, 48, 49, 52, 53, 58, 143.
Wieland (M^lle Sophie). *Voir* Reinhold (M^me Sophie).
Winckelmann, 143.
Wintzingerode (Ferdinand, baron de), feld-maréchal russe, 79.
Wittner, 29.
Wohlzogen (M^me de), 15.
Wolf (Frédéric-Auguste), 44.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE
LA PRÉPARATION

I. Le premier voyage de Mme de Staël en Allemagne... 9
II. Weimar et Berlin 34

DEUXIÈME PARTIE
LA LUTTE

I. Mme de Staël et Napoléon. — Vienne..... 63
II. La première édition de l'*Allemagne*.— Le portrait d'Attila..... 88

TROISIÈME PARTIE
LE TRIOMPHE

I. Mme de Staël en exil. — Publication du livre. — Ce qu'il contient. 115
II. Succès et diffusion du livre. — La Bible des Romantiques..... 139

INDEX ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES NOMS CITÉS..... 149

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 JANVIER 1929
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

PB-21605
1

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON

ROMANS (format 12×19)

LAURENCE ALGAN.....	*CLARISSE AUBERT.*
BALKIS.....	*PERSONNE.*
	EN MARGE DE LA BIBLE.
PIERRE BILLOTEY.....	*LE PHARMACIEN SPIRITE.*
	RAZ-BOBOUL.
MAGALI-BOISNARD.....	*MAADITH.*
	L'ENFANT TACITURNE.
EMMANUEL BOURCIER..	*LA BELEBA.*
	L'HOMME DE L'OMBRE.
SUZANNE DE CALLIAS...	*JERRY.*
NONCE CASANOVA.....	*MESSALINE.*
	LA LIBERTINE
JOEL DUMAS.....	*LA TENTATION BOURGEOISE.*
RENÉE DUNAN.....	*BAAL OU LA MAGICIENNE PASSIONNÉE.*
RAYMOND ESCHOLIER..	*LE SEL DE LA TERRE.*
JEAN FAVERY.....	*THÉODORE, ROI DES ILES.*
YVES LE FEBVRE.....	*LA FRANQUE AUX CHEVEUX D'OR.*
G. T. FRANCONI.....	*UNTEL, DE L'ARMÉE FRANÇAISE.*
MAURICE D'HARTOY....	*L'HOMME BLEU* (Prix Cormard).
RENÉ-MARIE HERMANT.	*KNIAZII. — EN DÉTRESSE.*
	LA FEMME AUX HOMMES
	FAKIR. — LE GERFAUT.
JONCQUEL ET VARLET.	*LES TITANS DU CIEL.*
	L'AGONIE DE LA TERRE.
ODETTE KEUN.....	*LE PRINCE TARIEL.*
GÉNÉRAL KRASSNOFF ..	*L'AMAZONE DU DÉSERT.*
YVON LAPAQUELLERIE..	*L'ANGOISSE ET LA VOLUPTÉ.*
GEORGES MAUREVERT..	*L'AFFAIRE DU GRAND PLAGIAT*
MARTIN DE BRIEY.....	*LA MARIA FOSCA.*
MARCEL MILLET.....	*LA LANTERNE CHINOISE.*
ABEL MOREAU.....	*LE FOU* (Prix Zola).
BERNARD NABONNE.....	*LA BUTTE AUX CAILLES.*
ALICE ORIENT.....	*LA TUNIQUE VERTE.*
CHARLES PERRAULT....	*CONTES.*
GASTON PICARD.....	*LES SURPRISES DES SENS.*
L'ABBÉ PRÉVOST.....	*MANON LESCAUT.*
RENÉ RANSSON.....	*LE DUEL SUR LA PLAGE*
THIERRY SANDRE.....	*LE PURGATOIRE* (Prix Goncourt
	MIENNE. — MOUSSELINE.
	ROBERT-LE-DIABLE.
PAUL-JEAN TOULET.....	*BEHANZIGUE.*
THÉO VARLET.....	*LE DÉMON DANS L'ÂME.*
	LE DERNIER SATYRE.
VARLET ET BLANDIN...	*LA BELLE VALENCE.*
PAUL VIMEREU.....	*LES AMANTS DU REMPART*
	CHUTT LE HUTTEUX.
	LE PÉCHÉ INCONNU.
WILLY ET MENALKAS..	*L'ERSATZ D'AMOUR.*
	LE NAUFRAGÉ.

Exemplaires ordinaires sur Alfa.....	12 fr.	Exemplaires sur Hollande....	45 fr.
— Arches ou pur fil	30 fr.	— Madagascar..	60 fr.
— Japon.....	75 fr.	— Chine.....	75 fr.